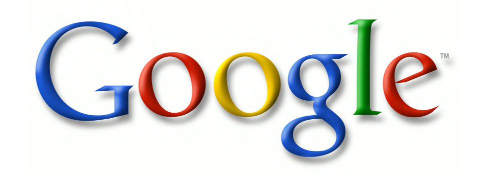
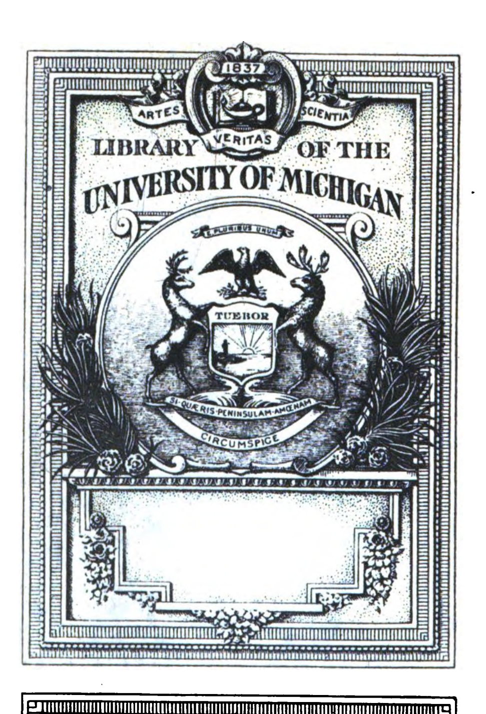
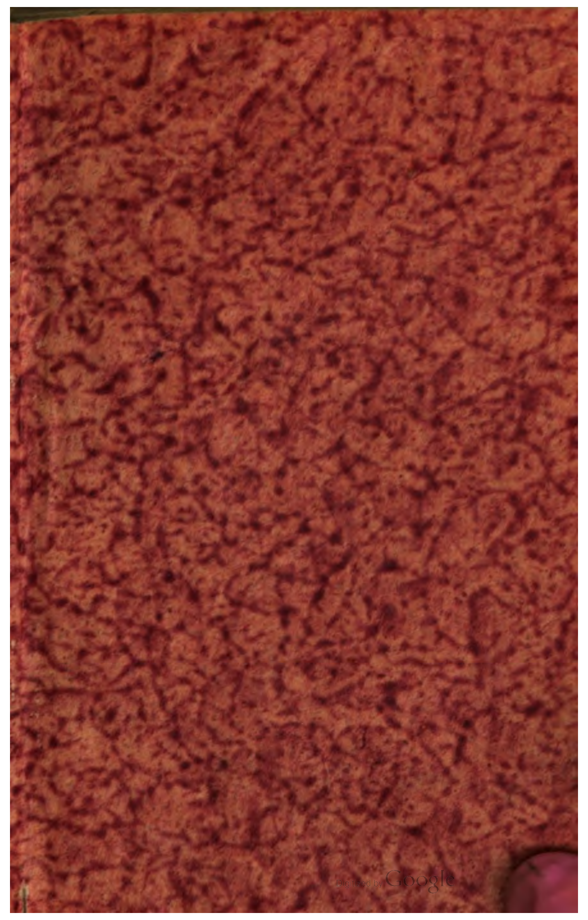



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

AVIS.

C'EST actuellement chez les sieurs Bélin, Libraire, rue Saint-Jacques, et Brunet, Libraire, Place du Théatre Italien, que l'on souscrit pour la *Petite Bibliotheque des Théatres*.

Les personnes qui auront quelque chose de particulier à communiquer aux Rédacteurs de cette Collection Dramatique, sont priées de l'adresser, port franc, au Directeur et l'un des Rédacteurs, rue-Neuve des Petits-Champs, n°. 10, près la rue de Richelieu.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

CONTENANT un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Chez BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

THÉATRE FRANÇOIS, TRAGÉDIES,

Tome dix-septieme.

AVIS

Intéressant pour MM. les Souscripteurs de la Petite Bibliotheque des Théatres.

MESSIEURS les Souscripteurs de la *Petite Bibliotheque des Théatres* sont priés de faire leur renouvellement pour l'année 1789, le plutôt possible, afin que la livraison des volumes n'éprouve aucun retard, et qu'on puisse imprimer les adresses à tems.

Toujours occupés à remplir nos engagemens envers MM. nos Souscripteurs, et animés du desir de satisfaire aux différentes réclamations qui nous ont été faites par plusieurs, nous y avons répondu, dans un Prospectus, inséré dans le Mercure du 20 Décembre dernier, et qui sera en outre inséré dans différens Journaux. Nous croyons devoir aussi en insérer une partie de ce Prospectus à la tête des numéros 11, 12 et dernier de l'année 1788, en faveur des Souscripteurs qui ne sont pas à portée d'en prendre connoissance dans les Journaux. Le voici.

« Malgré tout le soin qu'on s'est donné à faire exactement la distribution des volumes à mesure qu'ils ont paru, comme il nous est parvenu plusieurs réclamations, nous prions, de nouveau, MM. nos Souscripteurs, en faisant leur renouvellement pour la présente année, de vérifier si leur exemplaire est complet; il sera fait droit à toutes les réclamations, et

les volumes manquant seront délivrés avec le numéro premier 1789.

Malgré la certitude où nous sommes que tous nos volumes ont été distribués avec soin, et qu'en outre ce remplacement de volumes nous soit très-préjudiciable par le grand nombre de collections qu'il nous décomplette, nous préférerons toujours à notre intérêt le plaisir de faire tout ce qui pourra être agréable à MM. nos Souscripteurs. A dater du renouvellement, tout Souscripteur ne sera plus admis à réclamer aucuns volumes des années précédentes, (1784, 1785, 1786, 1787, 1788) même en les payant. Cette condition sera de rigueur. Ceux d'entre MM. les Souscripteurs qui auront négligé ou oublié de suivre leur abonnement, ne seront admis à le reprendre, pour les années qui peuvent leur manquer, que pendant le courant de cette année 1789; et passé le 31 Décembre, on ne sera plus admis à se compléter. »

Pour faciliter et guider MM. nos Souscripteurs dans leurs réclamations, soit de volumes, soit de portraits, &c., nous leurs ferons passer, avec le numéro 12 et dernier de l'année 1788, une Lettre particuliere, dans laquelle nous insérerons une table générale des 60 volumes de Pieces de Théatres dont sont composées les années 1784, 1785, 1786, 1787 et 1788 de notre Collection, et qui la complettent jusqu'à ce jour. Les cinq volumes d'*Etrennes de Polymnie* n'ont pas besoin de table, ainsi que les trois premiers volumes des *Essais historiques sur l'Art Dramatique en France*. (Sur la Tragédie.)

Plusieurs de MM. nos Souscripteurs nous ayant fait

des demandes réitérées relativement à la livraison du quatrieme vol. et suivans des *Essais historiques sur l'Art Dramatique*, nous les prévenons que les volumes qui compléteront ces *Essais* ne paroîtront qu'à la fin de la *Petite Bibliotheque des Théatres*, et termineront cette Collection, le soin tout particulier qu'exige la rédaction de cet Ouvrage ne permettant pas de les livrer plutôt.

Nous devons également répondre à MM. les Souscripteurs qui paroissent desirer savoir quand notre Collection sera entiérement achevée, que nous sommes maintenant en état d'en fixer le terme et d'en déterminer l'époque vers la fin de 1791.

Comme il nous est parvenu quelques plaintes sur ce que nos livraisons souffroient quelques retards, nous répondrons qu'il ne faut pas confondre notre Ouvrage avec une infinité d'autres, qui, quoique devant paroître à des époques fixes, (exécutés avec bien moins de soin que le nôtre) sont également en retard, sans avoir les mêmes raisons que nous à opposer. Nous croyons devoir observer que la livraison d'un volume dépend quelquefois d'un Graveur qui n'aura pas rendu un portrait à tems; quelquefois même du Brocheur. Le papier dont nous nous servons étant fabriqué exprès pour notre Collection, il nous est arrivé, malgré le soin tout particulier que nous prenons d'en avoir toujours d'avance, d'attendre souvent après, et par conséquent de suspendre notre tirage ; c'est ce qui nous arrive même en ce moment, où nous avons été obligés de suspendre le tirage du présent numéro, faute de papier et à cause de la rigueur de la saison, il nous a été im-

possible de nous en procurer de semblable dans Paris.

Malgré ces différens inconvéniens, nous n'avons épargné aucune dépense pour tâcher de nous mettre au courant, et cela sans que l'Ouvrage en ait souffert. Le papier a toujours été le même, la gravure et le tirage des portraits ont été soignés, de plus en plus, ainsi que l'Ouvrage en général : enfin, depuis cinq années que dure notre Collection, rien n'y a été épargné, et nous nous flattons d'avoir rempli nos engagemens.

Comme plusieurs de MM. nos Souscripteurs actuels de la *Petite Bibliotheque des Théatres* ont cru que l'augmentation annoncée dans l'avis inséré dans notre volume des *Etrennes de Polymnie*, 1788, étoit indistinctement pour tous les Souscripteurs, nous les prévenons que cette augmentation de souscription ne les regarde point, mais bien ceux à venir. Nous avons très-bien senti (quoique la main-d'œuvre soit haussée de prix) qu'il n'étoit pas juste de faire supporter à d'anciens Souscripteurs et qui ont soutenu l'Ouvrage depuis cinq années, une augmentation qui ne doit être supportée que par les nouveaux. En conséquence, toute augmentation relative à la *Petite Bibliotheque des Théatres* ne regarde en aucune maniere les Souscripteurs actuels, et les renouvellemens seront toujours, à l'égard des premiers, de 33 livres pour Paris. et de 36 livres pour la Province, les volumes francs de port, et chaque année sera toujours composée, comme les années précédentes, de 12 volumes de Pieces et du volume des *Etrennes de Polymnie*.

CHEF-D'ŒUVRE

DE

LE FRANC DE POMPIGNAN.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien. }

M. DCC. LXXXVIII.

VIE DE LE FRANC DE POMPIGNAN. (1)

JEAN-Jacques Le Franc, Marquis de Pompignan, naquit à Montauban le 10 Août 1709. Son pere étoit Premier Président de la Cour des Aides de cette Ville, et sa mere, Mademoiselle de Caulet, étoit fille d'un Président à Mortier

(1) Un homme également recommandable par sa naissance et par ses lumieres, qui a vécu pendant un grand nombre d'années dans la plus étroite intimité avec M. de Pompignan, a bien voulu nous communiquer une partie des faits que nous allons rapporter. Il nous a aussi prêté le Portrait de son ami, peint en grand, d'après lequel nous avons fait faire la gravure que nous donnons ici; mais il ne nous a pas permis de le faire connoître, en lui en témoignant publiquement notre reconnoissance.

du Parlement de Toulouse. M. Le Franc fut destiné, lui même, à perpétuer la Magistrature dans sa famille. Le soin de son éducation fut confié aux Maîtres les plus habiles de la Capitale, et il se trouva au nombre des disciples du célebre Pere Porée. (1) L'éleve fit des progrès rapides, et ne tarda gueres à donner des preuves d'un talent aussi rare que prématuré. Après avoir achevé le cours de ses études classiques, il resta encore à Paris, pour y suivre l'École de Droit; mais peu éloigné d'un siecle mémorable, appelé l'âge d'or de la France, entouré des chef-d'œuvres que ses grands Hommes avoient fait récemment éclore, le jeune Le Franc ne put résister à la noble envie de marcher sur leurs traces, et il se livra sans réserve au commerce des Muses. Admirateur éclairé des Écrivains

(1) Le Pere Porée, qui professoit alors, depuis environ une quinzaine d'années, la Rhétorique, au Collége de Louis-le-Grand, disoit qu'il n'avoit point eu de plus *forte volée* que celle-là où étoient, avec plusieurs autres écoliers d'un mérite supérieur, M. de Pompignan, et M. son frere, qui a été fait Évêque du Puy, et est aujourd'hui Archevêque de Vienne.

modernes, il sut distinguer les beautés qui leur étoient propres de celles qu'ils avoient puisées dans les sources de l'antiquité. Il eut la sagesse de profiter de cet exemple, et son esprit fut bientôt familiarisé avec les plus beaux génies d'Athenes et de Rome. L'épisode si touchant du quatrieme livre de l'*Enéide*, donna le premier essor à sa muse, et il en composa sa Tragédie de *Didon*, qui lui coûta à-peu-près un an et demi de travail. M. Le Franc n'avoit encore que vingt-cinq ans. Cet Ouvrage fit concevoir de ses talens la plus haute espérance. On trouva de la noblesse et de la vérité dans ses caracteres, de l'élégance et de la pureté dans son style, et en beaucoup d'endroits on crut reconnoître un digne successeur de Racine.

Encouragé par cet heureux début dans un art si difficile, l'Auteur de *Didon* ne se montra point ingrat envers Melpomene. Il composa aussi-tôt une nouvelle Tragédie, sous le titre de *Zoraïde*. Cette Piece offroit un contraste absolument neuf entre les mœurs Américaines et les mœurs Européennes. Elle fut présentée aux Comédiens François, qui l'accepterent d'abord,

d'une voix unanime, mais qui renoncerent ensuite à la jouer.

On a beaucoup varié sur les motifs de leur refus. Nous ne nous attacherons qu'au fait suivant, qui paroît constaté. Quelque tems après que les Comédiens eurent reçu *Zoraïde*, ils signifierent à l'Auteur qu'il eût à soumettre sa Piece à une nouvelle lecture, pour y faire des changemens qu'ils lui indiqueroient, et sans lesquels, ajoutoient-ils, elle ne paroîtroit pas sur la scene. M. de Pompignan fut choqué de ce ton impérieux. Il étoit trop ferme pour s'y plier, et il y répondit par cette Lettre, qui annonce son caractere.

« Je suis fort surpris, Messieurs, que vous exigiez une seconde lecture d'une Tragédie telle que *Zoraïde*. Si vous ne vous connoissez pas en mérite, je me connois en procédés, et je me souviendrai assez long-tems des vôtres, pour ne plus m'occuper d'un Théatre où l'on distingue si peu les personnes et les talens. »

« Je suis, Messieurs, autant que vous méritez que je le sois, votre, &c.... »

En vain l'amour de la gloire sollicita M. de

Pompignan de ne pas tenir parole. La voix du ressentiment fut plus forte, et il abandonna un Théatre où ses premiers pas avoient été marqués par un triomphe.

Cette perte, réelle pour le Théatre François, tourna à l'avantage de celui des Italiens. M. de Pompignan composa pour ceux-ci sa Comédie des *Adieux de Mars*, Piece épisodique qui obtint de grands applaudissemens, et fut long-tems en possession de plaire. On y remarqua une peinture fidelle de nos mœurs, assaisonnée de la critique la plus fine, et elle fit voir que l'Auteur méritoit également les faveurs de Thalie et de Melpomene.

Le Théatre Lyrique fut aussi une lice nouvelle qu'il essaya de parcourir. Il y fit paroître, en 1737, un Ballet, intitulé *Le Triomphe de l'Harmonie*, mis en musique par Grenet, et qui fut généralement bien accueilli. Treize ans après, il donna encore, avec succès, l'Opera de *Léandre et Héro*, mis en musique par le Marquis de Brassac. Depuis ce tems, M. de Pompignan ne se montra plus dans la carriere dramatique. Les autres Ouvrages de ce genre qu'il a composés

ensuite, n'ont jamais paru sur aucun Théatre.

Il retourna à Montauban, pour y remplir les fonctions d'Avocat-Général à la Cour des Aides, dont il avoit obtenu la Charge. Son installation fut marquée par une disgrace que lui causa un Discours de rentrée qu'il prononça sur l'*intérêt public*. Il fut exilé à Aurillac, en Auvergne, et ce fut à l'occasion de son départ qu'il fit sa belle traduction de la troisieme des *Tristes* d'Ovide, où il développa son rare talent pour ce genre de travail. Quelques tems ensuite il traduisit un fragment des *Géorgiques* de Virgile, sur le printems; et ce fut d'après ces heureux essais que le grand Rousseau et l'Abbé Desfontaines l'engagerent à cultiver cette branche de Littérature.

L'amour de l'étude, si utile à tous les hommes, lui parut une sauve-garde nécessaire contre ses passions fougueuses et faciles à émouvoir. Il étoit naturellement dominé par le goût de la musique, mais il se défioit de ses charmes qui auroient pu le détourner du travail, et il en fit entiérement le sacrifice. Il n'avoit pas trente ans quand il se retira à la campagne, dans sa Terre

de Pompignan, dont la situation déja très-agréable reçut encore tous les embellissemens que sa fortune le mit à portée d'y faire. C'est là que, regrettant peu la société, où il n'apportoit qu'une sorte de délicatesse aisée à effaroucher, il rassembla une nombreuse bibliotheque, bien choisie, et si complette que feu M. le Marquis de Paulmy, qui en connoissoit le Catalogue, la préféroit, alors sous ce dernier rapport, à la sienne, augmentée chaque jour depuis, appartenant aujourd'hui à Monseigneur le Comte d'Artois, et qu'on regarde comme la plus riche et la plus considérable, après celle du Roi. Là, M. de Pompignan passoit ses jours dans l'étude la plus constante, se livrant avec ardeur à ses goûts; magnifique, en fait de dépenses solides, tant rurales que de décoration et d'utilité pour ses Vassaux et ses Fermiers; sobre, économe, d'ailleurs, et d'une équité renommée dans le canton et dans toute la Province. Sa maison et sa bibliotheque étoient ouvertes aux curieux, mais on ne le voyoit, audedans et au-dehors, qu'un livre à la main; et quand on lui demandoit comment il pouvoit passer dix-huit heures de suite dans son cabinet,

sans se délasser par la conversation, car jamais homme ne s'y livra moins, pendant tout le cours de sa vie laborieuse, il répondoit que c'étoit en variant le genre de ses études, de ses lectures et de son travail.

Une application aussi opiniâtre, jointe à des talens supérieurs, en firent le Littérateur le plus profond et le plus instruit de son siecle. Il entendoit toutes les Langues modernes, lisoit et traduisoit également bien l'Anglois, l'Allemand, l'Espagnol, l'Italien et tous les Dialectes vulgaires. Il écrivoit aussi purement en Latin et en Grec qu'en François, entendoit l'Hébreu et quelques-unes des Langues Orientales; et chacune de ces connoissances étoit le fruit de peu de mois, pourvu que quelqu'un d'habile le mît sur la voie. (1)

Son goût pour les Lettres lui fit faire les plus grands efforts pour les naturaliser dans sa Patrie,

---

(1) M. L'Abbé Venutti, frere du Bibliothécaire du Vatican, et bon Antiquaire, étant venu voir M. de Pompignan, lui donna le goût des Médailles; et il disoit qu'en deux mois il avoit fait son maître.

et il eut le bonheur d'y parvenir. Dès l'année 1730 une Société Littéraire s'étoit formée à Montauban. La plus vive émulation régnoit parmi les Membres dont elle étoit composée. M. de Pompignan fut jaloux d'étendre la gloire de cet établissement ; et des Lettres-Patentes, dues à l'influence de son crédit, érigerent cette Société en Académie. Il y prit séance, lui-même, et en fit en quelque sorte l'inauguration par une des plus belles Odes qui soient sorties de sa plume.

Cependant, l'emploi de ses talens jusqu'alors ne lui avoit acquis qu'une gloire profane, et cette sorte de gloire ne pouvoit suffire à un homme qui avoit élevé son esprit aux vérités les plus sublimes de la Religion. Occupé depuis long-tems à faire passer dans notre Langue une partie des beautés de l'*Ecriture*, il mit la derniere main à ses *Poésies sacrées*, et la premiere édition en fut publiée en 1750. La grandeur, la majesté, l'énergie des Livres Saints qui respirent souvent dans ces Poésies exciterent alors une vive sensation. Si un bon mot de Voltaire a pu nuire depuis à la fortune de cet Ouvrage, il n'en con

servera pas moins son mérite réel aux yeux de la postérité. Déja même tous les hommes instruits regardent ce Livre comme un des plus beaux monumens élevés à la gloire de la Religion et des Lettres.

Malgré tout l'ascendant que les Lettres avoient sur M. de Pompignan, jamais il ne négligea pour elles ses devoirs de Magistrat, tant qu'il fut chargé d'en remplir quelques fonctions, et c'est par-là qu'il se rendit plus essentiellement recommandable. Élevé à la présidence de son Tribunal, il y déploya une fermeté qu'aucun obstacle ne fut capable d'ébranler. Toujours ami du Peuple et de l'ordre, son caractere contrastoit avec le pouvoir arbitraire, autant qu'il étoit attaché, par principe, à la Monarchie et à ses véritables appuis. Quoiqu'il n'aimât point le métier de Juge, il ne cessa d'en faire respecter la dignité avec courage. La haute et saine Magistrature, telle qu'elle fut autrefois au milieu des troubles et des tempêtes, se voyoit revivre dans cet homme, né pour être l'organe de la vérité et l'exemple de la constance.

On pourroit s'en convaincre, en lisant ses Remontrances

montrances et divers écrits sur les corvées et sur quelques autres sortes d'impôts ; mais malheureusement on est trop peu accoutumé à voir dans un Homme de Lettres un Magistrat integre, ennemi de toute connivence et presque toujours compromis en s'efforçant d'opposer l'autorité de droit à l'autorité de fait, pour pouvoir connoître et apprécier dignement cette portion de ses ouvrages. Le Peuple en a ressenti l'heureuse influence ; et c'étoit le principal mérite que M. de Pompignan attachât à cette sorte de travail qui étoit alors un bienfait. Tant qu'il fut à la tête de sa Compagnie, il donna le plus grand poids à ses représentations, et lui fit jouer un rôle important auprès du Ministere. Néanmoins, rebuté de cette espece de lutte perpétuelle, et regrettant sa chere retraite, il se démit de sa Charge et retourna dans sa Terre.

Il se maria en 1757 ; et ce nouvel état, qu'il avoit toujours redouté jusques-là, le rappela dans le monde, et même dans la Capitale, où il n'avoit fait que paroître à son aurore. Mais, outre que la société lui avoit été presque toujours étrangere, il étoit parvenu à un âge où l'on ne

sauroit plus trouver la clef des convenances et des usages. Sa réputation, d'ailleurs, étoit alors très-répandue, et sur-tout bien établie. La noblesse de son caractere, la pureté de ses mœurs servoient à l'affermir encore. L'éclat de ses talens dut fixer naturellement sur lui les regards de la premiere Société Littéraire du Royaume; et la mort de Maupertuis, arrivée en 1759, ouvrit à l'Auteur de *Didon* les portes de l'Académie Françoise.

Cette époque, qui met ordinairement le comble à la gloire d'un Homme de Lettres, devint pour M. de Pompignan une source de chagrins, dont tout le monde connoît la cause. Son Discours de réception parut moins un remerciement, selon l'usage, qu'une attaque directe aux principes qu'il supposoit à quelques-uns de ses nouveaux Confreres. Cette conduite fut trouvée peu fraternelle, et elle déplut généralement. On le lui témoigna vivement, dans plusieurs écrits qui parurent alors. On alla trop loin, sans doute; et l'un de ces écrits ayant pour but de le faire passer pour un faux dévot, prétendoit qu'il avoit été privé pendant six mois de sa

Charge de Premier Président à la Cour des Aides de Montauban, pour avoir traduit la *Priere universelle* de Pope, qu'on regardoit comme l'ouvrage d'un Déiste. En effet, M. de Pompignan avoit fait, à l'âge de vingt-huit ans, cette traduction en vers françois; mais voici à quelle occasion. Depuis quelque tems, il possédoit la Langue Angloise, et étoit en liaison avec plusieurs Anglois lettrés, que l'attrait qu'avoient pour eux nos Provinces méridionales avoit engagés à passer quelque tems à Montauban, où il remplissoit alors la place d'Avocat-Général à cette même Cour des Aides. Cette traduction fut une espece de défi. Il soutint qu'il la feroit littéralement, en suivant chaque quatrain de l'original, sans employer un seul vers de plus que lui, et il en vint à bout, au grand étonnement des Anglois, qui prirent une copie de cette traduction et l'emporterent à leur retour en Angleterre. Au commencement de 1741, M. de Pompignan reçut une Lettre du Chancelier d'Aguesseau, accompagnée d'un exemplaire de cette Traduction, imprimée à Londres. Le Chef de la Magistrature lui reprochoit d'avoir

entrepris cet Ouvrage. M. de Pompignan ne chercha point à justifier la Doctrine de Pope. Il expliqua naïvement à M. d'Aguesseau les motifs qui l'avoient engagé à traduire cette Priere, en ajoutant d'ailleurs que ce Poëme avoit été publié à son insu. Une Lettre qu'il adressa, la même année, au Journal des Savans, et dans laquelle il ne laissoit aucun doute sur sa profession de foi, acheva de satisfaire le Chancelier. Tout fut oublié; et ce ne fut que plusieurs années après que M. de Pompignan perdit son oncle, M. l'Abbé Le Franc, et qu'il lui succéda dans la place de Premier Président à la Cour des Aides de Montauban; ce qui prouve qu'il n'avoit pu être suspendu dans les fonctions d'une Charge dont il n'étoit pas encore pourvu lorsque cette Priere fut imprimée.

Dégoûté de tant de tracasseries, M. de Pompignan rentra dans la plus profonde retraite; et l'étude le consola de toutes ses disgraces. Il passoit le plus de tems qu'il lui étoit possible à sa Terre, qu'il embellissoit avec autant de goût que de soin. Il rebâtit l'Eglise de Pompignan, qui avant cette époque ressembloit plus à une grange

qu'à un Temple consacré à la priere. Il l'orna avec magnificence des dépouilles de plusieurs Églises que la suppression des Jésuites venoit de faire détruire ; et il fonda une maison de Sœurs grises, dont la nourriture et l'entretien l'enraînerent dans une dépense considérable.

Son Château étoit devenu une espece de *Muséum*, par la réunion précieuse des plus beaux monumens des Arts. Il y avoit formé un superbe Cabinet de Médailles, qu'il augmentoit encore chaque jour des richesses qu'il pouvoit découvrir en ce genre, et qui étoient restées éparses ou enfouies dans ces Provinces, si long-tems Romaines. Une collection d'antiques, de vases étrusques, jointe à beaucoup d'autres curiosités, non moins rares, acquises à Paris, dans le cours de ses voyages, acheverent de rendre son Cabinet intéressant et digne de l'attention de tous les connoisseurs.

Sa Bibliotheque, avec tous ses assortimens, étoit pour le site, les aspects, la distribution des portiques et des différentes pieces, un des plus beaux lieux de l'Europe. De superbes galeries accompagnoient tout l'édifice, qui eût pu devenir

un célebre Lycée, si le maître, moins livré aux anciens, eût été plus accessible aux modernes. Il étoit cependant très-exact à ses correspondances, à l'amitié et à tous ses devoirs; mais, à cela près, il vivoit avec ses livres, et ignoroit pour ainsi dire la société. Il parloit comme il écrivoit, purement, sagement, avec dignité, mais avec force. Doué des ressources du génie, il en avoit aussi la simplicité, et quelquefois au point de rappeler la bonhomie de La Fontaine, si son extérieur grave et sa figure imposante n'eussent contrasté avec ces traits qui ne perçoient que dans l'intimité habituelle.

C'est ainsi que cet homme rare, en tout ce qui concerne les vertus solides, atteignit le terme d'une utile et consolante carriere, et qu'il goûta, au sein de la retraite, cette paix si douce et si desirable pour un véritable Homme de Lettres. Son épouse contribua aussi à répandre des charmes sur les dernieres années de sa vieillesse. Elle lui fit, sans peine, le sacrifice de la Capitale qu'elle aimoit beaucoup, et ne cessa de lui donner des marques de l'attachement le plus tendre. Menacé par degrés, il languit vers la fin

de sa vie ; mais toujours occupé à son pupitre ou avec ses livres. Il mourut le 4 Novembre 1784, dans sa soixante-quinzieme année, emportant au tombeau la reconnoissance, l'affection et les regrets de toutes les classes de citoyens de la Ville qui l'avoit vu naître.

L'Académie de Montauban, sensible à la perte d'un homme qui en avoit été à la fois l'appui et l'ornement, s'empressa de rendre un juste hommage à sa mémoire, en décernant un prix à son éloge ; et ce prix a été remporté par M. de Réganhac.

Jean-Baptiste Rousseau avoit la plus grande estime pour la personne et les talens de M. de Pompignan. En remerciement de l'envoi qu'il lui avoit fait de sa paraphrase en vers du Pseaume 136, il lui répondit qu'ayant été souvent sollicité d'imiter ce même Pseaume, il n'avoit osé l'entreprendre, dans la crainte de demeurer trop visiblement au-dessous d'un original aussi sublime. « Vous avez été plus hardi et plus heu- » reux, ajoutoit Rousseau dans sa Lettre ; je ne » puis que vous en féliciter, et vous dire ce que » M. de Lafare me disoit quelquefois : *Allez ;*

» *Dieu vous bénira ; vous faites de beaux vers.*
» Les vôtres sont dignes de vous ; c'est la plus
» haute louange que je puisse leur donner. »

Le suffrage d'un tel homme eût été bien capable d'enorgueillir M. de Pompignan. Il n'en rendit que plus de justice à la supériorité des talens de Rousseau. *Ses ennemis*, disoit-il, *ont beau faire ; ce Poëte est assis au haut du Parnasse : personne ne l'en fera tomber.*

Il pensoit de même sur Despréaux ; et se rappelant d'avoir, dans sa jeunesse, entendu soutenir à un homme de beaucoup d'esprit que la réputation de Despréaux ne tenoit plus qu'à un fil, il disoit : *Je ne sais si ce fil a été rompu, mais il est très-sûr que depuis ce tems là on a épuisé, en France et chez les Etrangers, une infinité d'éditions de ce Poëte.*

Amateur éclairé des Beaux-Arts, et jaloux de contribuer à en étendre l'empire, M. de Pompignan prodiguoit les encouragemens à tous les jeunes athletes qui s'annonçoient dans cette carriere avec avantage. En faisant briller à leurs yeux les fleurs qu'on cueille au Parnasse, il avoit toujours l'adresse de leur en dérober les épines.

Un Écrivain avoit débuté par un Livre estimable, mais qui n'avoit point eu de succès, M. de Pompignan le consola en ces termes : *Les Auteurs, comme les Rois, ne sont bien jugés qu'après leur mort. La naissance d'un Ouvrage est rarement l'époque de la destinée.*

La modestie de M. de Pompignan égaloit ses talens. M. le Comte de Caraman, Lieutenant-Général des Armées du Roi, et modérateur des Jeux Floraux, fut chargé de répondre au Discours de réception de M. de Pompignan, lorsque, pour la premiere fois, il prit séance dans cette Société Littéraire, et il s'en acquitta avec autant de graces que d'esprit. Cet illustre Militaire, desirant savoir ce que le Récipiendaire pensoit de sa réponse : *Votre Discours*, lui dit M. de Pompignan, *m'a fait, comme à tout le monde, le plus grand plaisir, quoiqu'il soit écrit de maniere à faire sentir la médiocrité du mien.*

Voici quels sont, à-peu-près, les jugemens qu'ont porté les meilleurs Critiques de nos jours sur les Ouvrages de M. de Pompignan.

A le considérer comme Poëte Lyrique, on n'en peut citer aucun qui soit plus propre que lui

à remplacer Rousseau ; et c'est une grande gloire pour lui de s'être placé si près de ce grand homme, dans un genre si difficile. Les *Discours Philosophiques* de M. de Pompignan, dont il a extrait la substance des Livres appellés *Sapientiaux*, renferment des leçons sublimes, applicables à toutes les conditions de la vie humaine, et la pureté du style y égale presque toujours celle de la morale. Quoique le génie des Écrivains sacrés ne le soutienne plus dans ses Odes profanes, il s'éleve encore très haut de ses propres aîles. Son Ode sur la mort de Rousseau est magnifique : on ne se lassera jamais d'admirer les beautés poétiques qu'elle renferme. Sa Muse, dont il sait varier les tours, se plie aisément au genre gracieux, et lui sert souvent à exprimer le langage des affections les plus tendres. Indépendamment d'un fonds inépuisable d'instructions qui attachent le cœur à la lecture de ses Épîtres, on y remarque par-tout cette observation sévere des regles, puisées dans le code immuable du goût et de la saine Littérature. Son voyage en Languedoc cede peut-être à celui de Chapelle et Bachaumont du côté de l'aisance et de la mollesse, mais on en

est agréablement dédommagé par l'élégance et la correction du style. Le même caractere de justesse regne dans le dialogue de ses Opera, qui ont aussi le rare avantage de ne blesser jamais les mœurs. La plupart de ses traductions en vers prouvent combien il s'étoit formé à l'école des Anciens et qu'il avoit mérité d'en être l'interprete, à en excepter cependant sa traduction des *Géorgiques*, qui ne peut soutenir la comparaison avec celle de M. l'Abbé de Lille. Au reste, le talent de M. de Pompignan ne s'est point borné à la Poésie : on doit le regarder comme un de nos bons Écrivains en prose. Sa dissertation sur le nectar et l'ambroisie respire le plus charmant badinage, et l'érudition s'y réconcille avec les graces. Outre son excellente traduction d'Eschyle, on lui doit celles de beaucoup d'autres Ouvrages, composés en différentes Langues, qui toutes déposent en faveur de ses lumieres et de ses connoissances. Profondément versé dans la science des Loix, il a fait encore des essais sur les vingtiemes, la révolution du corps civil, &c., et a développé dans ces matieres arides un génie

étendu, qui eût pu le ranger au nombre de nos meilleurs publicistes.

Tels ont été les travaux de cet Écrivain distingué; travaux à la fois utiles et agréables, dont l'infaillible postérité lui tiendra compte. Un témoignage qu'on ne peut lui refuser, c'est que dans un siecle, où l'on reproche, avec raison, à nos Littérateurs d'abandonner l'étude des Anciens, M. de Pompignan n'a cessé d'être en commerce avec eux. Non qu'on puisse l'accuser d'avoir marché servilement sur leurs traces; mais il a seulement fait servir leurs riches dépouilles à relever l'éclat de ses propres talens.

Nous croyons que l'on pourroit mettre au bas du Portrait de cet Auteur ce quatrain, que nous a communiqué M. D** T*********, qui s'exerce, avec avantage, dans le genre des inscriptions en vers.

Quelquefois, sur la docte lyre,
Du Pindare François il sut prendre le ton;
Et parmi les Auteurs qu'au Théatre on admire
Le goût même a placé le peintre de Didon.

CATALOGUE DES PIECES DE LE FRANC DE POMPIGNAN.

* DIDON, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 21 Juin 1734; imprimée, avec une Épître dédicatoire, adressée au Marquis de Néelle, la même année, à Paris, chez Chaubert, et, avec une Préface, dans laquelle l'Épître dédicatoire se trouve fondue, en 1746, chez le même Libraire, *in*-8°., et en 1784, dans les Œuvres complettes de l'Auteur, à Paris, chez Nyon, l'aîné, même format.

Les Adieux de Mars, Comédie, en un acte, en vers libres, avec un Divertissement, musique de Mouret, représentée, pour la premiere

fois, au Théatre Italien, le 30 Juin 1735; imprimée, la même année, à Paris, chez Chaubert, et dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

Voici, à peu-près, l'extrait que le *Mercure* de Juillet de la même année donne de cette Piece.

« Le Théatre représente les jardins de Paphos. Vénus ouvre la scene avec Zéphyre, et le congédie pour s'entretenir en liberté avec Mars qu'elle attend. Apollon paroît, lui débite des fadeurs et la force à s'éloigner. Ce Dieu, piqué du mépris de Vénus, en témoigne son mécontentement, et est interrompu par Vulcain, qui lui parle en mari jaloux. Un bruit de timballes annonce l'arrivée de Mars. Il reproche à Vulcain son peu d'ardeur à lui forger des armes, et à Apollon, sa négligence à chanter ses exploits. Enfin Vénus se trouve en tête-à-tête avec Mars, qui lui parle de son amour en vrai Petit-Maître. Cette conversation, où la coquetterie et la bonne opinion de soi même éclatent également, seroit poussée plus loin, sans le retour inattendu des trois Graces, que Vénus avoit envoyées à Paris, pour travailler à l'accroissement de l'Empire de son fils. Leur voyage a été infructueux et les a beaucoup fatiguées. Vénus en colere les renvoie à leur toilette, pour remédier au dérangement de leurs attraits. A ce sujet de chagrin il en succede un autre. L'Amour qui a accompagné les Graces revient encore plus maltraité

qu'elles. Sa mere en est inconsolable : elle le chasse et lui défend de reparoître à ses yeux, à moins que ses sœurs ne l'aient débarbouillé. Alors, les guerriers de la suite de Mars viennent l'avertir que tout est prêt et qu'il peut partir. Vulcain lui apporte ses armes. Vénus le prie d'assister à une fête qu'elle a fait préparer pour célébrer ses adieux. C'est sur quoi roule un Divertissement, qui termine cette Piece. »

Le Public applaudit vivement cette petite Comédie, qui fut reprise le 16 Août 1741, avec un égal succès.

« C'est ici une de nos bonnes Pieces épisodiques, disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*. Les détails font valoir ces sortes d'Ouvrages, et chaque scene de celui-ci en offre de brillans. Rien de plus ingénieux que la scene des Graces, ni de mieux exprimé que le récit de leur voyage. On pourroit être choqué de la maniere dont Mars traite Vulcain. L'Auteur fait parler les Dieux comme dans les Dialogues de Lucien, ou plutôt Mars est un de nos Officiers Petits-Maîtres, et Vulcain un de nos maris dociles et commodes. »

Le Triomphe de l'Harmonie, Ballet, en trois actes, avec un Prologue, musique de Grenet, représenté, pour la premiere fois, par l'Académie Royale de Musique, le 9 Mai 1737 ; imprimé, la même année, à Paris, chez Ballard,

in-4°., et dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

L'Auteur du *Mercure* de Juin de la même année, en faisant l'analyse de cette Piece, s'est exprimé, à peu-près, de la maniere suivante.

« Le Théatre, au Prologue, représente une campagne couverte de trophées, de pyramides et d'arcs de triomphe. La Paix descend sur un char, au bruit des timballes et des trompettes. Un Chœur de Peuples célebre son retour. Après avoir fait entendre qu'elle vient régner sur la terre, cette Divinité appelle l'Amour et l'Harmonie, qui paroissent sur un nuage. Les Plaisirs, les Muses et les Graces, qui sont à leur suite, forment la fête de ce Prologue. »

« La premiere entrée, ou le premier acte du Ballet, se passe aux enfers, et porte le titre particulier d'*Orphée*. Le Dieu du Styx paroît penché sur son urne. On voit dans le fond l'antre où Cerbere est enchaîné. Pluton, au milieu des trois Juges infernaux, occupe un trône, et invite les Démons et les Furies à tourmenter les ombres criminelles Une douce symphonie se fait bientôt entendre. Orphée paroît. Pluton est aussi irrité que surpris de voir un mortel descendre dans son Empire, avant que les Parques aient terminé son sort. La symphonie mélodieuse continue et empêche les Démons et les Furies de punir Orphée de sa témérité. Pluton, lui-même, en est attendri. Orphée lui avoue que l'amour seul l'a conduit sur les

rivages sombres, pour revoir Euridice, son épouse, et obtenir son retour des enfers. Pluton, enchanté des accords d'Orphée, lui rend Euridice, et les ombres heureuses célebrent dans l'Élisée la victoire que l'Harmonie vient de remporter sur le cœur du Souverain des morts. »

« La seconde entrée, ou le second acte, sous le titre d'*Hylas*, se passe dans une campagne de la Mysie, ornée de jardins et de bosquets, coupés par un fleuve. Églé, Divinité de ce fleuve, aime, en secret, le Berger Hylas, et veut mettre son cœur à l'épreuve. Elle le voit paroître et se retire pour exécuter son projet. Hylas raconte ce qu'il a senti à l'aspect d'une Nymphe, dont la voix a achevé de triompher de sa liberté. Il entend un chœur de Nayades et une symphonie, dont la douceur l'engage à goûter les charmes du repos. Il se couche sur un lit de gazon. Les Zéphyrs l'enlevent et se précipitent avec lui dans le fleuve. Le Théatre change et représente le Palais des Nymphes des eaux, dans lequel Hylas vient d'être transporté. Une troupe de Nayades danse autour de lui, et elles disparoissent à son réveil. Il exprime une partie de ce qui s'est passé pendant son sommeil. Eglé, dont il ignore le nom et le rang, lui annonce que la Souveraine de ces lieux l'aime, mais qu'elle ne veut pas le contraindre, et que s'il n'est pas porté à répondre à ses feux les Zéphyrs le transporteront où il voudra. Hylas consent à partir plutôt que de renoncer à une inclination sécrete qui l'en-

traîne, et qu'il préfere aux offres les plus séduisantes. Eglé l'ayant pressé de s'expliquer, et l'explication tournant au gré de ses desirs, elle se fait connoître à Hylas et lui donne sa main. Les Nayades célebrent leur hymen par une fête brillante. »

« La troisieme entrée, ou le troisieme acte, sous le titre d'*Amphyon*, se passe dans un lieu qui représente des forêts, des cavernes et des rochers. Un camp de Sauvages y est formé devant la ville de Thebes, qui paroît dans le fond, à demi ruinée. Niobé, fille de Tantale, Roi d'un Peuple sauvage, se plaint de ce que le jour qui va renaître sera le dernier d'Amphyon, qu'elle aime et dont elle est aimée. Celui-ci vient pour la chercher. Cette Princesse lui exprime son amour avec ses regrets, et le quitte en le priant de se dérober aux coups de son pere, dont elle désavoue la cruauté. Amphyon, charmé de ce qu'il vient d'entendre, invoque la Déesse de l'Harmonie pour faire naître des prodiges. Les vœux d'Amphyon sont comblés. Les remparts de Thebes s'élevent aux accens de sa voix et de sa lyre. Tantale en est si étonné qu'il vient offrir la paix à un Prince qui semble commander à la nature. Instruit de son amour pour sa fille, il consent que leur hymen soit le nœud de la paix. Les Sauvages et les Thébains se réunissent pour en témoigner leur alégresse. »

« Ce Ballet fut repris le 23 Janvier 1738, disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*. On y joignit, le

13 Février suivant, quelques fragmens tirés de la Pastorale des *Fêtes de Bacchus et de l'Amour*, et il eut une seconde reprise le 14 Juillet 1746. L'entrée d'*Amphyon* fut donnée encore les 7 et 14 Décembre de la même année, et forma le second acte des fragmens représentés pour la capitation des Acteurs. »

MM. Le Gros et Désorméry ont refait la musique de l'acte d'Hylas et Eglé, et il fut joué de cette nouvelle maniere en 1775.

Dans la nouvelle édition des Œuvres de M. de Pompignan, on trouve une entrée de plus ajoutée au Ballet du *Triomphe de l'Harmonie*, et voici le sujet de cette nouvelle entrée, qu'il a placée la troisieme du Ballet.

Sylvanire, jeune Bergere, recherchée par le Dieu Pan, ouvre la scene avec Daphné, l'une de ses compagnes. Celle-ci, qui surprend des soupirs échappés à son amie, lui en demande la cause. Sylvanire lui avoue qu'elle est éprise d'un nouveau feu; qu'Iphis, Pasteur inconnu, est l'objet qui l'a fait naître; mais elle craint que cette préférence, en excitant la jalousie de Pan, ne le porte doublement à la vengeance contre Iphis, qui a surpassé encore ce Dieu des forêts dans l'art du chant. On entend une symphonie sauvage et bruyante. Sylvanire veut se retirer; mais les Satyres, qui arrivent de tous côtés, l'en empêchent. Pan se plaint d'abord de voir ses autels sans offrande. Il reproche ensuite à Sylvanire son inconstance, et cherche à l'éblouir par sa dignité. Sylvanire ose lui

déclarer qu'elle préfére à l'éclat de son rang le cœur d'un simple Berger. Pan, furieux, menace de venger cet affront par la mort de son rival. Pour premier signal de sa rage, il fait ravager la campagne par ses Satyres. Les hameaux et les forêts sont en feu. Sylvanire, dans l'effroi qui l'agite, veut forcer Iphis à éviter le Dieu Pan. Mais cet amant la rassure: il lui dit qu'Apollon prendra sa défense, et Iphis n'est autre qu'Apollon, lui-même, déguisé en Berger. Pour dissiper entiérement la crainte de Sylvanire, il ordonne aux Zéphyrs de reproduire tous les dons de Flore et de Pomone. Les fleurs et les fruits renaissent en effet de toutes parts. Il appelle ensuite les Muses. Pan arrive en même tems, et veut tuer son rival. Apollon, sans se nommer encore, se contente de le braver. On voit alors paroître les Muses sur différens nuages. Elles adressent au fils de Jupiter un concert de louanges. Pan, frappé de ces accords, reconnoît le Dieu de l'Harmonie et lui cede la victoire.

Léandre et Héro, Tragédie-Lyrique, en cinq actes, avec un Prologue, musique du Marquis de Brassac, représentée, pour la premiere fois, par l'Académie Royale de Musique, le 5 Mai 1750; imprimée, à Paris, la même année, chez Ballard, et, avec un Avertissement, dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

Le *Mercure* de Juin de la même année rend compte de cet Opera, à-peu-près, de la maniere suivante.

« La paix rendue à l'Europe a fourni l'idée du Prologue. Le Théatre représente le frontispice du Temple de Janus. Les portes en sont ouvertes, les avenues ornées d'arcs de triomphe et de trophées. Le Grand-Prêtre de Janus environné d'un chœur de Romains leur annonce qu'ils doivent mettre bas les armes et que la paix va régner à son tour. Ces guerriers témoignent leur joie par des chants et des danses. Ensuite un bruit sourd se fait entendre dans l'intérieur du Temple. C'est la Discorde qui en sort, parmi des tourbillons de fumée. Cette Déesse se plaint de n'avoir excité qu'une fureur passagere. Mais bientôt elle est obligée de fuir à l'aspect de Minerve, qui paroît, dans un char, et en descend pour fermer, elle-même, les portes du Temple. »

« Voici quel est le sujet de la Tragédie. Léandre, Prince d'Abyde, aime Héro et en est aimé. Celle-ci s'est consacrée à Vénus, dont elle est Prêtresse, pour se dérober aux poursuites d'Athamas, qui l'adore. Ce Roi de Sestos vient la trouver aux pieds mêmes des autels, et se propose de l'en arracher. La passion extrême d'Athamas n'est pas le seul obstacle qui traverse ces deux amans. Alcinoé, Reine des isles Eoliennes, aime Léandre. Cette Princesse, qui est Magicienne, visite aussi le Temple de Vénus pour consulter sa Prêtresse sur la situation de son ame. Héro la renvoie à la fête d'Adonis, dont on prépare la cérémonie, à laquelle Athamas doit présider. Ce

malheureux Roi, après avoir imploré vainement la Déesse, engage Alcinoé à recourir à son art pour lui apprendre sa destinée. L'art fatal d'Alcinoé lui découvre et le sort du Roi et le sien même. Le désespoir s'empare de leur ame. Cependant Léandre, instruit du danger où sa jeune maîtresse est exposée, convient avec elle de l'enlever pendant la nuit. Le moment approche d'exécuter leur projet. Héro paroît sur la terrasse de son Palais, qui est près de la mer, et où elle attend Léandre. Alcinoé, qui ne respire que la vengeance, déchaîne alors les vents et excite une tempête horrible Une flotte dispersée périt. Le vaisseau de Léandre, frappé de la foudre, est englouti. Héro, témoin de cet affreux spectacle, ne balance plus à s'unir à l'objet de sa tendresse, et elle se précipite dans la mer. »

Gilbert avoit déja fait jouer une Tragédie sur ce sujet et sous le même titre, au Théatre François, en 1667.

Janus, Tragédie-Lyrique, en cinq actes, non représentée; imprimée, avec une Préface, dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

Le Héros de cette Tragédie est un Prince religieux, dont la seule ambition est d'unir ses semblables par les nœuds de la paix et de la société, et par le culte des Dieux. Lyncus, Prince du Latium, et Lycaste, son fils, sont les rivaux de Janus. L'un lui dispute le trône, et l'autre Cyané, jeune Princesse qui n'aime que la chasse et les combats. En vain

Janus forme des vœux pour la paix; Lyncus veut l'engager dans une bataille. Cyané, qui s'est rangée du parti de Janus, le force, elle-même, à prendre les armes. Il est entraîné par ses Soldats. Des filles guerrieres se joignent à eux et suivent leur Roi, au bruit des tymballes et des trompettes. Bellonne paroît, avec la Discorde et la Vengeance. Janus a triomphé, mais sa victoire est imparfaite. Ses plus vaillans Soldats ont été faits prisonniers. Cyané est restée avec eux au pouvoir de l'ennemi. Lyncus renvoie son fils et ses Soldats, en leur confiant la garde de ses captifs, et il consulte ensuite les Divinités du Temple. La Vengeance lui apprend que Janus aime Cyané.

Il l'aime!... C'est assez : frappons; qu'elle périsse,

dit Lyncus. Lycaste, qui entend prononcer ce terrible arrêt contre celle qu'il aime, accourt pour la sauver. Lyncus veut son supplice. Lycaste sort pour embrasser la défense de Cyané. Lyncus le suit. La Discorde, la Vengeance et leur suite s'abîment, et Janus informé du projet de Lyncus, veut s'opposer à sa barbarie. Il le voit s'avancer, et s'éloigne pour mieux veiller sur ses desseins. Ce rebelle suivi de quelques Soldats et environné d'un Peuple qui est sorti des cavernes, les excite à la vengeance. Il ordonne qu'on dresse un bûcher et que la victime soit amenée au pied de l'autel. Elle paroît enchaînée, conduite par des Sacrificateurs. Cyané brave son vainqueur, et, au moment du supplice, Janus vient la délivrer avec ses

guerriers. Ils renversent le bûcher, brisent les fers de la Princesse et lui donnent des armes. Lyncus et le Roi fondent l'un sur l'autre. Leurs troupes se mêlent. Une symphonie mélodieuse arrête, tout-à-coup, les combattans. Saturne descend des Cieux sur un char. Il ordonne aux deux rivaux de mettre bas les armes et de se retirer. Il s'adresse ensuite à Cyané, pour lui dire que les Dieux vont l'inspirer et qu'ils daignent s'occuper de son bonheur. Il remonte au Ciel, après en avoir fait descendre l'Hymen et l'Amour. Cyané sent déja l'effet de leur présence. Cette guerriere est étonnée des nouveaux sentimens qu'elle éprouve. Elle est devenue sensible à l'amour. Janus vient lui offrir l'hommage de son cœur et puis il se retire, en laissant aux Dieux le soin de sa destinée. Bientôt Lycaste paroît. Il déclare à Cyané sa passion extrême. Cette guerriere rejette ses vœux et le quitte, avec mépris; ce qui met le comble à sa rage. Il se joint à Lyncus, et ils jurent, l'un et l'autre, de venger l'amour et l'ambition. Janus paroît, et, soumis aux volontés des Cieux, il méprise les menace de ses deux ennemis. Tandis que Lyncus vole vers ses Soldats, Lycaste, resté seul avec le Roi, lui avoue sa passion pour Cyané, et veut le forcer à un combat singulier. Cyané les arrête, et elle venge Janus, en lui déclarant qu'elle l'aime, en présence de Lycaste. Ce furieux provoque de nouveau le Roi; mais le Grand-Prêtre vient contraindre son ressentiment. La foule se précipite alors de toutes parts. Janus est à la tête de ses anciens sujets,

sujets, et Lycaste à côté des rebelles. Saturne redescend du Ciel. Il inspire le Peuple, qui choisit Janus pour son Roi, et nomme Cyané son épouse. Lyncus et Lycaste apprennent enfin à connoître et à chérir la vertu. Ils obéissent aux loix du Ciel, et se soumettent à un Roi plus digne qu'eux de régner.

Les Desirs, Ballet héroïque, en quatre actes, non représenté; imprimé dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

La premiere entrée, ou le premier acte, sous le titre de *Salmonée*, ou *Le Desir de la Grandeur*, se passe dans une campagne qu'arrose le Pénée. Ce fleuve est traversé par un pont d'airain, chargé de plusieurs trophées et d'une statue de Salmonée, avec les attributs de Jupiter. On voit de l'autre côté du fleuve le frontispice d'un Temple dédié à Salmonée, Roi d'Élide. Ce Prince ambitieux, ose se croire l'égal de Jupiter. En cette qualité, il invoque la puissance de l'Amour, pour attendrir le cœur de Céphise, dont les charmes l'ont touché vivement. Il cherche à éblouir cette Nymphe, fille du fleuve Pénée, par l'éclat de sa fausse grandeur; mais ni ses autels, ni son diadême ne peuvent la séduire. Un autre mortel a su lui plaire, et ce mortel est Palémon, simple Berger. Cependant, l'orgueil et l'amour de Salmonée offensé lui causent des alarmes pour les jours de l'objet qu'elle lui préfere. Palémon, à qui elle fait part de

ses craintes, frémit d'avoir Salmonée pour rival, et dit dans son désespoir :

Je ne suis que Berger ; il est Roi.

Mais je t'aime,

répond Céphise. Ce mot lui rend tout son courage, et les deux amans implorent l'assistance des Dieux. Salmonée, armé d'une torche façonnée en foudre, traverse sur son char le pont d'airain. Il a entendu le secret de leurs amours, et jure, dans sa colere, que la protection du Ciel ne les garantira point de ses coups. Le tonnerre gronde. Salmonée ose défier Jupiter. Ce Dieu paroît aussi-tôt sur son aigle et foudroie le Monarque impie. Le fleuve Pénée, délivré d'un ennemi qu'il redoutoit, consent alors à l'union de Céphise avec Palémon, et les Divinités des eaux se mêlent à un chœur de Bergers, pour célébrer les bienfaits des Dieux et la puissance de l'Amour.

La seconde entrée, ou le second acte, sous le titre d'*Anacréon*, ou *Le Desir des richesses*, se passe dans un fauxbourg de Théos, près du rivage de la mer. La scene commence sur la fin de la nuit. Anacréon, devenu avare, dans sa vieillesse, sort de sa maison, avec effroi. Un bruit qui a causé son réveil, lui fait craindre qu'on n'ait cherché à lui enlever son trésor. Favorisé des dons de Plutus, il gémit de la terreur et des ennuis qui en sont inséparables. Chloé, Bergere folâtre, vient lui reprocher d'avoir sacrifié

au sordide amour de l'or ses premiers goûts, qui l'avoient comblé de gloire. Anacréon lui répond par un trait de satyre, et, cependant, blâme, tout bas, son avarice. Le jour naissant laisse appercevoir un vaisseau qui est entré dans le port. Léonide en descend, avec sa suite. Ce confident d'Hypparque, tyran d'Athenes, est député vers Anacréon, pour lui proposer de venir à la Cour de son maître partager ses nouvelles richesses. Le vieillard de Théos s'y refuse, entre dans sa maison et ne tarde gueres à reparoître, suivi de quatre esclaves qui portent des vases pleins d'or et de bijoux. Il fait tout déposer aux pieds de Léonide, le prie d'accepter son or, et de remettre ce qui reste au jeune fils de Pysistrate Lassé du joug de l'avarice, il veut désormais reprendre sa coupe et sa lyre, avec sa couronne de fleurs. La jeunesse de Théos applaudit à son triomphe sur l'avarice, et chante, avec lui, les louanges de Bacchus et de l'Amour.

La troisieme entrée, ou le troisieme acte, sous le titre d'*Epicure*, ou *Le Desir du faux bonheur*, se passe dans une campagne agréable, terminée par une haute montagne, sur laquelle s'éleve un Temple, d'une architecture simple et majestueuse. Épicure, suivi de Philarete et de ses autres Disciples, leur explique dans ce lieu sa doctrine, et les engage à se livrer à tous les plaisirs. Tandis qu'ils vantent les leçons de leur maître, Euphrosine, Prêtresse du Temple du Bonheur, les invite à s'y rendre. Épicure les presse d'arriver, avec lui, à ce séjour de délices. L'Imposture et l'Illu-

sion personnifiées les arrêtent sur le passage. On voit s'élever des jardins artificiels et des pavillons, chargés d'ornemens. Les fausses Divinités offrent successivement la Fortune, avec ses attributs, l'Amour, les Plaisirs, la Mollesse et la Volupté, qui forment des danses séduisantes. Épicure et ses Disciples éprouvent de vifs transports et s'abandonnent à l'ivresse de leurs sens. Le seul Philarete n'est point la dupe de ce prestige. Tout-à-coup, le Ciel s'obscurcit, les jardins et les pavillons s'abîment, et les trompeuses Syrenes prennent la fuite. Une troupe affreuse les remplace. C'est l'Ignominie, l'Affliction, la Peine, le Désespoir, qui disent à Epicure et à ses éleves que, pour tout fruit d'une morale dangereuse, il ne reste au maître et aux disciples que les tourmens et les remords.

Dans la quatrieme entrée, ou le quatrieme acte, sous le titre de *Philarete*, ou *Le Desir du vrai bonheur*, Philarete, le seul des Disciples d'Epicure qui soit échappé aux piéges de la Volupté, abjure les erreurs de son maître. La Prêtresse Euphrosine arrive pour se convaincre de ses sentimens, et tandis qu'elle retourne au Temple du Bonheur, pour savoir si les Dieux veulent en permettre l'entrée à Philarete, Irène paroît à ses yeux. Cette compagne de la Prêtresse le pénetre bientôt de respect et d'amour. Euphrosine revient lui annoncer que le Temple est ouvert pour lui. Instruite alors de sa passion, qu'Irène partage, la Prêtresse unit ces amans vertueux, et les Peuples des environs du Temple accourent pour célébrer leur bonheur.

Prométhée, Tragédie-Lyrique, en cinq actes, non représentée; imprimée dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

Prométhée a ravi le feu du Ciel, pour le donner aux hommes, et par ce bienfait, il en est devenu l'idole; mais en recevant leurs hommages, il s'est malheureusement cru le rival des Dieux, et a voulu fonder son culte sur les débris de leurs autels. En vain Mercure et Thémis s'efforcent de le tirer de son aveuglement. Enivré de l'encens des mortels, il ne s'occupe que des nouveaux honneurs dont ils vont le combler, en lui érigeant une statue. Jupiter et Mercure, déguisés, descendent de l'Olympe. Ils sont témoins de l'impiété qui regne sur la terre, par les leçons de Prométhée, et ils assistent à l'inauguration de son image. Jupiter indigné fait gronder le tonnerre. La foudre renverse la statue, et le Peuple profane est englouti. Prométhée, échappé au courroux céleste, se réfugie en Sicile. Il s'avance vers le mont Etna, et propose à Esculape et à ses complices, que Jupiter tient enfermés dans ce gouffre, de joindre leur vengeance à la sienne. Les Géans, chargés de chaînes, lui font sentir l'impuissance de leurs efforts. Il se flatte de pouvoir rompre leurs fers; mais le gouffre se referme. Des Aquilons enlevent Prométhée, et le conduisent en présence de Mercure. Cette entrevue produit une scene admirable, où le fils de Japet conserve, devant le messager des Dieux, toute

l'audace et l'inflexibilité qu'Eschyle lui a donnée, dans sa Tragédie sur le même sujet. Mercure, indigné de tant de résistance, ordonne aux Aquilons et aux Cyclopes d'accomplir le décret de Jupiter. Prométhée est attaché par eux à une pointe de rocher, et son supplice s'exécute. Thémis, Astrée, Thétis et toutes les Nymphes implorent sa grace. Jupiter descend sur un nuage. Les prieres et les larmes des Déesses ont commencé à l'émouvoir. Il fait amener le coupable et l'interroge. Prométhée répond avec fierté, mais avec douleur. Son courage le soutient, mais ses souffrances l'accablent. Jupiter en est touché : il lui pardonne, en Souverain et en Dieu.

Les Héroïnes d'Israël, Poëme Lyrique, en trois actes, tiré de l'Écriture-Sainte, non représenté ; imprimé dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

Le premier acte, qui a pour titre *Jahel et Débora*, se passe dans la vallée de Sennim, près de Cédès, où Jahel, femme de Haber Cinéen, descendant d'Hobab, allié de Moyse, gémit, avec Zilpha, sa compagne, sur le sort qui menace Israël. Deux de ses Tribus, seulement, commandées par Barac, repoussent Sisara, Général des Philistins. Cependant, Israël triomphe, au moment même de ces plaintes. Sisara, vaincu, vient se réfugier dans la tente de Jahel, où elle s'enferme avec lui. Barac et Débora, femme de

Lapidoth et Juge d'Israël, qui poursuivent Sisara, s'informent des lieux où il est caché. Jahel, à l'entrée de sa tente, leur fait voir ce Général noyé dans son sang, qu'elle-même a versé. Des soldats, des femmes et des filles Israélites se réunissent pour chanter cette victoire.

Au deuxieme acte, intitulé *Judith*, la scene est sur les remparts de Béthulie, d'où l'on découvre le camp des Assyriens, et elle se passe pendant la nuit.

Ozias, Gouverneur de Béthulie, accompagné de Jochasar, son Lieutenant, lui témoigne son inquiétude de ne pas revoir Judith, qui est allée au camp d'Holopherne, pour exécuter un projet qu'on ignore. Azaël, Officier Israélite, échappé du camp des ennemis, où on l'avoit long-tems détenu prisonnier, vient lui apprendre que Judith a trompé son attente, et qu'elle va épouser Holopherne. Cette nouvelle les jette dans une grande consternation. Tandis qu'ils maudissent le crime de Judith, elle marche sur les pas d'un Officier qui annonce son retour, et leur fait bientôt voir la tête du Chef Assyrien, enveloppée dans un voile de pourpre. Ozias expie alors ses soupçons injustes par des actions de graces, et profitant du désordre et de la terreur qui regnent parmi les Assyriens, il envoie ses Soldats à leur poursuite.

Au troisieme acte, intitulé *Susanne*, la scene se passe à Babylone, dans les jardins de Joachim. Susanne, faussement accusée d'adultere, par deux vieillards, qui n'avoient pu séduire sa vertu, doit entendre sortir son arrêt de la bouche même de ces vieillards, qui sont ses Juges,

Helcias, pere de Susanne, et qui connoît sa chasteté, se rend au tribunal de ce couple impie, et il y implore la protection du Ciel. Ce n'est pas la mort qui fait trembler Susanne, mais la crainte seule de paroître coupable, en mourant, du crime odieux dont on l'accuse. Bientôt Joachim, son époux, lui annonce, les yeux en larmes, l'arrêt qui la condamne. Des Gardes viennent s'emparer d'elle, pour la conduire au supplice. Susanne fait ses adieux à Joachim, qui veut périr avec elle. Helcias les arrête : il leur apprend que le jeune Daniel a confondu l'imposture de ses Juges infâmes, et que l'honneur et la vie sont rendus à sa fille. Un chœur d'Israélites célebre le triomphe de l'innocence.

M. de Pompignan avoit encore composé cinq Tragédies, *Zoraïde*, comme nous l'avons dit dans sa Vie ; et, depuis, *Marius*, *Mutézume*, *La Conjuration de Venise* et *Mustapha et Zéangir* ; mais on ne connoît que les titres de ces Pieces, et l'on croit qu'après sa mort sa veuve, excitée par les scrupules d'une piété rigoureuse, les jetta toutes les cinq au feu.

Il y a plus. On ne peut douter qu'il n'ait promis à cette Princesse de régner avec elle à Carthage. Jupiter en est alarmé. Il envoie Mercure, qui trouve Énée au milieu des Architectes et des Ouvriers, donnant des ordres pour le plan des fortifications et la disposition des édifices, et ne pensant en aucune façon aux préparatifs de son départ; ce qui lui attire des reproches très-vifs de la part du messager des Dieux.

Je finis cette discussion, déja beaucoup trop longue, en me couvrant du bouclier de l'Académie *della Crusca*, l'une des plus respectables Compagnies littéraires de l'Europe. Voici comme elle s'explique sur le caractere d'Énée, dans son apologie du *Roland furieux*, de l'Arioste, contre le dialogue de Camillo Pellegrini, sur la Poésie épique.

(1) « Quel personnage pour Énée, qui étoit

(1) « Nell' Eneade, che bel costume è quel d'Enea » già maturo, e che aveva un figliuol già grande, » che doveva imparar à vivere, e prendere esempio » da lui; nel tempo ch'egli aveva per le mani sì » grandi imprese, à piantare il fondamento del' im- » perio di Roma, il che a lui era stato rivelato,

» d'un âge mûr et qui avoit un fils déja grand, » auquel il devoit donner de bons exemples, de » courir les aventures galantes et de faire l'a- » mour, comme un jeune homme, dans le » tems qu'il étoit chargé des entreprises les plus » importantes, et que les Dieux lui avoient ré- » vélé qu'ils le destinoient à fonder l'Empire » Romain! Quelle trahison d'abandonner indi- » gnement une Reine, qui, après l'avoir tiré de » la misere, l'avoit reçu dans ses bras et comblé » de mille biens! Vit-on jamais de plus noire » perfidie? Et c'est une raison puérile (*è scusa » da bambini*) et contre toute vraisemblance, de » prétexter les ordres de Jupiter, &c.... » Les expressions de l'original sont moins mesurées que celles de la Traduction.

» l'andarsi intabaccando, e perdendo ne gli amorazzi » a guisa d'un giovinetto; e tradire con sì scelerata » fraude quella real femina, che ignudo e tapino, e » diserto l'aveva raccolto nelle sue braccia, e aperta- » gli l'anima, e'l corpo? udissi mai il più solenne » tradimento di questo! ed è scusa da bambini il » rifugio del commendamento di Giove, e fuor d'ogni » verisimile, &c. »

Le fameux Rousseau a peint Énée d'après nature, ou, pour mieux dire, d'après Virgile, dans une Ode que tout le monde connoît. (1)

Pouvoit-elle mieux attendre
De ce pieux voyageur,
Qui, fuyant sa ville en cendre,
Et le fer du Grec vengeur,
Chargé des Dieux de Pergame,
Ravit son pere à la flamme,
Tenant son fils par la main,
Sans prendre garde à sa femme,
Qui se perdit en chemin?

Je m'appuierai encore des réflexions de M. l'Abbé Desfontaines. Il me permettra bien de rapporter ici ce qu'il m'écrivoit, en 1740, dans le tems qu'il travailloit à sa belle Traduction de Virgile. « Je vous avoue que le caractere misé- » rable d'Enée me dégoûte bien. Un Auteur » qui donneroit aujourd'hui un pareil caractere » à son Héros, soit dans un Poëme, soit dans » un Roman, seroit sifflé. Énée est un homme

(1) La septieme, du second Livre des Odes de J. B. Rousseau, et qui est adressée à une veuve.

» foible et un dévot insipide. » Tant d'autorités prouvent, au moins, que mon sentiment dans cette dispute littéraire n'est ni absurde, ni singulier.

Il ne seroit pas aussi facile de justifier les défauts de ma Tragédie, sur lesquels le succès qu'elle eut dans sa nouveauté ne m'a jamais ébloui. C'est le coup d'essai d'un âge sans expérience ; une Piece composée sans le secours d'amis connoisseurs et dans le fond d'une Province. J'aurois peut-être mieux fait de ne la point livrer au Public ; mais je ferois plus mal encore de la lui laisser avec toutes ses imperfections. On n'est pas forcé de s'ériger en Ecrivain, mais on est obligé de corriger ses écrits.

D'ailleurs, on ne risque rien à s'enrichir des beautés de Virgile. Je n'avois point profité de toutes celles qui pouvoient embellir ma Piece. J'avoue que je sentis bien, en composant cet Ouvrage, que je ne saisissois pas tout ce qu'il y a de plus fort et de plus théatral dans le quatrieme Livre de l'Énéïde. Les avant-coureurs du trépas de Didon forment un tableau effrayant, auquel je n'avois substitué que de la tendresse et de la

douleur. En un mot, la prochaine mort de Didon, le *pallida morte futurâ* ne régnoit point assez dans le cinquieme acte, qui avoit besoin en cela d'être remanié.

On a pu remarquer aussi que Madherbal promet à Iarbe, dans la premiere scene du premier acte, de représenter fortement à la Reine qu'il est de son intérêt de préférer ce jeune Prince à tout autre; ce qui sembloit annoncer une scene entre Didon et ce Ministre. Cependant, il n'en est plus parlé; car je compte pour rien ces deux vers du troisieme acte (scene quatrieme):

J'ai cru devoir vous dire, en Ministre fidele,
Tout ce que m'inspiroit votre gloire et mon zele.

Il faut quelque chose de plus pour la justesse et la netteté de la conduite théatrale. J'y ai remédié par une scene entiere que j'ai ajoutée au premier acte. On en trouvera aussi une nouvelle au commencement du quatrieme, entre Achate et Madherbal. A cela près, les autres corrections portent sur le dialogue, en général, sur des vers foibles, des expressions négligées, des mots parasites et des rimes peu exactes.

On m'objectera, peut-être, que j'ai mis le récit d'une apparition au cinquieme acte, contre l'usage constamment observé de ne placer ces sortes de morceaux que dans le premier acte, ou dans le second, tout au plus. Je répondrois, si je n'avois pas d'autre excuse, que l'on peut quelquefois s'écarter des routes frayées, pourvu que l'on arrive à son but aussi vîte et sans s'égarer. Mais Virgile vient ici à mon secours. Dans son Poëme, comme dans ma Tragédie, les circonstances que j'ai décrites sont essentiellement liées avec le dénouement de l'action. Didon ne voit des spectres que quand elle a des remords; et les remords ne viennent que quand Énée s'en va. Tout cela est dans la nature, et les véritables regles sont de peindre les passions au naturel.

Un Étranger illustre (1), mais que ses liens

(1) M. l'Abbé Venuti, l'un des Fondateurs de l'Académie de Crotone, Correspondant honoraire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, associé de l'Académie de Bordeaux et de celle de Montauban. Il est arriere-neveu du savant Philippe Venuti, l'un des trois Auteurs qui ont travaillé au meilleur

académiques, si j'ose m'exprimer ainsi, ont naturalisé parmi nous, et qui joint à beaucoup de génie l'érudition la plus agréable et la plus variée, avoit traduit *Didon*, en Italien, dans l'état où elle fut imprimée, pour la premiere fois, en 1734. Je n'avois pas le bonheur de le connoître, quand il fit cet honneur distingué à ma Tragédie. Je lui ai confié depuis mon manuscrit, et il m'a répété souvent, avec une candeur peu commune chez les Gens-de-Lettres, qu'en traduisant *Didon*, il avoit souhaité plus d'une fois tous les changemens que j'y ai faits.

Heureux si les beautés de sa Poésie pouvoient rendre la mienne supportable aux yeux d'une nation qui a produit les plus grands Poëtes; et qui ayant reçu des mains des Grecs tous les talens et tous les arts, les a répandus avec tant de profusion chez tous les Peuples de l'Europe!

J'apprends, dans ce moment, que les Comédiens, à qui on avoit confié, à mon insu, et

---

Commentaire que l'on ait sur Virgile. Son frere est Sur-Intendant des Cabinets du Pape. (Note de l'Auteur.)

contre mes intentions, le nouveau manuscrit de cette Piece, l'ont remise au Théatre, sans avoir adopté d'autre changement que le nouveau cinquieme acte; ce qui a dû produire un effet bizarre, ce dernier acte étant beaucoup moins vuide de choses et bien plus travaillé que les quatre premiers, tels qu'on les a dans l'ancienne édition. Je me flatte que celle-ci réparera bientôt les inconvéniens de cette représentation tronquée.

C'est tout ce que j'avois à dire sur une Tragédie que le Public a honorée de son indulgence, et que je voudrois bien rendre digne de son approbation.

NOTE

DES RÉDACTEURS.

OUTRE que le sujet de cette Tragédie est suffisamment connu de tout le monde, la Préface de l'Auteur le rappelle assez, et nous ne le détaillerons pas davantage ici.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR DIDON.

« CE sujet, disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*, aussi simple que celui de *Bérénice*, est, en même tems, plus théatral. M. Le Franc s'étonne, dans sa Préface de *Didon*, que Racine ait donné la préférence à ce dernier; mais on sait qu'il n'avoit pas la liberté du choix. Le caractere d'Énée ne pouvoit être un obstacle pour lui. Il a été prouvé plus d'une fois qu'il savoit refondre un caractere vicieux; Racine, en un mot, eût fait, à cet égard, ce qu'a fait M. Le Franc. Il suffit de lire la Tragédie de *Didon* pour sentir combien son principal Héros est supérieur à celui de l'*Enéïde*. L'Auteur a su tempérer l'ardente piété du Prince Troyen. Ce n'est plus un amant sans foi, un Prince foible, un dévot scrupuleux. Il reconnoît l'abus des oracles et ose le témoigner. Il ne trompe dans ses discours ni Di-

don, ni les Troyens. Il fuit, enfin, mais c'est en vainqueur, après avoir affermi le trône d'une Reine, qu'il est obligé de quitter. Malgré ces heureuses corrections, Énée figure peu avantageusement dans cette Tragédie. Il ne dit que des choses ordinaires, et n'en fait de grandes que lorsqu'il ne doit plus reparoître. Il faut avouer que la rivalité d'Iarbe, son déguisement, son caractere, ses menaces, que tout contribue en lui à fortifier l'action de cette Tragédie. La scene (septieme du second acte) où ce Roi Numide se découvre, lui-même, à Didon, offre une situation neuve et intéressante. Le refus que la Reine fait d'abuser du secret d'Iarbe, pour s'assurer de lui, est marqué au coin de la véritable grandeur. Ce sont de ces choses que le caractere d'un personnage vertueux fournit naturellement à l'Auteur, et dont cependant on lui sait toujours gré. Didon intéresse jusqu'au dernier instant de cette Tragédie, qui nous retrace et la noble simplicité des bonnes Pieces de Racine, quant au plan, et leur élégance, quant aux détails. Un autre mérite à saisir dans cette Tragédie, est la justesse du dialogue. On

sent que les personnages y disent toujours ce qu'ils doivent dire, et presque toujours de la meilleure maniere qu'il puisse être dit. »

L'Abbé Desfontaines, dans ses *Observations sur les Ecrits modernes*, tome premier, Lettre troisieme, dit, en parlant du personnage d'Iarbe de cette Tragédie : « Il faut convenir d'abord que l'Auteur, en le faisant amoureux, a eu l'art de lui conserver un air de férocité Numide : ce n'est assurément pas un Courtisan François. Son travestissement a été heureusement imaginé pour mettre ce Prince à la Cour de Carthage, et pour dispenser, en même tems, l'Auteur de le faire paroître sur la scene avec Enée. La rencontre eût été embarrassante, autant pour le Poëte que pour les deux personnages. »

« M. Le Franc a raison de s'applaudir, dans sa Préface, du caractere de Madherbal. C'est un vertueux Ministre qui ne fait rien aux dépens de la probité et de l'honneur. Ami vrai et sincere, il n'abuse point des confidences que lui fait Iarbe, et il n'est occupé que du salut de Carthage, dès que ce Prince lui déclare la guerre. Faut-il s'étonner qu'il ait tant plu sur le Théatre ?

Mais

DIDON,

TRAGÉDIE,

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE LE FRANC DE POMPIGNAN.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien. }

M. DCC. LXXXVIII.

PRÉFACE. (1)

ON a toujours regardé les Amours de Didon et d'Énée comme une des plus belles inventions de Virgile. Le premier, et, peut-être, l'unique objet de ce Poëte étoit de flatter l'amour-propre de ses concitoyens, et sur-tout de l'Empereur. Ainsi son Héros ne descend aux enfers que pour apprendre les noms et les exploits des fameux Romains qui doivent naître un jour sur la terre. Vénus ne lui donne un bouclier fait par Vulcain que pour y tracer à ses yeux la naissance et l'éducation miraculeuse de Romulus et de Remus, la gloire de leurs descendans, leurs conquêtes, leurs divisions, leurs guerres civiles, la défaite d'Antoine et ce magnifique triomphe

(1) Cette Préface étoit écrite avant la mort de M. le Président Bouhier. Le Lecteur s'en appercevra dans l'endroit où l'on répond à ce savant Académicien. (Note de l'Auteur.)

pas la ... cette Tragédie, ... conduire le fondateur de ... chez la Reine de Carthage, d'inspirer à D... amour violent pour Énée, d'arracher celui-ci aux charmes d'une passion incompatible avec sa gloire et contraire aux ordres du destin, d'établir, par cette fatale séparation, la haine et la rivalité des deux Peuples, et d'annoncer, en même tems, la supériorité des Romains sur les Carthaginois ?

Si cette partie de l'Énéïde a dû être intéressante pour les compatriotes de Virgile, elle ne l'est gueres moins pour ses Lecteurs. C'est un Prince échappé de l'incendie de Troie, un Héros que les Grecs poursuivent avec fureur, à qui les nations étrangeres refusent même l'hospitalité, qu'une tempête affreuse a jetté sur les côtes d'Afrique, et qui se trouve, lui-même, réduit à la derniere extrémité lorsque Vénus l'envoie chez Didon. Cette Princesse, aussi malheureuse que lui, persécutée par son frere et tyrannisée par les Rois, ses voisins, sacrifie ses propres intérêts à

son amour pour Énée. Elle lui offre sa main, avec sa couronne, et comble de bienfaits les Troyens. Cependant, les Dieux lui enlevent ce qu'elle a de plus cher. Son amant la quitte; et cette Reine infortunée aime mieux mourir que de survivre à la perte qu'elle vient de faire.

« En effet, dit Racine, (1) nous n'avons rien
» de plus touchant, dans tous les Poëtes, que
» la séparation de Didon et d'Énée dans Vir-
» gile. Eh! qui doute que ce qui a pu fournir
» assez de matiere pour tout un Chant d'un
» Poëme héroïque, où l'action dure plusieurs
» jours, ne puisse suffire pour le sujet d'une
» Tragédie, dont la durée ne doit être que
» de quelques heures? »

J'ai souvent été surpris que Racine ait donné la préférence à Bérénice sur Didon. Ce dernier sujet, bien plus théatral que l'autre, auroit produit entre les mains de ce grand homme une Tragédie égale à ses meilleurs Poëmes. Il ne seroit point tombé dans les fautes que j'ai faites, et

(1) Préface de la Tragédie de *Bérénice*.

auroit enchéri sur le peu de beautés qu'on a daigné remarquer dans ma Piece.

Après avoir présenté le sujet de Didon par le beau côté, en voici le vice et les inconvéniens. Didon, dans l'Énéïde, se livre trop légérement à son goût pour un étranger qui n'est, à le suivre de près, qu'un amant sans foi, qu'un Prince foible, qu'un dévot scrupuleux. J'ai dû nécessairement abandonner Virgile dans le caractere de mon Héros. J'ai même osé donner des bornes à l'excessive piété d'Énée. Je l'ai fait parler contre l'abus des oracles et l'impression dangereuse qu'ils font souvent sur l'esprit des Peuples. J'ai voulu qu'il fût religieux sans superstition, qu'il agît toujours de bonne foi, soit avec les Troyens quand il veut demeurer à Carthage, soit avec Didon quand il se dispose à la quitter; en un mot, qu'il fût Prince et honnête homme.

J'écrivis en 1734, (1) que Virgile *étoit un*

(1) Dans l'Épître dédicatoire de cette Tragédie, adressée au Marquis de Néelle, et que M. de Pompignan a refondue dans cette Préface-ci. (Note des Rédacteurs.)

mauvais modele pour les caracteres. L'expression est dure, et ne convenoit point à mon âge, ni à mon peu d'expérience. Je la rétracte aujourd'hui par respect pour Virgile, en pensant toujours de même, par respect pour la vérité.

Un Écrivain illustre, et que j'honore à tous égards, a pris vivement contre moi le parti du Prince des Poëtes Latins. Il m'a fait l'honneur d'employer à me réfuter une partie de la Préface qu'il a mise à la tête d'un de ses Ouvrages. (1) J'attendois pour lui répondre une occasion de le faire à propos. Elle se présente aujourd'hui naturellement. Il ne trouvera pas mauvais que je la saisisse. D'ailleurs, je fais gloire de penser comme lui sur les Anciens, en général, et sur Virgile, en particulier. C'étoit un Poëte incomparable et qui avoit reçu de la nature un privilége exclusif pour l'art des vers; car, dans quelque

---

(1) La Traduction de quelques morceaux de Pétrone, d'Ovide et de Virgile, par le Président Bouhier. M. de Pompignan se préparoit à donner la seconde édition de sa *Didon*, avec des corrections, lorsqu'il fit cette Préface-ci, vers 1745, un an avant la mort du Président Bouhier. (Note des Rédacteurs.)

langue que ce soit, il n'est point de versification qui approche de la sienne. Mais ce Poëte incomparable, ce versificateur unique avoit aussi des défauts, et sa partie foible étoit l'art des caracteres. M. le Président Bouhier n'en convient pas. Ce que j'ose reprendre dans Virgile il le trouve admirable; et je sais que son sentiment est d'un très-grand poids.

Si Pergama dextrâ
Defendi possent, etiam hâc defensa fuissent.

« Comment a-t-on pu, dit-il, traiter de
» Prince foible un Héros aussi vaillant, aussi
» intrépide qu'Énée est représenté dans l'É-
» néide? En quelle occasion a t-il montré quel-
» que foiblesse indigne de son caractete? Sera-
» ce parce que Virgile l'a dépeint quelquefois
» versant des larmes? Mais Achille, l'indomp-
» table Achille n'en verse-t-il pas dans Homere
» quand on lui enleve Briséïs? Ne pleure-t-il
» pas amérement en apprenant la mort de son
» cher Patrocle? Le terrible Ajax n'en fait-il
» pas de même en d'autres occasions? »

Ces citations sont exactes; l'application ne

l'est pas. Les Guerriers de l'Iliade pleurent quelquefois, je l'avoue; mais de quelle maniere et dans quelles circonstances? Ce n'est point à tout propos comme Énée, qui pleure plus souvent et plus abondamment lui seul que tous les Guerriers d'Homere ensemble.

Diomède, l'un des combattans aux Jeux funebres de Patrocle, dans la course des chars, pleure de rage quand Apollon lui fait tomber le fouet de la main. Agamemnon pleure de dépit et de douleur dans le conseil de guerre qu'il tient pendant la nuit, pour annoncer aux Chefs de l'armée, battus et poursuivis par Hector jusques dans leurs retranchemens, qu'il faut promptement lever le siége et reprendre le chemin de la Grece. Achille pleura quand Eurybate et Talthybius, Hérauts d'Agamemnon, eurent emmené Briséïs.

Qui ne voit d'abord que ce ne sont point là des pleurs de foiblesse, ni de pusillanimité? Ces attendrissemens continuels ne supposent pas une grande fermeté d'ame. On voit des personnes qui expriment tous leurs sentimens par des larmes. Le plaisir, la douleur, la joie, l'admira-

tion les font pleurer. Ce sont de fort honnêtes gens dans la société civile ; mais ce seroient de médiocres personnages dans un Poëme épique. Le don des larmes sied mal à un Héros.

Madame Dacier (1) prétend que Virgile a puisé dans Homere jusqu'à l'idée même du sien. Énée dit à Pandare : « Fils de Lycaon, que la » colere des Dieux est terrible ! » C'est d'après ce mot qu'a été formé le principal caractere de l'Énéide. Cette remarque de Madame Dacier n'est point frivole et renferme beaucoup de sens en peu de mots. Énée joue dans l'Iliade un rôle assez subalterne, quoiqu'il y ait pourtant ses traits distinctifs comme les autres ; car, en fait de personnages, tout est peint, tout est vivant dans Homere. Mais, en qualité de Poëte Grec, il a cru devoir par-tout déprimer les Troyens. Énée près de combattre contre Diomède se croit déja vaincu, et n'a d'espérance qu'en la vîtesse de ses chevaux. Diomède, au contraire, compte si audacieusement sur la victoire qu'il ordonne

(1) Notes sur le cinquieme Livre de l'Iliade, traduite par Madame Dacier.

d'avance à Sthénélus de courir aux chevaux de son ennemi et de les mener au camp. L'opposition de ces deux caracteres est frappante. De pareils coups de pinceau ne sont pas communs chez Virgile. Ne pourroit-on pas dire qu'il n'a pas assez perdu de vue dans son Poëme la médiocrité d'Énée dans l'Iliade ? Souvent on est foible avec beaucoup de valeur ; et tel est, si je ne me trompe, le Héros de l'Énéïde.

Le reproche d'amant sans foi ne paroît pas plus solide à M. le Président Bouhier que celui de Prince foible. Il faudroit, selon lui, qu'Énée *se fût lié à Didon par quelque engagement solemnel. Mais on n'en trouve*, ajoute-t-il, *aucun vestige dans toute la narration de Virgile*. Je lis, ou j'entends bien différemment le quatrieme Livre de son Poëme. J'y apperçois non-seulement des vestiges, mais des preuves, plus claires que le jour, de tous les faux sermens qu'Enée a faits à Didon.

Établissons, en premier lieu, si c'est ici un Prince ferme et raisonnable, un pere de famille qui doit de bons exemples à son fils, un Chef de nation et le fondateur désigné du plus grand

Empire de la terre ; ou bien un aventurier, un séducteur de Princesses. Dans ce dernier cas il a pu croire que lès bontés de la Reine, et les sermens dont on est prodigue en pareille occasion, et qu'il ne lui avoit pas refusés, au moins, dans la grotte, ne l'engageoient que médiocrement avec elle. Mais on jugera autrement si l'on ne considere en lui, suivant le dessein de Virgile, qu'un personnage gravé, qu'un Prince toujours occupé de ses infortunes passées, de son état présent et de l'oracle des Dieux ; qu'un pere soigneux de l'éducation de son fils, et qui lui enseigne, de bonne heure, à supporter courageusement les revers et les travaux.

Disce, puer, virtutem ex me, verumque laborem,
Fortunam ex aliis.

Il semble qu'un homme de ce caractere ne doive point abuser de la foiblesse d'une femme, d'une Reine, de sa bienfaitrice. Pourquoi flatter sa passion ? Pouquoi souffrir qu'elle parle publiquement de mariage consommé ?

Nec jam furtivum Dido meditatur amorem,
Conjugium vocat.

Mais ne devoit-il pas, dans la suite, s'attendrir un peu dans le récit de la mort d'Iarbe, son ami, qui lui avoit confié ses plus importans secrets ? Didon auroit-elle blâmé des regrets pour un Prince de mérite dont elle avoit captivé le cœur ? »

« L'Énée de Virgile eût été un Héros trop froid sur le Théatre. C'est pour ainsi dire un étranger, que le Poëte a cru devoir naturaliser pour la scene. Il l'a fait amoureux et galant, en lui laissant de la religion ; mais son amour, subordonné à la noble ambition de fonder l'Empire Romain, va jusqu'à lui rendre suspect les oracles des Dieux. Enée, peint de ces couleurs sagement assorties, a charmé les Spectateurs, sur-tout, lorsqu'ils l'ont vu triompher de sa passion et renoncer aux délices de Carthage, au moment où Achate lui demande son fils, au nom des Troyens, pour aller faire la conquête de l'Italie. Cette surprise a paru ménagée avec un art admirable ! La grande difficulté étoit de séparer Enée de la Reine, qui l'avoit accablé de bienfaits, et de le faire partir, sans qu'on pût lui reprocher d'être ingrat. L'Auteur a surmonté habilement cette

difficulté, en feignant une bataille, où Énée tue son rival ; ainsi le départ de ce Héros n'est accompagné d'aucune odieuse circonstance. Ce n'est ni un infidele, ni un ingrat, comme dans l'Énéïde. Cette invention judicieuse est digne de Corneille et de Racine. Il est vrai, néanmoins qu'il y a un peu d'embarras dans ce combat nocturne, et il est singulier, d'ailleurs, que l'Auteur en fasse annoncer le succès par une femme. »

« Certains Critiques prétendent qu'Énée se laisse un peu trop gouverner par Achate, et que les violens efforts de ce confident pour l'arracher aux plaisirs de Carthage diminuent la gloire du Héros, qui devoit peut-être prendre cette résolution de lui-même. »

« L'Auteur n'a pas eu de peine à former le caractere de Didon, le chef-d'œuvre de Virgile. Il faut cependant convenir que cette Reine est plus vertueuse et bien plus aimable dans la Tragédie. »

« Il paroît que l'Auteur auroit pu supprimer l'imprécation qu'il fait prononcer à cette Princesse, vers la fin de sa Piece (scene qua-

trième du cinquieme acte). Dans Virgile, la fondatrice de Carthage est déshonorée par Énée, et ce déshonneur a rejailli sur la nation Carthaginoise, source de la haine entre Carthage et Rome ; mais dans la Tragédie, Didon n'est point déshonorée. De plus, elle est redevable à Énée, qui l'a délivrée d'un ennemi redoutable. Ce Prince la quitte et elle sait par quel motif. Elle peut donc être sensiblement touchée de son départ : la violence de son amour peut même la réduire au désespoir, jusqu'à se tuer ; mais comment la conduite d'Énée peut-elle fonder la haine des Carthaginois contre les Romains ? L'Auteur a peut-être senti ce manque de justesse, mais il n'a pas cru devoir priver sa Piece d'un des plus beaux traits de l'Énéïde, ni en sacrifier la brillante Traduction. »

« Le défaut de contraste dans les caracteres a été généralement remarqué, et il est certain qu'il n'y a pas assez dans la Piece de ces différentes passions qui se croisent les unes les autres, et d'où naît l'intérêt qu'on prend à la Tragédie.... »

« Au reste, malgré ces remarques critiques

sur cette Tragédie, il faut convenir que c'est une des plus belles Pieces qui, depuis long-tems, ait paru sur notre Théatre, et il est bien glorieux à un jeune Auteur d'avoir traité avec tant de succès un sujet qui avoit paru jusqu'ici assez peu dramatique. Le style en est pur, élégant, la versification énergique, noble et coulante ; les pensées brillantes et justes, la conduite sage, le dialogue régulier, les situations touchantes et le dénouement très-heureux.... &c. »

« Avant la premiere représentation de *Didon*, la Police en fit retrancher quatre vers, qui n'ont jamais été récités sur le Théatre, ni imprimés dans la Tragédie. Dans la seconde scene du premier acte, Iarbe demandoit à Didon de quel droit elle régnoit en Afrique. Elle répondoit de la maniere suivante :

S'il falloit remonter jusques aux premiers titres
Qui du sort des humains rendent les Rois arbitres,
Chacun pourroit prétendre à ce sublime honneur,
Et le premier des Rois fut un usurpateur.

M. de Voltaire s'est habilement ressouvenu de ce dernier vers, lorsqu'il a dit, beaucoup mieux,



dans sa *Mérope*, acte premier, scene troisieme :

« Le premier qui fut Roi fut un Soldat heureux. »

Pourquoi ce vers a-t-il plutôt passé que celui de M. Le Franc ? » observe l'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*.

Mademoiselle Dufresne, chargée du rôle de Didon, dans sa nouveauté, y développa tant d'intelligence et de talent, que l'Auteur lui en marqua sa satisfaction par ces vers qu'on ne trouve point dans ses Œuvres, mais que l'Abbé de La Porte a imprimés dans ses *Anecdotes Dramatiques*.

« Reine crédule, infortunée amante,
» Virgile en vain, des plus vives couleurs,
» Nous peint ta beauté séduisante !
» Que n'avois-tu les yeux de l'Actrice charmante
» Qui, sous ton nom, fait verser tant de pleurs !
» Malgré l'inconstance fatale
» Attachée aux amours de ton Héros pieux,
» Énée auroit laissé ses Dieux,
» Et Carthage jamais n'auroit eu de rivale. »

Un Artiste célebre rendit un hommage encore plus flatteur à cette Actrice. M. l'Épicier grava

une estampe d'après un tableau de M. Aved, où le dernier moment de la Tragédie de *Didon* est représenté, avec une force et une expression dignes d'un sujet si touchant. L'Abbé Desfontaines, dans ses *Observations sur les Ecrits modernes*, en annonçant cette belle estampe, s'explique ainsi : « La Reine de Carthage y paroît expirante, appuyée sur un bûcher couvert des armes d'Énée, et tenant d'une main le poignard dont elle vient de se percer le sein. Les connoisseurs estiment l'ordonnance du tableau, et la maniere dont la peinture a rendu les sentimens que Mademoiselle Dufresne a si parfaitement exprimés dans la derniere scene de la Tragédie. La plus vive tendresse et le désespoir sont répandus sur le visage mourant de Didon, à qui cette triste situation n'a rien fait perdre de sa beauté et de ses graces. Elle semble prononcer ces quatre beaux vers qui terminent la Tragédie.

Et toi, dont j'ai troublé la haute destinée,
Toi, qui ne m'entends plus, adieu, mon cher Énée!
Ne crains point ma colere; elle expire avec moi,
Et mes derniers soupirs sont encore pour toi !

Pour l'ornement du tableau, M. Aved a placé,

dans le lointain, quelques vaisseaux de la flotte Troyenne. L'estampe est fort bien gravée, et le burin ne cede point au pinceau. »

« On lit au bas de la gravure ces vers d'un anonyme à la louange de l'excellente Actrice qui a remplacé si dignement Mademoiselle Le Couvreur, et qui, l'égalant par l'intelligence et l'expression, a paru fort au-dessus d'elle par les graces.

L'art ne vous prête point sa frivole imposture,
Dufresne; vos attraits, vos talens enchanteurs
N'ont jamais dû qu'à la nature
Le don de plaire aux yeux et d'attendrir les cœurs! »

Les Comédiens François donnerent le Samedi 19 Juin 1745 la premiere représentation de la reprise de *Didon*. « Le rôle de cette tendre Reine de Carthage, dit le *Mercure* du même mois, a été parfaitement rempli par Mademoiselle Clairon, si habile à exprimer les passions vives et touchantes. L'Auteur a fait des changemens qui font honneur à sa modestie, qui ne s'enivre point par les applaudissemens, et à son jugement qui ne s'égare pas dans la route la plus éblouissante du Temple de Mémoire. »

« Le succès éclatant de la reprise de *Didon*, dit encore l'Auteur du *Mercure*, du mois de Juillet suivant, nous autorise à en parler plus d'une fois. Le Public ne peut manquer de relire avec satisfaction l'éloge d'une Piece qu'il a revue avec tant de plaisir.... »

La Tragédie de *Didon* donna lieu, dans sa nouveauté, à une Parodie, intitulée *La Ramée et Dondon*, qui fut représentée à la Foire Saint-Laurent, sur le Théatre de l'Opera-Comique, le 22 Juillet 1734, et dont les Auteurs étoient Piron, Pannard, Gallet et Ponteau, comme nous l'avons dit dans le Catalogue des Pieces de Piron, tome dix-neuvieme des Comédies du Théatre François de notre Collection.

Le sujet de *Didon* avoit déja été traité plusieurs fois, pour le Théatre François, avant la Tragédie de M. Le Franc. En 1552, par Étienne Jodelle, comme nous l'avons fait connoître dans le second volume de nos *Essais historiques sur la Tragédie*; en 1596, par Guillaume de La Grange; en 1584, par Guillaume Le Breton; en 1603, par Alexandre Hardy; en 1636, par Scudéry; en 1642, par l'Abbé de Boisrobert;

en 1673, par Montfleury, (Voyez le Catalogue des Pieces de Montfleury, tome quatorzieme des Comédies du Théatre François de notre Collection) et pour le Théatre de l'Opera, en 1693, par Madame de Saintonge, musique de Desmarets, et en 1783, par M. Marmontel, musique de M. Piccini. Ce sujet a été traité aussi par le célebre Abbé Métastase, en Italien, et joué en cette langue sur les différens Théatres d'Italie, d'Angleterre, d'Allemagne et des autres Pays du Nord, outre la Traduction Italienne que M. l'Abbé Venuti a faite de la *Didon* de M. Le Franc de Pompignan dès qu'elle parut, en 1734, comme il nous l'apprend, luimême, dans sa Préface.

On ne sera peut-être pas fâché de voir à côté de la Poésie de M. de Pompignan, un échantillon de celle de Scudéry, dans la même situation dramatique. Voici les plaintes que Scudéry fait adresser par Didon à sa sœur Anne, après le départ d'Enée, scene premiere du quatrieme acte de sa Tragédie.

Ma sœur, c'est fait de moi ! le traître m'abandonne:
Il méprise ma foi, mon cœur et ma couronne;

Et cet esprit hautain, qui connoît ses appas,
Croit trouver en tous lieux un sceptre sous ses pas....
Il s'en va, le volage ! il s'en va, l'infidele !
Se commettre à la mer étant trompeur comme elle !
Il ne lui souvient plus de nos contentemens,
Des biens qu'il a reçus, et moins de ses sermens !
Le barbare s'en va ! Rien ne l'en peut distraire !
Ennemi de ce Dieu qu'il appelle son frere....
Mais ne savois-je pas quand il vint en ces lieux
Que sa race autrefois avoit trompé les Dieux ?... &c.

Dans la *Didon* de l'Abbé de Boisrobert, comme on peut le juger par son titre, il n'est point question du personnage d'Énée. « Boisrobert a voulu rendre justice à Didon, qui vécut plus de trois siecles après Énée, » observe l'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*.

« C'est dans cette *Didon* de l'Abbé de Boisrobert que M. de Pompignan a pris l'idée de faire venir Iarbe, lui-même, sous le nom d'un de ses Ambassadeurs, à la Cour de la Reine de Carthage ; et sans cette heureuse idée, il ne lui auroit jamais été possible d'étendre jusqu'à cinq actes le sujet de sa Tragédie, » ajoute l'Abbé de La Porte.

DIDON,

TRAGÉDIE,

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE LE FRANC DE POMPIGNAN;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 21 Juin 1734.

PERSONNAGES.

DIDON, Reine de Carthage.

ÉNÉE, Chef des Troyens.

IARBE, Roi de Numidie.

MADHERBAL, Ministre et Général des Carthaginois.

ACHATE, Capitaine Troyen.

ÉLISE, } femmes de la suite de Didon.
BARCÉ, }

ZAMA, Officier d'Iarbe.

GARDES.

La Scene est à Carthage, dans le Palais de la Reine.

DIDON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IARBE, MADHERBAL.

IARBE.

Reviens de ta surprise ; oui, c'est moi qui t'embrasse,
Et qui cherche en ces lieux la fin de ma disgrace.
Qu'il est doux pour un Roi de revoir un ami !

MADHERBAL.

Je vous ai reconnu, Seigneur, et j'ai frémi !
Iarbe sur ces bords ! Iarbe dans Carthage !
Vous, ce Roi, si vanté, d'un Peuple encor sauvage,
Qui menace nos murs de la flamme et du fer ;
Vous, Héros de l'Afrique et fils de Jupiter !
Quel important besoin, ou quel malheur extrême
Vous fait quitter ici l'éclat du diadême,
Et pourquoi....

IARBE, *l'interrompant.*

Trop souvent mes Ministres confus
Ont de ta jeune Reine essuyé les refus.
J'ai su dissimuler la fureur qui m'anime;
Et, contraignant encor mon dépit légitime,
Je viens, sous le faux nom de mes Ambassadeurs,
De cette Cour nouvelle étudier les mœurs,
De ses premiers dédains lui demander justice,
Menacer, joindre, enfin, la force à l'artifice....
Que sais-je? . n'écouter qu'un transport amoureux,
Me découvrir, moi-même, et déclarer mes feux.

MADHERBAL.

Vos feux!... Qu'ai-je entendu? Quoi! vous aimez la
Reine?
Dans sa Cour, à ses pieds l'amour seul vous amene?
Vous, Seigneur?

IARBE.

Je t'étonne, et j'en rougis. Apprends
De mon malheureux sort les progrès différens.
Jadis, par mon ayeul exclus de la couronne,
Avant que le destin me rappelât au trône,
Tu sais que, déguisant ma naissance et mon nom,
J'allai fixer mes pas à la Cour de Sidon?
A toi seul en ces lieux je me fis reconnoître,
Je te vis détester les crimes de ton maître:
Je crus que je pouvois me livrer à ta foi.
L'épouvante régnoit dans le Palais du Roi;
On y pleuroit encor le trépas de Sichée.
A son époux Didon pour jamais arrachée,
Couloit dans les ennuis ses jours infortunés.

Je la vis. Ses beaux yeux, aux larmes condamnés,
Me soumirent sans peine au pouvoir de leurs charmes.
J'osai former l'espoir de calmer ses alarmes.
Contre Pigmalion je voulois la servir.
A ta Reine, en secret, j'allois me découvrir :
Rien ne m'arrêtoit plus, lorsque sa prompte fuite
Rompit tous les projets de mon ame séduite.
Quelle fut ma tristesse, ou plutôt ma fureur !
Tu voulus vainement pénétrer dans mon cœur.
Indigné des forfaits d'un tyran sanguinaire,
J'abandonnai sa Cour affreuse et solitaire,
Et portai mes regrets, mes transports violens
Jusqu'aux sources du Nil et sous des Cieux brûlans.
Après quatre ans entiers, l'auteur de mes miseres
Me rendit par la mort le sceptre de mes peres.
Je passai de l'exil sur le trône des Rois.
Je crus que ma raison reprendroit tous ses droits,
Que de mes mouvemens la gloire enfin maîtresse
Sauroit bien triompher d'un reste de foiblesse,
Et que les soins cuisans d'un malheureux amour
Respecteroient le trône et fuiroient de ma Cour.
Bientôt un bruit confus, alarmant tous nos Princes,
Répand, avec terreur, au fond de leurs Provinces,
Que d'un Peuple étranger, arrivé dans nos ports,
Les murs, de jour en jour, s'élevent sur ces bords.
J'apprends que, de son frere évitant la furie,
Didon veut s'emparer des côtes de Lybie....
Qu'un amour mal éteint se rallume aisément !
Le mien reprend sa force et croît à tout moment.
Dans ce nouveau transport, je me flatte, j'espere

D'un Roi, ... Ambassadeurs, ...
Par mes Ambassadeurs ; inutile esp...
Projets mal concertés ! inutile raisons,
Ses refus, colorés de frivoles raisons,
Deux fois m'ont accablé des plus sanglans affronts !
Je veux, tel est l'amour qui m'aveugle et m'entraîne,
Tenter, moi-même, encor cette superbe Reine.
Tout prêts à se montrer, mes soldats, mes vaisseaux
Couvriront autour d'elle et la terre et les eaux.
L'Amour conduit mes pas ; la haine peut les suivre.
Dans ce doute mortel je ne saurois plus vivre !
Des refus de Didon j'ai trop long-tems gémi :
Aujourd'hui son amant, demain son ennemi !

MADHERBAL.

Voilà donc d'un grand Roi toute la politique ?
Ses fureurs vont régler le destin de l'Afrique !
Il menace, il gémit ; des pleurs mouillent ses yeux !
(A part)
Iarbe meurt d'amour... et ma Reine... Grands Dieux !
Que dans le cœur des Rois vous mettez de foiblesse !..
(A Iarbe.)
Ah ! ne succombez pas sous le trait qui vous blesse.
Un autre flatteroit l'erreur où je vous voi :
Seigneur, fuyez la Reine.

IARBE.

Acheve ; explique-toi ?
Rien n'est à ménager quand les maux sont extrêmes.
Acheve, Madherbal. Dis-moi tout, si tu m'aimes !

MADHERBAL.

Que ne suis-je en ces lieux ce qu'autrefois j'y fus,
Vous ne formeriez point des desirs superflus !
Depuis plus de trois ans sorti de ma Patrie,
J'ai quitté, pour Didon, l'heureuse Phénicie.
Instruit que, sans relâche, en butte au noir courroux
Du tyran qui versa le sang de son époux,
Elle venoit aux bords où le destin l'exile,
Contre un frere cruel mendier un asyle,
Je courus; je craignis pour ses jours menacés.
La Reine, dans ses murs, à peine encor tracés,
Reçut avec transport un serviteur fidele,
Et de sa confiance elle honora mon zele.
Mais qu'il faut peu compter sur la faveur des Rois !
Un instant détermine ou renverse leur choix.
Depuis que les Troyens, échappés du naufrage,
Ont cherché leur asyle aux remparts de Carthage,
Didon, qui les rassemble au milieu de sa Cour,
D'emplois et de bienfaits les comble chaque jour.
Eux seuls ont chez la Reine un accueil favorable.
Ce n'est pas que j'envie un crédit peu durable.
Je vois en frémissant ce reste de vaincus
Prolonger nos périls par leur présence accrus.
Pour tout dire, on prétend qu'une éternelle chaîne
Doit unir, en secret, Énée avec la Reine.

IARBE.

Que dis-tu ? Quoi ! la Reine... Ah ! c'est trop m'outrager !
Je venois la fléchir; il faut donc me venger !
Les Tyriens, eux-même indignés contre Enée,

Souffriront à regret ce honteux hyménée.
Toi-même, verras-tu d'un œil indifférent
Couronner dans ces murs le Chef d'un Peuple errant?
Ta chute des Troyens seroit bientôt l'ouvrage,
Madherbal. C'est à toi de seconder ma rage.

MADHERBAL.

Moi, Seigneur, moi rebelle!... Ah! j'en frémis d'horreur!...
Mais il faut excuser l'amour et sa fureur.
Fallût-il sur moi seul attirer la tempête,
Et dussé-je payer mes discours de ma tête,
Je parlerai, Seigneur; et peut-être ma voix
Aura-t-elle au Conseil encore quelque poids.
La Reine à vos desirs ne peut trop tôt souscrire;
Je le vois, je le pense et j'oserai le dire.
Mais si de Madherbal le zele parle en vain,
Si l'étranger l'emporte et s'il l'épouse, enfin,
N'attendez rien, malgré votre douleur mortelle,
D'un sujet, d'un Ministre à ses devoirs fidele.
Jamais flatteur, toujours prêt à leur obéir,
Je sais parler aux Rois, mais non pas les trahir...
On ouvre... Rappelez toute votre prudence,
Et forcez votre amour à garder le silence.

SCENE II.

DIDON, ÉLISE, BARCÉ, *Suite de Didon, dans le fond;* IARBE, MADHERBAL.

IARBE, *à Didon.*

Reine, j'apporte ici les vœux d'un Souverain.
Iarbe, par ma voix, vous offre encor sa main;
Et si, sans affecter une audace trop vaine,
Un sujet peut vanter les attraits d'une Reine,
Du Roi qui me choisit heureux Ambassadeur,
Je puis, en vous voyant, vous promettre son cœur.
Pour un hymen si beau, tout parle, tout vous presse.
De nos vastes États souveraine maîtresse,
En impuissans efforts, en murmures jaloux,
Laissez de votre frere éclater le courroux.
Qu'il redoute, lui-même, une sœur outragée,
Qui n'a qu'à dire un mot et qui sera vengée.
Au nom d'Iarbe seul vos ennemis tremblans
Respecteront vos murs encore chancelans.
Lui seul peut désormais assurer votre Empire.
Terminez, grande Reine, un hymen qu'il desire,
Et que toute l'Afrique, instruite de son choix,
Adore vos attraits et chérisse vos loix.

DIDON.

Lorsque, du sort barbare innocente victime,
J'ai fui loin de l'Asie un frere qui m'opprime,
Je ne m'attendois pas qu'un fils du Roi des Dieux

Voulût m'associer à son rang glorieux.
Je dis plus ; j'avoûrai que cette préférence
Exigeoit de mon cœur plus de reconnoissance ;
Mais, tel est aujourd'hui l'effet de mon malheur,
Didon ne peut répondre à cet excès d'honneur.
Qu'importe à votre Roi l'hymen d'une étrangere ?
Faut-il que mes refus excitent sa colere ?
Sauver mes jours proscrits, rendre heureux mes sujets,
Avec les Rois voisins entretenir la paix,
C'est tout ce que j'espere, ou que j'ose prétendre.
Un jour mes successeurs pourront plus entreprendre ;
C'en est assez pour moi. Mais je ne regne pas
Pour donner lâchement un maître à mes États.

IARBE.

Vos États ?... Mais, enfin, puisqu'il faut vous le dire,
Madame, dans quels lieux fondez-vous un Empire ?
Ce Roi qui vous recherche, et que vous dédaignez,
Vous demande aujourd'hui de quel droit vous régnez ?
Ce rivage et ce port, compris dans la Lybie,
Ont obéi long-tems aux Rois de Gétulie.
Les Tyriens et vous n'ont pu les occuper,
Sans les tenir d'Iarbe, ou sans les usurper.

DIDON.

Ce discours téméraire a de quoi me surprendre !
Vous abusez du rang qui me force à l'entendre !
Ministre audacieux, sachez que votre Roi
Sans doute, est mon égal, mais ne peut rien sur moi.
Par d'étranges hauteurs ce Monarque s'explique !
Prétend-il disposer des trônes de l'Afrique ?

Eh ! quel droit plus qu'un autre a-t-il de commander ?
Les Empires sont dus à qui sait les fonder.
Cependant, quelle haine, ou quelle méfiance
Armeroit contre moi votre injuste vengeance ?
De quoi vous plaignez-vous, et quel crime ont commis
D'infortunés Soldats à mes ordres soumis ?
Ont-ils troublé la paix de vos climats stériles ?
Ont-ils brûlé vos champs et menacé vos villes ?
Que dis-je ? ce rivage où les vents et les eaux,
D'accord avec les Dieux, ont poussé mes vaisseaux ;
Ces bords inhabités, ces campagnes désertes
Que sans nous la moisson n'auroit jamais couvertes ;
Des sables, des torrens et des monts escarpés,
Voilà donc ces pays, ces États usurpés ?...
Mais devrois-je, à vos yeux, rabaissant ma couronne,
Justifier le sang que le destin me donne ?
Les Rois, comme les Dieux, sont au-dessus des Loix.
Je regne ; il n'est plus tems d'examiner mes droits.

IARBE.

Cette fierté m'apprend ce qu'il faut que je pense,
Ainsi d'un Roi vainqueur vous bravez la puissance ?
Déja prête à partir la foudre est dans ses mains,
Madame. Toutefois, forcé par vos dédains,
Forcé par son honneur de punir une injure
Qui de tous ses sujets excite le murmure,
S'il pense à se venger, je connois bien son cœur,
Croyez que ses regrets égalent sa fureur.
Mais vous l'avez voulu ; votre injuste réponse
Ne permet plus...

DIDON, *l'interrompant.*

J'entends, et vois ce qu'on m'annonce.
Je sais combien les Rois doivent être irrités
D'une paix, d'un hymen trop souvent rejettés;
Un refus est pour eux le signal de la guerre.
Autour de mes rempatts ensanglantez la terre:
Iarbe, je le vois, est tout prêt d'éclater?
Je l'attends, sans me plaindre et sans le redouter.

IARBE.

Ah! je ne sais que trop les raisons .. Mais, Madame,
Je devrois respecter les secrets de votre ame.
J'en ai trop dit, peut être. Excusez un sujet
Qu'entraîne pour son Prince un amour indiscret.
Je vous laisse. A vos yeux mon zele a dû paroître,
Et j'apprendrai bientôt vos refus à mon maître.

(*Il sort.*)

SCENE III.

DIDON, ÉLISE, BARCÉ, MADHERBAL, *Suite.*

DIDON, *à part.*

IL faudra donc payer le tribut de mon rang,
Et pour régner en paix verser des flots de sang?...
Affreux destin des Rois!... Mais la gloire l'ordonne...
(*A Madherbal.*)
Vous, Ministre guerrier, l'appui de ma couronne,
C'est à vous de pourvoir au salut de l'État.

MADHERBAL.

MADHERBAL.

Madame, je réponds du Peuple et du Soldat.
S'ils craignent, c'est pour vous bien moins que pour
eux-mêmes.
Soumis, avec respect, à vos ordres suprêmes...

DIDON, *l'interrompant.*

Qu'ils m'aiment seulement; c'est là tout mon espoir!
Malheur aux Souverains obéis par devoir!
Qu'importe que l'on meure en servant leur querelle
Si, dans le fond des cœurs, la haine éteint le zele?...
Autour de nous la guerre allume son flambeau;
Mes refus sur Carthage attirent ce fléau:
Que diront mes sujets?

MADHERBAL.

Ils combattront, Madame...
Mais, puisque vous voulez pénétrer dans leur ame,
Lire leurs sentimens et connoître leurs vœux,
J'obéis à ma Reine et vais parler pour eux.
Ils pensoient que le nœud d'une auguste alliance
Pouvoit seul affermir votre foible puissance,
Vous assurer un trône élevé par vos mains.
Voyez dans quels climats vous fixent les destins.
Contre les noirs projets de votre injuste frere
Pensez-vous que les flots vous servent de barriere?
Les pavillons de Tyr sont les Rois de la mer.
Ici les Africains, Peuple indomptable et fier;
Plus loin d'affreux écueils, des rochers et des sables,
D'un pays inconnu limites effroyables,

sion personnifiées les arrêtent sur le pass
s'élever des jardins artificiels et des pavi
gés d'ornemens. Les fausses Divinités off
sivement la Fortune, avec ses attributs
les Plaisirs, la Mollesse et la Volupté, c
des danses séduisantes. Épicure et ses Disc
vent de vifs transports et s'abandonnent
de leurs sens. Le seul Philarete n'est poi
de ce prestige. Tout-à-coup, le Ciel s'ob
jardins et les pavillons s'abîment, et les
Syrenes prennent la fuite. Une troupe a
remplace. C'est l'Ignominie, l'Affliction,
le Désespoir, qui disent à Epicure et à ses é
pour tout fruit d'une morale dangereuse, il
maître et aux disciples que les tourmens et le

Dans la quatrieme entrée, ou le quatri
sous le titre de *Philarete, ou Le Desir du vra*
Philarete, le seul des Disciples d'Epicure
échappé aux piéges de la Volupté, abjure l
de son maître. La Prêtresse Euphrosine arr
se convaincre de ses sentimens, et tandis q
tourne au Temple du Bonheur, pour sav
Dieux veulent en permettre l'entrée à P
Irène paroît à ses yeux. Cette compagne de
tresse le pénetre bientôt de respect et d'am
phrosine revient lui annoncer que le Templ
vert pour lui. Instruite alors de sa passion,
partage, la Prêtresse unit ces amans vert
environs du Temple accoure
heur.

ompant.

grace au zele
n guerrier fidele.
Peuple et de la Cour,
r la fin du jour.

Madherbal sort.)

I V.

BARCÉ.

rt.

raits de flamme
hoix qu'a fait mon

trop dévoilés
ez révélé !...

avec confiance,
nt formé mon en-

ur de mes jours,
e un libre cours!

aux jours dans les

vos charmes?

De stériles déserts, de vastes régions
Que l'œil ardent du jour brûle de ses rayons,
Sont d'éternels remparts, dans l'état où nous sommes,
Entre tous vos sujets et le reste des hommes.
Pour mettre en sûreté votre sceptre et vos jours,
Aux autels de l'hymen implorez du secours.
Votre gloire en dépend, encor plus que la nôtre.
Au bonheur d'un époux daignez devoir le vôtre:
Daignez au rang suprême associer un Roi!

DIDON.

J'estime vos conseils, autant que je le doi.
Je les ai prévenus... Mais quel choix puis-je faire?

MADHERBAL.

Un Héros seul, sans doute, est digne de vous plaire.
Les plus grands Rois du monde en seroient honorés.
D'ennemis furieux nous sommes entourés.
L'étendart de la guerre et le son des trompettes
Vous avertit assez des périls où vous êtes.
Du moins, que votre époux ait plus que des ayeux:
Qu'il soit, si vous voulez, issu du sang des Dieux;
Mais qu'il ait des Soldats, des Villes, des Provinces.
Votre hymen est brigué par tant d'illustres Princes.
Par leurs Ambassadeurs tous vous offrent leurs vœux:
C'est régner sur les Rois que de choisir entr'eux;
Mais choisissez, Madame, et qu'un digne hyménée
De vos jours opprimés change la destinée.
Se peut-il qu'un Héros, qu'un jeune Souverain,
Qu'un fils de Jupiter vous sollicite en vain?
Iarbe....

DIDON, *l'interrompant.*

C'est assez; et je rends grace au zele
D'un ami, d'un Ministre et d'un guerrier fidele.
Je dois répondre aux vœux du Peuple et de la Cour,
Et vous saurez mon choix avant la fin du jour.

(*Madherbal sort.*)

SCENE IV.

DIDON, ÉLISE, BARCÉ.

DIDON, *à part.*

HÉLAS! il est écrit avec des traits de flamme
Ce choix tant combattu, ce choix qu'a fait mon ame!
Mon malheureux secret n'est que trop dévoilé;
Mes yeux et mes soupirs l'ont assez révélé!...
(*A Elise et à Barcé.*)
O vous, à qui mon cœur s'ouvre avec confiance,
Vous, dont les soins communs ont formé mon enfance,
Compagnes, qui faisiez la douceur de mes jours,
Devant vous à mes pleurs je donne un libre cours!

ÉLISE.

Eh! pourquoi consumer vos beaux jours dans les larmes?
Ce triste désespoir est-il fait pour vos charmes?

Sujette dans l'Asie et Reine en ces climats,
Les hommages des Rois accompagnent vos pas.
Le choix que vous ferez affermira, sans doute,
Cet Empire naissant que l'Afrique redoute.
Vous pouvez être heureuse, et vous versez des pleurs !

BARCÉ.

Qui l'eût cru que l'amour causeroit vos malheurs,
Vous, que, depuis la mort de votre époux Sichée,
Tant de superbes Rois ont en vain recherchée !
Échappé du courroux de Neptune et de Mars,
Un étranger paroît ; il charme vos regards :
Vous l'aimez aussi-tôt que le sort vous l'envoie !

DIDON.

Oui, je l'aime ; et mon ame est, pour jamais, la proie
De la Divinité dont il reçut le jour !
Je reconnois sa mere à mon funeste amour !
Car ne présumez pas qu'en secret satisfaite
Votre Reine, elle-même, ait hâté sa défaite.
J'ai combattu long-tems, et, dans ces premiers jours,
La mort même et l'enfer venoient à mon secours.
Tremblante de frayeur, de remords déchirée,
Aux mânes d'un époux je me croyois livrée.
Mais ces tristes objets sont enfin disparus.
Énée est dans mon cœur ; les remords n'y sont plus !...
Hélas ! avec quel art il a su me surprendre !
Chaque instant qu'attachée au plaisir de l'entendre,
J'écoutois le récit de ces fameux revers
Qui du nom des Troyens remplissent l'univers,
Malgré le nouveau trouble élevé dans mon ame,
Je prenois pour pitié les transports de ma flamme.

Quelle étoit mon erreur, et qu'il est dangereux
De trop plaindre un Héros aimable et malheureux !...
(*A part.*)
Amour, que sur nos cœurs ton pouvoir est extrême !...
(*A Elise.*)
Même après le danger on craint pour ce qu'on aime...
Je crois voir les combats que j'entends raconter;
Je frémis pour Énée et je cours l'arrêter.
Tantôt sous ces remparts que la Grece environne,
Je le vois affronter les fureurs de Bellone;
Je le suis, et des Grecs défiant le courroux
Je prétends sur moi seule attirer tous leurs coups.
Mais bientôt sur ses pas je vole épouvantée
Dans les murs saccagés de Troïe ensanglantée.
Tout n'est à mes regards qu'un vaste embrasement,
A travers mille feux je cherche mon amant.
Je tremble que du Ciel la faveur ralentie
N'abandonne le soin d'une si belle vie.
Mes vœux des Immortels implorent le secours...
Toutefois, au moment de voir trancher ses jours
Dans ce dernier combat où l'entraîne la gloire,
Je crains également sa mort ou sa victoire.
Je crains que des Troyens relevant tout l'espoir,
Il ne m'ôte à jamais le bonheur de le voir...
(*A part.*)
Ilion, à ton sort mes yeux donnent des larmes;
Mais, pardonne à l'amour qui cause mes alarmes,
De ta chute aujourd'hui je rends graces aux Dieux,
Puisque c'est à ce prix qu'Énée est en ces lieux !

ÉLISE.

Le bonheur de ma Reine est tout ce qui me flatte;
Mais, puisqu'il faut enfin que votre amour éclate,
Songez à prévenir le barbare courroux
D'un frere qui vous hait et d'un rival jaloux...
Puissent des Phrygiens la force et le courage
Soutenir dignement le destin de Carthage!
Puisse leur alliance...

DIDON, *l'interrompant.*

Oui, je vais déclarer
Un hymen que mon cœur ne veut plus différer...
Quoi! du rang où je suis déplorable victime,
Faut-il sacrifier un amour légitime;
Et, nourrissant toujours d'ambitieux projets,
Immoler mon repos à de vains intérêts?
N'ajoutons rien aux soins de la grandeur suprême:
Trop de tourmens divers suivent le diadême;
Et le destin des Rois est assez rigoureux
Sans que l'amour les rende encor plus malheureux!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉNÉE, ACHATE.

ÉNÉE.

TANDIS que de sa Cour la Reine environnée
Aux Chefs des Tyriens apprend notre hyménée,
Cher Achate, je puis t'ouvrir en liberté
Les secrets sentimens de mon cœur agité.
En vain à mes desirs tout semble ici répondre,
L'inflexible destin se plaît à me confondre.
Je ne sais quel remords me trouble nuit et jour.
Les jeux et les plaisirs regnent dans cette Cour,
Cependant, son éclat m'importune et me gêne;
Je jouis à regret des bienfaits de la Reine:
Par mille soins divers je me sens déchirer.
Que m'annonce ce trouble et qu'en dois-je augurer?
Quoi! de ces lieux encor faudra-t-il que je parte?
Se peut-il que le Ciel, que Junon m'en écarte,
Que je sois sans asyle, et que les seuls Troyens
Perdent dans l'univers le droit de citoyens?

ACHATE.

Je ne reconnois point Énée à ce langage!

Ah ! rougissez plutôt des bienfaits de Carthage.
Non, ce n'est point l'amour, c'est la guerre, Seigneur,
Qui seule d'un Héros doit payer la valeur.
Hâtez vous de poursuivre une illustre conquête...
Eh ! quoi, vous balancez ! Quel charme vous arrête ?
Qu'est devenu ce cœur si grand, si généreux,
Que n'étonna jamais le sort le plus affreux ?

ÉNÉE.

Depuis que dans le sang des Peuples de Pergame
Ménélas a puni les crimes de sa femme,
Et qu'aux bords ravagés par les Grecs triomphans
Les cendres d'Ilion sont le jouet des vents,
J'ai conduit, j'ai traîné, de rivage en rivage,
Le reste des Troyens échappé du carnage,
Nous avons cru cent fois arriver dans ces lieux
Que nous avoient promis les Ministres des Dieux ;
Mais tu sais comme alors d'invincibles obstacles
Démentoient à nos yeux le Prêtre et les Oracles ?
Ici l'onde en fureur nous éloignoit du bord ;
Là, par un vent plus doux, conduit jusques au port,
J'ai vu des nations, ensemble conjurées,
Les armes à la main, nous fermer leurs contrées.
Plus loin, quand mes Soldats accablés de travaux,
Commençoient à goûter les douceurs du repos,
Qu'ils vivoient sans alarme et traçoient avec joie
Les Temples et les murs d'une seconde Troie,
Je vis les Dieux, armés de foudres et d'éclairs,
Aux Troyens effrayés parler du haut des airs,
Et la contagion, pire que le tonnerre,
Couvrir d'un souffle impur la face de la terre.

Il fallut s'éloigner de ces bords infectés.
Ainsi, dans l'univers proscrits, persécutés,
Victimes des rigueurs d'une injuste Déesse,
Énée et les Troyens trouvent par-tout la Grece !
Touché de nos malheurs, un seul Peuple aujourd'hui
Nous reçoit dans ses murs, nous offre son appui.
Crois-tu que mes Soldats, qui jouissent à peine
De l'asyle et des biens qu'ils doivent à la Reine,
S'il faut abandonner ces fortunés climats
Et braver sur les flots les horreurs du trépas,
Reconnoissent ma voix et quittent sans murmure
Le repos précieux que Didon leur assure,
Pour aller, sur mes pas, en de sauvages lieux
Importuner encor les Oracles des Dieux ?

ACHATE.

Obéir à son Roi n'est pas un sacrifice.
Seigneur, à vos Soldats rendez plus de justice.
Le malheur, votre exemple en ont fait des Héros :
Présentez-leur la gloire, ils fuiront le repos.
Mais, vous-même, s'il faut vous parler sans contrainte,
Le refus des Troyens n'est pas la seule crainte
Qui retient en ces lieux vos desirs et vos pas :
Un soin plus séduisant...

ÉNÉE, *l'interrompant.*

Je ne m'en défends pas ;
Je brûle pour Didon. Sa vertu magnanime
N'a que trop mérité mes feux et mon estime !
Je ne sais si mon cœur se flatte en son amour,
Mais peut-être le Ciel m'appeloit à sa Cour.

Son malheur est le mien, ma fortune est la sienne;
Elle fuit sa patrie, et j'ai quitté la mienne.
Le fier Pygmalion poursuit les Tyriens;
Les Grecs, de toutes parts, accablent les Troyens.
L'un à l'autre connus par d'affreuses miseres,
Le destin nous rassemble aux terres étrangeres;
Et peut-on envier à deux cœurs malheureux
Le funeste rapport qui les unit tous deux?
Que dis-je? sans Didon, sans ses soins favorables,
D'Ilion fugitif les restes méprisables,
Inconnus dans ces lieux, sans vaisseaux, sans secours,
Sur un rivage aride auroient fini leurs jours.
As-tu donc oublié comme, après le naufrage,
Nous crûmes sur ces bords tomber dans l'esclavage?
Les Tyriens en foule accompagnoient nos pas,
Et déja contre nous ils murmuroient tout bas.
Sur un trône brillant leur jeune Souveraine
Rendit d'abord le calme à mon ame incertaine.
Ses regards, ses discours, garans de sa bonté,
Cet air majestueux, cette douce fierté,
Ces charmes dont l'éclat, digne ornement du trône,
Sur le front d'une Reine embellit la couronne,
Les hommages flatteurs d'une superbe Cour,
Tout m'inspiroit déja le respect et l'amour.
Avec quelle douceur, écoutant ma priere,
Dans le noble appareil d'une pompe guerriere,
Cette Reine, sensible au récit de mes maux,
Promit de terminer le cours de mes travaux!
Les effets chaque jour ont suivi sa promesse.
Achate, je dois tout aux soins de sa tendresse.

Eh ! puis-je refuser mon cœur à ses attraits
Quand ma reconnoissance est due à ses bienfaits ?

ACHATE.

Tel est d'un cœur épris l'aveuglement extrême !
Il se fait un plaisir de s'abuser, lui-même ;
Et le vôtre, Seigneur, qui cherche à s'éblouir,
Court après le danger, quand il devroit le fuir.
Déja, tout occupé de sa grandeur future,
D'un trop honteux repos votre Peuple murmure :
Il croit que chaque instant retarde ses destins,
Si la gloire une fois...

ÉNÉE, *l'interrompant.*

Eh ! c'est ce que je crains.
Je ne trahirai point cette gloire inhumaine ;
Mais mon cœur sait aussi ce qu'il doit à la Reine...
Je la vois... Laisse-nous. Trop heureux en ce jour
Si je puis accorder et l'honneur et l'amour !

(*Achate sort.*)

SCENE II.

DIDON, ÉLISE, ÉNÉE.

DIDON, *à Enée.*

SEIGNEUR, il étoit tems que ma bouche, elle-même,
Aux Peuples de Carthage apprît que je vous aime,
Et qu'un nœud solemnel, gage de notre foi,
Devoit aux yeux de tous vous engager à moi.

A cet heureux hymen je vois que tout conspire,
Le salut des Troyens, l'éclat de mon Empire.
Ce n'est pas l'amour seul dont le tendre lien
Doit unir à jamais votre sort et le mien :
Un intérêt commun aujourd'hui nous engage.
Je termine vos maux : vous défendrez Carthage ;
Et, malgré tant de Rois contre nous irrités,
Vous saurez affermir le trône où vous montez.
Cher Prince, qu'il est doux pour mon cœur, pour le vôtre
Que notre sort dépende et de l'un et de l'autre,
Et qu'un lien charmant, l'objet de tous nos vœux,
Finisse nos malheurs, en couronnant nos feux !

ÉNÉE.

Ah ! c'est de tous les biens le plus cher à mon ame !
Quel comble à vos bienfaits ! quel bonheur pour ma flamme !
(*A part.*)
Quoi ! je serois à vous ?... Espoir trop enchanteur,
Ne seras-tu pour moi qu'une flatteuse erreur ? ...
(*A Didon.*)
Mais ma crainte, peut-être, en secret, vous offense ?
Pardonnez ; le malheur nourrit la défiance ...
Ah ! si je disposois des jours que je vous doi,
Et si tous les Troyens pensoient comme leur Roi...

DIDON, *l'interrompant.*

Que dites-vous, Seigneur ? quelle alarme nouvelle...

ÉNÉE, *l'interrompant.*

S'il faut périr pour vous, je réponds de leur zele ;

Mais

Mais je vous aime trop pour rien dissimuler.
Ma Princesse...

(*Il hésite.*)

DIDON.

Achevez ? Vous me faites trembler !

ÉNÉE.

Vous voyez sur ces bords le déplorable reste
D'un Peuple si long-tems à ses vainqueurs funeste.
Cependant, accablé du malheur qui le suit,
Malgré l'abaissement où le Ciel l'a réduit,
Malgré tant d'ennemis obstinés à sa perte,
Et la mort tant de fois à ses regards offerte,
Ce reste fugitif, ce Peuple infortuné
A soumettre les Rois croit être destiné.
Les Troyens, sur mes pas, veulent se rendre maîtres
Des climats où jadis ont régné leurs ancêtres.
L'Ausonie est ce lieu si cher à leurs desirs.
Leurs Chefs osent déja condamner mes soupirs.
Je tremble que du Ciel les sacrés interprêtes
Ne joignent leur suffrage à ces rumeurs secrettes,
Et qu'un zele indiscret, échauffant les esprits,
Ne porte jusqu'à moi la révolte et les cris.
Tel est du préjugé le pouvoir ordinaire;
Il soumet aisément le crédule vulgaire.
Courageux sans honneur, scrupuleux sans vertu,
Souvent, dans les transports dont il est combattu,
Le Soldat, entraîné sur la foi d'un Oracle,
Du respect pour les Rois foule à ses pieds l'obstacle,
Cede, sans la connoître, à la Religion,
Et se fait un devoir de la rebellion....

Ah ! si le même jour où mon ame contente
Se promet un bonheur, qui passoit mon attente,
Si, dans le moment même où vous me l'annoncez,

(Voyant Didon changer de visage.)

Une gloire barbare... Hélas ! vous frémissez !

DIDON.

Qu'ai-je entendu, cruel ? Quel funeste langage !...
Le trouble de mon cœur m'en apprend davantage.
Quoi ! cet hymen si doux, si cher à nos souhaits,
Seroit donc traversé par vos propres sujets ?
Je voulois les combler et de biens et de gloire ;
Ils veulent donc ma mort ?

ÉNÉE.

Non, je ne puis le croire.
Enchantés du repos que vous leur assurez,
Ils vous verront, Madame, et vous triompherez.
Mon cœur, qui s'attendrit, souffre à regret l'idée
Du trouble dont votre ame est déja possédée...
Je vous quitte. Il est tems d'instruire les Troyens
Du nœud qui les unit aux Soldats Tyriens.
Mais, dût le Ciel, lui-même, inspirant ses Ministres,
Ne m'annonçer ici que des ordres sinistres,
Ni les Dieux offensés, ni le destin jaloux
Ne m'ôteront l'amour dont je brûle pour vous !

(Il sort.)

SCENE III.

DIDON, ÉLISE.

DIDON, *à Elise.*

Élise, que deviens-je et quel trouble m'agite?
Quel soupçon se présente à mon ame interdite?
De quel malheur fatal vient-il me menacer?
Énée! O Ciel!... Non, non, je ne puis le penser.
Il m'aime; il ne veut point trahir une Princesse
Qui, par mille bienfaits, lui prouve sa tendresse.
Mais, lorsque notre hymen doit faire son bonheur,
Quel noir pressentiment fait naître sa terreur?...
(*A part.*)
Est-ce toi, Peuple ingrat!... est-ce vous, cher Énée,
Qui trompez, sans pitié, mon ame infortunée?
Qui dois-je soupçonner? quels maux dois-je prévoir?
Conspirez-vous ensemble à trahir mon espoir?
Tendre ou perfide amant!... Fatale incertitude!

ÉLISE.

Soupçonner un Héros de tant d'ingratitude
Quand vos bienfaits sur lui versés avec éclat...

DIDON, *l'interrompant.*

En amour un Héros n'est souvent qu'un ingrat!
Hélas! après l'espoir dont je m'étois flattée,
Dans quel gouffre d'horreurs suis-je précipitée?
Je m'attends désormais aux plus sensibles coups!
J'ignore mes malheurs et dois les craindre tous!

ÉLISE.

Ah ! du choix des Troyens vos faveurs vous répondent,
Et contre leurs destins les vôtres vous secondent !
Assez et trop long-tems leur Empire détruit,
Un pays ignoré qui, sans cesse, les fuit,
Ont causé leurs regrets, nourri leur espérance.
Croyez que le repos, les plaisirs, l'abondance
Effaceront bientôt de ces cœurs prévenus
Une ville brûlée et des bords inconnus !

DIDON.

Non, il faut qu'avec lui mon ame s'éclaircisse...
J'y vole... Un seul instant redouble mon supplice !...

SCENE IV.

BARCÉ, DIDON, ÉLISE.

DIDON, *à part.*

Mais, que nous veut Barcé ?

BARCÉ.

Prêt à quitter ces lieux,
L'Ambassadeur demande à paroître à vos yeux,
Madame. Il suit mes pas, et vient pour vous instruire
D'un secret important au bien de cet Empire.

DIDON, *à part.*

Quoi ! dans le moment même où mon cœur désolé
Cherche à vaincre l'ennui dont il est accablé,

Quand je sens augmenter la douleur qui me presse,
Faut-il qu'à mes regards un étranger paroisse?
Il lira dans mes yeux mon triste désespoir;
Et, peut-être, mes pleurs... N'importe, il faut le voir...
Que vous êtes cruels, soins attachés au trône,
Et que vous vendez cher le pouvoir qu'il nous donne!...

(A Élise.)

Par la contrainte affreuse où je suis, malgré moi,
Elise, tu connois quel est le sort d'un Roi!
Ce faste dont l'éclat l'environne sans cesse
N'est qu'un dehors pompeux qui cache sa foiblesse.
Sous la pourpre et le dais nous bravons l'univers!...
Je vais parler en Reine, et mon cœur est aux fers.....

(A Barcé.) *(A Elise.)*

Appelez ce Numide.... Et vous, qu'on se retire.

(Barcé sort d'un côté, et Elise d'un autre.)

SCENE V.

DIDON, *seule.*

Qui vient-il m'annoncer?... Que pourrai-je lui dire?

SCENE VI.

IARBE, DIDON.

IARBE.

Iarbe aux Phrygiens est donc sacrifié,
Madame? Votre hymen est enfin publié!
C'est peu que d'un refus l'ineffaçable outrage
D'un Monarque puissant irrite le courage;
Un guerrier, qui jamais ne l'auroit espéré,
A l'amour d'un grand Roi se verra préféré!
Du moins, si votre cœur, sans desirs et sans craintes,
Pour toujours de l'hymen avoit fui la contrainte!....
Mais de ce double affront l'éclat injurieux
N'armera pas en vain un Prince furieux!....
Achevez, sans rougir, ce fatal hyménée;
Bravez toute l'Afrique et couronnez Énée:
Il sera votre époux, il défendra vos droits,
Et bientôt, défiant le courroux de nos Rois,
Suivi de ses Troyens....

DIDON, *l'interrompant.*

Je m'abuse peut-être.
Vous pouvez, cependant, rejoindre votre maître.
C'est à lui de choisir ou la guerre ou la paix,
J'aime, j'épouse Énée, et mes soldats sont prêts.

IARBE.

Oui, Madame, il choisit; et vous verrez, sans doute,
Éclater des fureurs que pour vous je redoute!...

Vous épousez Énée ! et votre bouche, ô Ciel !
Me fait avec plaisir un aveu si cruel !...

(A part.)

Ne tardons plus, suivons le courroux qui m'entraîne !

DIDON.

Oubliez-vous qu'ici vous parlez à la Reine ?

IARBE.

A ma témérité reconnoissez un Roi !

DIDON.

Quoi ! se peut-il qu'Iarbe ?....

IARBE, *l'interrompant.*

Oui, cruelle ! c'est moi.
Dès mes plus jeunes ans, par le destin contraire,
Conduit dans les climats où regne votre frere,
Je vous vis. Vos malheurs firent taire mes feux....
Un autre parleroit des tourmens rigoureux
Qui remplirent depuis une vie odieuse,
Qui ne sauroit sans vous être jamais heureuse;
Je ne viens point ici, de moi-même enivré,
Vous faire de ma flamme un aveu préparé.
Peu fait à l'art d'aimer, j'ignore ce langage
Que, pour surprendre un cœur, l'amour met en usage.
Je laisse à mes rivaux les soupirs, les langueurs
Du luxe Asiatique hommages séducteurs,
Vains et lâches transports dont la vertu murmure,
Qu'enfante la mollesse et que suit le parjure.
Je vous offre ma main, mon trône, mes Soldats.
Dites un mot, Madame, et je vole aux combats.
Je dompterai, s'il faut, l'Afrique et votre frere;
Mais malheur au rival dont l'ardeur téméraire

Osera disputer à mon amour jaloux
Le bonheur de vous plaire et de vaincre pour vous !

DIDON.

Seigneur, de votre amour justement étonnée,
A de nouveaux revers je me vois condamnée;
Car enfin, quelque soit le transport de vos feux,
Mon cœur n'est plus à moi pour écouter vos vœux...
Mais, quoi! je connois trop cette vertu sévere
Dont votre auguste front porte le caractere:
Un Héros tel que vous, fameux par ses exploits,
Dont l'Afrique redoute et respecte les loix,
Maître de tant d'États doit l'être de son ame !
Voudroit-il, n'écoutant que sa jalouse flamme,
D'un amant ordinaire imiter les fureurs?
Non, ce n'est pas aux Rois d'être tyrans des cœurs !
Montrez-vous fils du Dieu que l'Olympe révere.
'admire vos exploits; votre amitié m'est chere.
C'est à vous de savoir si je puis l'obtenir,
Ou si de mes refus vous voulez me punir.
Si, dans les mouvemens du feu qui vous anime,
Vous voulez seconder le destin qui m'opprime,
Hâtez-vous, signalez votre jaloux transport:
Accablez une Reine en butte aux coups du sort,
Qui, prête à voir sur elle éclater le tonnerre,
Peut succomber, enfin, sous une injuste guerre;
Mais que le sort cruel n'abaissera jamais
A contraindre son cœur pour acheter la paix !

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

IARBE, *seul.*

DIEUX ! quel trouble est le mien ! Le feu qui me dévore,
Malgré ses fiers dédains, peut-il durer encore ?

SCENE VIII.

ZAMA, IARBE.

IARBE.

OU courez-vous, Zama ?

ZAMA.

Seigneur, songez à vous.
On soupçonne qu'Iarbe est caché parmi nous.
Un bruit sourd et confus....

IARBE, *l'interrompant.*

Il n'est plus tems de feindre
Iarbe est découvert ; mais tu n'as rien à craindre.

ZAMA.

Eh ! quoi, lorsqu'on s'attend à voir, de toutes parts,
Vos Soldats furieux assiéger ces remparts,
Croyez-vous qu'un rival, l'objet de votre haine...

IARBE, *à part.*

Malheureux! où m'emporte une tendresse vaine?
La rage et le dépit me font verser des pleurs!
N'ai-je pu déguiser mes jalouses fureurs?....
Et toi, qui dois rougir du feu qui me surmonte,
Toi, qui devrois venger ma douleur et ma honte,
Maître de l'univers, les dédains, les mépris,
Si je suis né de toi, sont-ils faits pour ton fils?

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE

IARBE, MADHERBAL

IARBE.

NON, tu combats en vain l'amour qui me possede
Une prompte vengeance en est le seul remede!
J'estime tes conseils, j'admire ta vertu;
Sous le joug, malgré moi, je me sens abattu.
Je vois ce que mon rang me prescrit et m'ordonne:
Un excès de foiblesse est indigne du trône.
Je sais qu'un Souverain, un guerrier, tel que moi,
N'est point fait pour céder à la commune loi,
Qu'il faut, loin de gémir dans un lâche esclavage,
Que sur ses passions il regne avec courage;
Et qu'un grand cœur, enfin, devroit toujours songer
A vaincre son amour plutôt qu'à le venger.
Sans doute, et de mes feux je dois rougir, peut-être;
Mais la raison nous parle, et l'amour est le maître....
Que sais-je! la fureur ne peut-elle, à son tour,
Dans un cœur outragé succéder à l'amour?
Ou si je veux en vain surmonter sa puissance,
Du moins, l'heureux succès d'une juste vengeance

Adoucira les soins qui troublent mon repos ;
Et c'est toujours un bien que de venger ses maux!

MADHERBAL.

Je vous plains, d'autant plus que votre cœur, lui-même,
Seigneur, paroît gémir de sa foiblesse extrême.
Ah ! si votre ame en vain tâche de se guérir,
Si vos propres malheurs ne servent qu'à l'aigrir,
Brisez, avec fierté, de rigoureuses chaînes ;
Mais n'intéressez point votre gloire à vos peines..
Les refus de la Reine offensent votre honneur :
Ils arment vos sujets! Non, je ne puis, Seigneur,
Dans de pareils transports vous flatter, ni vous croire.
Qu'a de commun enfin l'amour avec la gloire ?
Et le refus d'un cœur est-il donc un affront
Qui doive d'un Héros faire rougir le front ?
Songez....

IARBE, *l'interrompant.*

J'aime la Reine ; un autre me l'enleve !
Ah! s'il faut, malgré moi, que leur hymen s'achève,
Je ne souffrirai pas qu'heureux impunément
Ils insultent ensemble à mon égarement !....

(*A part.*)

A quoi me réduis-tu, trop cruelle Princesse !
Tu sais comme mon cœur, tout plein de sa tendresse,
Venoit, avec transport, offrir à tes appas
Un secours nécessaire à tes foibles États ?
J'ai voulu contre tous défendre ton Empire,
Et tu veux me forcer, ingrate ! à le détruire.

MADHERBAL.

Eh ! bien, suivez Seigneur, ce courroux éclatant,

Et d'un combat affreux précipitez l'instant.
Baignez-vous dans le sang, frappez votre victime,
En amant furieux plus qu'en Roi magnanime;
C'est aux Dieux maintenant d'être notre soutien.
Je vois sans en frémir son danger et le mien.
Avec la même ardeur, avec le même zele
Que j'ai parlé pour vous, je périrai pour elle;
Et l'univers, peut-être, instruit de ses douleurs,
Condamnera vos feux et plaindra ses malheurs.

IARBE.

Eh! que m'importe à moi ce frivole murmure,
Pourvu que ma vengeance efface mon injure!
Non, non, d'une maîtresse adorer les rigueurs,
Ménager son caprice et respecter ses pleurs,
C'est le frivole excès d'une pitié timide,
Et qui n'entra jamais dans le cœur d'un Numide.
J'exciterai, dis-tu, l'horreur de l'univers?
Eh! crois-tu que le Dieu qui tonne dans les airs
Souffre sans éclater qu'une femme étrangere
Au sang de Jupiter indignement préfere
Un transfuge échappé des bords du Simoïs,
Qui n'a su ni mourir, ni sauver son pays,
Et qui n'apporte ici, du fond de la Phrygie,
Que les crimes de Troie et les mœurs de l'Asie?
J'en atteste le Dieu dont j'ai reçu le jour,
Ces superbes remparts, temoins de mon amour,
Ces lieux où, dévoré d'une flamme trop vaine,
J'ai, moi-même, essuyé les refus de ta Reine,
Ne me reverront plus que la flamme à la main
Jusques dans ces Palais me frayer un chemin!

J'assemblerai, s'il faut, toute l'Ethiopie :
Dans ses déserts brûlans j'armerai la Nubie ;
Des peuples inconnus suivront mes étendarts :
Un déluge de feu couvrira vos remparts ;
Et, si ce n'est assez pour les réduire en poudre,
Mes cris iront aux Cieux, et j'ai pour moi la foudre!
(Il sort.)

SCENE II.

MADHERBAL, *seul.*

JUSTE Ciel, qui m'entends, écarte ces horreurs!....
(Appercevant entrer Elise.)
Élise vient... Sait-elle encor tous nos malheurs ?

SCENE III.

ÉLISE, MADHERBAL.

MADHERBAL.

ENFIN voici le jour marqué par nos alarmes,
Madame; c'en est fait, Iarbe court aux armes.
Témoin de la fureur qui dévore ses sens,
Je viens de recevoir ses adieux menaçans;
Le bruit dans nos remparts va bientôt s'en répandre.

ÉLISE.

A de pareils transports la Reine a dû s'attendre.

Je courois, sur vos pas, la chercher en ces lieux....
(Voyant paroître Didon.)
Je la vois... La douleur est peinte dans ses yeux.

SCENE IV.

DIDON, ÉLISE, MADHERBAL.

DIDON, *à Elise.*

Ah! venez rassurer une amante troublée.
Des guerriers Phrygiens l'élite est assemblée,
Leurs Prêtres ont déja fait dresser des autels :
Il entraînent Énée aux pieds des Immortels....
Élise, autour de lui je ne vois que des traîtres!

ÉLISE.

Eh! quoi, soupçonnez-vous la vertu de leurs Prêtres!
Qui sait si, par leurs soins, les volontés du sort
Avec tous vos projets ne seront pas d'accord?
Que craignez-vous?

DIDON.

Je crains ce que leur bouche annonce.
Jamais la vérité ne dicta leur réponse.
Je ne sais, mais mon cœur est pénétré d'effroi...
Et ce moment, peut-être, est funeste pour moi!

MADHERBAL.

Permettez, au milieu de vos tristes alarmes,
Qu'un zélé serviteur interrompe vos larmes.

Vous devez votre esprit, Madame, à d'autres soins.
L'amour a ses momens, l'Etat a ses besoins.
D'un Africain jaloux vous concevez la rage?
C'est à nous de songer à prévenir l'orage.
Je n'examine plus si l'hymen d'un grand Roi,
Si cent Peuples soumis à votre auguste loi,
Vos sujets glorieux étendant leur puissance
Jusqu'aux bords où le Nil semble prendre naissance,
Si l'avantage, enfin, de donner à vos fils
Jupiter pour ayeul et les Dieux pour amis
D'un éclat si flatteur devoient remplir votre ame,
Ou, du moins, quelque tems balancer votre flamme.
Avant que votre cœur pour la derniere fois,
Aux yeux mêmes d'Iarbe eût déclaré son choix,
J'ai cru devoir vous dire, en Ministre fidele,
Tout ce que m'inspiroit votre gloire et mon zele;
Et ce n'est qu'à ce prix qu'un sujet plein d'honneur
Doit jamais de son maître accepter la faveur.
Mais si sa volonté ne peut être changée,
N'importe en quels projets son ame est engagée,
Résister trop long tems ce seroit le trahir:
C'est aux Dieux de juger, aux sujets d'obéir.
Ainsi ne pensons plus qu'à la prompte défense
Qui peut de l'ennemi confondre l'espérance.
Bientôt sur ces remparts tous nos Chefs rassemblés
Calmeront, par mes soins, nos citoyens troublés.
En vain contre Didon l'Afrique est conjurée;
Du Peuple et du Soldat ma Reine est adorée:
Tout Peuple est redoutable et tout Soldat heureux
Quand il aime ses Rois en combattant pour eux!

ÉLISE, *à Didon.*

Oui, je ne doute point qu'au gré de votre envie
Les Tyriens pour vous ne prodiguent leur vie...
Mais, quoi ! vous oubliez qu'un téméraire amour
Ose vous menacer jusques dans votre Cour !
Je ne le cache point : instruit de cette injure,
Autour de ce Palais votre Peuple murmure.
Il demande vengeance, et se plaint hautement
Qu'Iarbe dans ces murs vous brave impunément ;
Et, si l'on en croyoit les discours de Carthage,
Par votre ordre en ces lieux retenu pour ôtage...

DIDON, *l'interrompant.*

Le retenir ici ! Qu'ose-t-on proposer ?
De son funeste amour est-ce à moi d'abuser ?
Je sais que des flatteurs les coupables maximes
Du nom de politique honorent de tels crimes ;
Je sais que, trop séduits par de vaines raisons,
Mille fois mes pareils, dans leurs lâches soupçons,
Ont violé le droit des Palais et des Temples :
La Cour de plus d'un Prince en offre des exemples ;
Mais un traître jamais ne doit être imité.
Moi, qu'oubliant les loix de l'hospitalité
D'un Roi, dans mon Palais, j'outrage la personne !
Est-ce aux Rois d'avilir l'éclat de la couronne,
Nous qui devons donner au reste des humains
L'exemple du respect qu'on doit aux Souverains ?...
(*À Madherbal.*)
Oui, malgré les malheurs où son courroux nous jette,
Allez ; et que ma garde assure sa retraite.

Que ce Prince, à l'abri de toute trahison,
Accable, s'il le peut, mais respecte Didon.
J'aime mieux, au péril d'une guerre barbare,
Que l'univers, témoin du sort qu'on me prépare,
Condamne un vain excès de générosité,
Que s'il me reprochoit la moindre lâcheté.

(Malherbal sort.)

SCENE V.

DIDON, ÉLISE.

DIDON.

Ah! c'est trop retenir ma douleur et mes larmes.
Mon amant peut lui seul dissiper mes alarmes....

(A part.)

Qu'il tarde à revenir !... Et vous, Peuples ingrats,
Loin de mes yeux encor retiendrez-vous ses pas?

ÉLISE, *voyant paroître Enée.*

Il vient.

DIDON, *à part.*

A son aspect que ma crainte redouble!
Tout est perdu pour moi; je le sens à mon trouble!

SCENE VI.

ÉNÉE, DIDON, ÉLISE.

ÉNÉE, *à part, au fond du Théatre, en appercevant Didon, et en voulant s'éloigner.*

DIEUX! je ne croyois pas la rencontrer ici.

DIDON, *à part.*

Approchons... Mon destin va donc être éclairci!...
(*A Enée, en le retenant.*)
Vous me fuyez, Seigneur?

ÉNÉE.

Malheureuse Princesse!
Je ne méritois pas toute votre tendresse.

DIDON.

Non, je vous aimerai jusqu'au dernier soupir..
Mais, que dois-je penser? Je vous entends gémir!....
Vous détournez de moi votre vue égarée...
Ah! de trop de soupçons mon ame est dévorée...
Seigneur!...

ÉNÉE.

Au désespoir je suis abandonné!
Vous voyez des mortels le plus infortuné!
Mon cœur frémit encor de ce qu'il vient d'apprendre.
Dans le camp des Troyens le Ciel s'est fait entendre.
Il s'explique, Madame; et me réduit au choix
D'être ingrat envers vous, ou d'enfreindre ses loix.

Une voix formidable, aux mortels inconnue,
A murmuré long-tems dans le sein de la nue.
Le jour en a pâli, la terre en a tremblé;
L'Autel s'est entr'ouvert, et le Prêtre a parlé.
« Étouffe, m'a-t-il dit, une tendresse vaine.
» Il ne t'est pas permis de disposer de toi.
» Fuis des murs de Carthage; abandonne la Reine.
» Le destin pour une autre a réservé ta foi. »
Tout le Peuple aussi-tôt pousse des cris de joie.
Jugez du désespoir où mon ame se noie!
J'ai voulu vainement combattre leurs projets.
On m'oppose du Ciel les absolus décrets,
Les champs Ausoniens promis à notre audace,
Et l'univers soumis aux Héros de ma race,
Dans un repos obscur Énée enséveli,
Ses exploits oubliés, son honneur avili,
Des Troyens fugitifs la fortune incertaine,
De vos propres sujets le mépris et la haine.
Que vous dirai-je, enfin? Accablé de douleur,
Déchiré par l'amour, entraîné par l'honneur...

(*Il hésite à poursuivre.*)

DIDON.

Qu'avez-vous résolu?

ÉNÉE.

Plaignez plutôt mon ame!
Tout parloit contre vous, tout condamnoit ma flamme,
Ma gloire, mes sujets, nos Prêtres et mon fils...

DIDON, *l'interrompant.*

N'achevez pas, cruel! Vous avez tout promis!...

Où suis-je ? N'est-ce point un songe qui m'abuse ?
Est-ce vous que j'entends ?... Interdite, confuse,
Je sens ma foible voix dans ma bouche expirer.
Est-il bien vrai ? ce jour va donc nous séparer ?
Qui me consolera dans mes douleurs profondes ?
Mon cœur, mon triste cœur vous suivra sur les ondes !
Et d'une vaine gloire occupé tout entier,
Au fond de l'univers vous irez m'oublier !...
M'oublier !... Ah ! cruel ! de quelle affreuse idée
Mon ame en vous perdant se verra possédée !
J'ai tout sacrifié ; j'ai tout trahi pour vous.
Je romps la foi jurée à mon premier époux.
Des Rois les plus puissans je dédaigne l'hommage ;
J'expose pour vous seul le salut de Carthage.
Je le fais avec joie ; et le Ciel m'est témoin
Que mon amour voudroit aller encor plus loin !...
Hélas ! de notre hymen la pompe est ordonnée.
Je volois dans vos bras, cher et barbare Énée !...
Mais, que dis-je ? ton sort ne dépend plus de toi.
Je t'ai livré mon cœur ; tu m'as donné ta foi.
Les sermens font l'hymen et je suis ton épouse.
Oui, je la suis, Énée !

ÉNÉE, *à part.*

O fortune jalouse !
Pouvois-tu m'accabler par de plus rudes coups ?...
(*A Didon.*)
Ah ! je suis mille fois plus à plaindre que vous !
Vous régnez en ces lieux ; ce trône est votre ouvrage:
Le Ciel n'a point proscrit les remparts de Carthage.

Il les voit s'élever, et ne vous force pas
D'aller, de mers en mers, chercher d'autres États.
Le soin de gouverner un Peuple qui vous aime,
L'éclat et les attraits de la grandeur suprême
Effaceront bientôt une triste amitié
Que nourrissoit pour moi votre seule pitié;
Et moi, jusqu'au tombeau j'aimerai ma Princesse.
Mon cœur vers ces climats revolera sans cesse.
Climats trop fortunés où l'on vit sous vos loix!
Hélas! si de mon sort j'avois ici le choix,
Bornant à vous aimer le bonheur de ma vie,
Je tiendrois de vos mains un sceptre, une patrie.
Les Dieux m'ont envié le seul de leurs bienfaits
Qui pouvoit réparer tous les maux qu'ils m'ont faits!...
Adieu! vivez heureuse et régnez dans l'Afrique.

DIDON.

Ainsi vous remplirez ce décret tyrannique,
Cet oracle fatal, si souvent démenti?
Mon espoir, mes projets, tout est anéanti?
Ni l'état déplorable où l'amour m'a réduite,
Ni la mort qui m'attend n'arrêtent votre fuite?
Vous rompez, sans gémir, les liens les plus doux?...
Mais pour votre départ quel tems choisissez-vous?
Nul vaisseau n'ose encor reparoître sur l'onde.
Voyez ce Ciel obscur et cette mer qui gronde!...
Ah! Prince, quand ces murs défendus par Hector,
Quand ce même Ilion subsisteroit encor,
Dans les tombeaux de l'onde iriez-vous chercher Troie?
Attendez que des mers le Ciel ouvre la voie;

Et, puisqu'il faut, enfin, vous perdre pour toujours,
Que je vous perde, au moins, sans craindre pour vos jours !

ÉNÉE.

A vos desirs, aux miens le Ciel est inflexible.
Hélas! si vous m'aimez, montrez-vous moins sensible!
Obéissez en Reine aux volontés du sort.
Rien ne peut des Troyens modérer le transport.
Effrayés par l'oracle et pleins d'un nouveau zele,
Ils volent, dès ce jour, où le Ciel les appelle.
Moi-même, vainement, je voudrois arrêter
Des sujets contre moi prompts à se révolter.

(*Voyant l'altération que son discours porte dans les traits de Didon.*)

Je les verrois bientôt... Mais, quel sombre nuage,
Madame, en ce moment trouble votre visage?
Vous ne m'écoutez plus, vous détournez les yeux!

DIDON.

Non, tu n'es point le sang des Héros, ni des Dieux!
Au milieu des rochers tu reçus la naissance!
Un monstre des forêts éleva ton enfance,
Et tu n'as rien d'humain que l'art trop dangereux
De séduire une femme et de trahir ses feux!
Dis-moi, qui t'appeloit aux bords de la Lybie?
T'ai-je arraché, moi-même, au sein de ta patrie?
Te fais-je abandonner un Empire assuré,
Toi qui, dans l'univers, proscrit, désespéré,
Environné par-tout d'ennemis et d'obstacles,
Serois encor sans moi le jouet des oracles?

Les Immortels, jaloux du soin de ta grandeur,
Menacent tes refus de leur courroux vengeur ?...
Ah ! ces présages vains n'ont rien qui m'épouvante :
Il faut d'autres raisons pour convaincre une amante !
Tranquilles dans les Cieux, contens de nos autels,
Les Dieux s'occupent-ils des amours des mortels ?
Notre cœur est un bien que leur bonté nous laisse ;
Ou si jusques à nous leur Majesté s'abaisse,
Ce n'est que pour punir des traîtres comme toi,
Qui d'une foible amante ont abusé la foi !
Crains d'attester encor leur puissance suprême !
Leur foudre ne doit plus gronder que sur toi-même !....
Mais tu ne connois point leur austere équité,
Tes Dieux sont le parjure et l'infidélité !

ÉNÉE.

Hélas ! que vos transports ajoutent à ma peine !
Moi-même, je succombe, et mon ame incertaine
Ne sauroit soutenir l'état où je vous vois....
Didon !...

DIDON, *l'interrompant.*

Adieu, cruel ! pour la derniere fois.
Vas, cours, vole au milieu des vents et des orages ;
Préfere à mon Palais les lieux les plus sauvages :
Cherche, au prix de tes jours, ces dangereux climats
Où tu ne dois régner qu'après mille combats.
Hélas ! mon cœur charmé t'offroit dans ces asyles
Un trône aussi brillant et des biens plus tranquilles !
Cependant, tes refus ne peuvent me guérir ;
Mes pleurs et mes regrets, qui n'ont pu t'attendrir,

Loin

Loin d'éteindre mes feux les redoublent encore....
Je devrois te haïr, ingrat! et je t'adore!
Oui, tu peux sans amour t'éloigner de ces bords;
Mais ne crois pas, du moins, me quitter sans remords.
Ton cœur fût-il encor mille fois plus barbare,
Tu donneras des pleurs au jour qui nous sépare;
Et, du haut de ces murs témoins de mon trépas,
Les feux de mon bûcher vont éclairer tes pas!

(*Elle veut s'éloigner.*)

ÉNÉE, *voulant la retenir.*

Ah! Madame, arrêtez...

DIDON, *l'interrompant.*

Ah! laisse-moi, perfide!

ÉNÉE.

Où courez-vous? Souffrez que la raison vous guide!

DIDON.

Vas, je n'attends de toi ni pitié, ni secours.
Tu veux m'abandonner, que t'importent mes jours?

ÉNÉE.

Eh! bien, malgré les Dieux, vous serez obéie...

(*Didon sort, avec Elise.*)

SCENE VII.

ÉNÉE, *seul.*

Elle fuit !... Arrêtez !... Prenons soin de sa vie.
(*Il fait quelques pas pour suivre Didon.*)

SCENE VIII.

ACHATE, ÉNÉE.

ACHATE, *arrêtant Enée.*

Seigneur, les Phrygiens n'attendent que leur Roi.
Partons ; le Ciel l'ordonne.

ÉNÉE.

Achate, laisse-moi.
Le Ciel n'ordonne pas que je sois un barbare !
(*Il sort.*)

SCENE IX.

ACHATE, *seul.*

Que vois-je ?.. quel transport de son ame s'empare ?...
Courons ; sachons les soins dont il est combattu...
Dieux ! faut-il que l'amour surmonte la vertu !

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ACHATE, MADHERBAL.

MADHERBAL.

Où courez-vous, Achate?

ACHATE.

Où mon devoir m'entraîne;
Vous enlever mon Prince et sauver votre Reine.

MADHERBAL.

Quel est donc ce discours? Expliquez-vous?

ACHATE.

Craignez
Un Peuple, des Soldats, justement indignés.
La voix d'un Dieu vengeur a tonné sur leurs têtes.
D'un hymen qu'il condamne interrompez les fêtes.
Le Ciel arrache Énée aux transports de Didon,
Et les débris de Troie aux enfans de Sidon.
Obéissez aux Dieux et rendez-nous Énée.

MADHERBAL.

Ah! puisse-t-il bientôt remplir sa destinée!

Puisse-t-il, consolé de ses premiers malheurs,
Du Ciel qui le protége épuiser les faveurs,
Enchaîner, à jamais, la fortune volage,
Et régner glorieux ailleurs que dans Carthage!

ACHATE.

Est-ce vous que j'entends, Madherbal?

MADHERBAL.

Oui, c'est moi,
Qui gémis sur ma Reine et qui plains votre Roi.
Le sort ne les fit point pour être heureux ensemble.
Je déplore avec vous le nœud qui les assemble,
Nœud funeste et cruel, que l'Amour en courroux
A formé pour les perdre et nous détruire tous!
Énée est un Héros que l'univers admire;
Mais d'une jeune Reine il renverse l'Empire.
La gloire, la pitié, tout presse son départ.
S'il differe d'un jour il partira trop tard!

ACHATE.

Je ne puis vous cacher ma joie et ma surprise!
Ministre vertueux, pardonnez la franchise
D'un Soldat, qui jugeoit de vous par vos pareils.
Favori de la Reine, ame de ses conseils,
Et par elle, sans doute, instruit de sa tendresse,
J'ai cru que vous serviez ou flattiez sa foiblesse.
L'absolu ministere est remis dans vos mains;
J'ai vu tous les apprêts d'un hymen que je crains,
Et pouvois-je?...

MADHERBAL, *l'interrompant.*

Eh! voilà le destin des Ministres!
Victimes de discours, de jugemens sinistres;

Coupables, si l'on croit le Peuple et le Soldat,
Des foiblesses du Prince et des maux de l'Etat...
Emplois trop enviés que la foudre environne!...
Heureux qui voit de loin l'éclat de la couronne!
Heureux qui pour son Roi plein de zele et d'amour
Le sert dans les combats et jamais à la Cour!...
Nous sommes menacés d'une attaque prochaine:
Je venois de mes soins rendre compte à la Reine.
Je n'ai pu pénétrer au fond de son Palais.
Cependant, nos Soldats, nos citoyens sont prêts.
Daignent les justes Dieux soutenir sa querelle!
Contre tant d'ennemis que pourroit notre zele?...
La porte s'ouvre... On vient... C'est votre Roi qui sort...
J'ai rempli mon devoir et n'attends que la mort.

(Il s'éloigne.)

SCENE II.

ÉNÉE, ÉLISE, ACHATE.

ÉNÉE, *à Elise.*

Élise, que la Reine étouffe ses alarmes:
Énée à ses beaux yeux a coûté trop de larmes.
Je cours aux Phrygiens déclarer mes projets,
D'un départ trop fatal détruire les apprêts;
Et bientôt, ramené par l'amour le plus tendre,

J'irai, plein de transports, la revoir et l'entendre,
D'un hymen desiré presser les doux liens,
Et porter à ses pieds l'hommage des Troyens.

(*Elise sort.*)

SCENE III.

ÉNÉE, ACHATE.

ACHATE, *à part.*

(*A Enée.*)

DIEUX ! le permettrez-vous ?... Seigneur, votre présence
Me rend, tout-à-la fois, la vie et l'espérance !
Vos vaisseaux réparés couvrent déja les mers ;
Les cris des Matelots font retentir les airs.
Un jour plus pur nous luit, et le vent nous seconde.
Hâtons-nous. Vos Soldats, prêts à voler sur l'onde,
De leur Chef, en secret, accusent la lenteur.

ÉNÉE.

J'ai vu la Reine, Achate, et l'amour est vainqueur !

ACHATE.

Que dites-vous ? L'amour ?... Ah ! je ne puis vous croire.
Non, l'amour n'est point fait pour étouffer la gloire !
Elle parle, elle ordonne : il lui faut obéir.
Ce n'est pas vous, Seigneur, qui devez la trahir !

Je n'ai que trop prévu ta plainte et tes reproches !
Ton maître en ce moment redoutoit tes approches....
Mais, que veux-tu ? l'amour fait taire mes remords,
Et dans mon cœur trop foible il brave tes efforts !
Cependant, tu le sais ? et le Ciel qui m'écoute
M'a vu sur ses décrets ne plus former de doute,
Renoncer à Didon, lui venir déclarer
Qu'enfin ce triste jour nous alloit séparer ;
A ses premiers transports demeurer inflexible,
Et paroître barbare, autant qu'elle est sensible.
Je contenois mes feux prêts à se soulever.
Le dessein étoit pris... Je n'ai pu l'achever;
Et je ne puis encor, tout plein de ce que j'aime,
Rappeler ce projet sans m'accuser, moi-même !...
Je courois vers Didon, quand tes empressemens
Commençoient d'attester la foi de mes sermens.
Que m'importoit alors une vaine promesse ?
Je tremblois pour les jours de ma chere Princesse.
Quel spectacle, grands Dieux ! quelle horreur ! quel effroi !
Tout regrettoit la Reine et n'accusoit que moi.
Je ne puis sans frémir en retracer l'image.
Son ame de ses sens avoit perdu l'usage ;
Son front pâle et défait, ses yeux à peine ouverts,
Des ombres de la mort sembloient être couverts.
Cependant, sa douleur et ses vives alarmes
Donnoient de nouveaux traits à l'éclat de ses charmes,
Et jusques dans ses yeux, mourans, noyés de pleurs,
Je lisois son amour, mon crime et ses malheurs !....

Mais bientôt, ses transports succédant au silence,
Je n'ai pu de mes feux vaincre la violence :
Je n'en saurois rougir ; et tout autre que moi
D'un si cher ascendant auroit subi la loi.
Lorsqu'une amante en pleurs descend à la priere,
C'est alors qu'elle exerce une puissance entiere ;
Et l'amour qui gémit est plus impérieux
Que la gloire, le sort, le devoir et les Dieux !

ACHATE.

Qu'entends-je ?... Est-il bien vrai ?... Quelle foiblesse extrême !
Quoi ! l'amour ?... Non, Seigneur, vous n'êtes plus vous-même...
Que diront les Troyens ? que dira l'univers ?
On attend vos exploits, et vous portez des fers !

ENÉE.

Eh ! quoi, prétendrois-tu que mon ame timide
N'eût dans ses actions qu'un vain Peuple pour guide ?
Crois-moi, tant de Héros, si souvent condamnés,
D'un œil bien différent seroient examinés
Si chacun des mortels connoissoit, par lui-même,
Le pénible embarras qui suit le diadême ;
Ce combat éternel de nos propres desirs,
Et le joug de la gloire et l'amour des plaisirs ;
Ces goûts, ces sentimens, unis pour nous séduire,
Dont il faut triompher, et qu'on ne peut détruire !
Dans l'esprit du vulgaire un moment dangereux
Suffit pour décider d'un Prince malheureux.
Témoin de nos revers, sans partager nos peines,
Tranquille spectateur des alarmes soudaines

Et tu veux que, soumis à de pareils caprices,
Je doive au préjugé mes vertus, ou mes vices?

ACHATE.

Eh! bien, laissez le Peuple, injuste et plein d'erreurs,
Remplir tout l'univers d'insolentes rumeurs.
Serez vous moins soigneux de votre renommée;
Et votre ame aujourd'hui, de ses feux consumée,
Veut-elle, sans retour, languir dans ses liens?

ÉNÉE.

Eh! n'ai-je pas fini les malheurs des Troyens?
De la main de Didon je tiens une couronne,
Je possede son cœur, je partage son trône;
Quelle gloire pour moi peut avoir plus d'appas?

ACHATE.

La gloire n'est jamais où la vertu n'est pas.
Fidele adorateur des Dieux de nos ancêtres,
Osez-vous résister à la voix de nos maîtres?
Oubliez-vous, Seigneur, leurs ordres absolus,
Et des mânes d'Hector ne vous souvient-il plus?
C'est par vous que j'ai su qu'en cette nuit terrible
Qui vit de nos remparts l'embrasement horrible
Vous trouvâtes son ombre au pied de nos autels:
« Fuyez, vous cria-t-il, enfant des Immortels.
» Recueillez les débris de ma triste Patrie,
» Et ses Dieux protecteurs, qu'Ilion vous confie.
» Vesta, le feu sacré, sont remis dans vos mains,
» Comme un gage éternel du respect des humains.

» Qu'ils suivent sur les mers la fortune d'Énée ;
» Cherchez l'heureuse terre aux Troyens destinée.
» Partez, d'un nouveau trône auguste fondateur ! »
Ainsi parloit Hector ; ainsi parloit l'honneur...
L'honneur, Hector, le Ciel, rien n'ébranle votre ame?...
Aimez donc ; devenez l'esclave d'une femme....
Mais il vous reste un fils. Ce fils n'est plus à vous ;
Il appartient aux Dieux, de sa grandeur jaloux.
Par ma bouche aujourd'hui vos Peuples le demandent :
Promis à l'univers, les nations l'attendent.
Vous le savez, Seigneur, vous, qui dans les combats
De ce fils, jeune encor, deviez guider les pas?
Ses neveux fonderont une cité guerriere,
Qui changera le sort de la nature entiere,
Qui lancera la foudre, ou donnera des loix,
Et dont les citoyens commanderont aux Rois.
Déja dans ses décrets le Maître du tonnerre
Livre à ce Peuple Roi l'Empire de la terre.
Laissez à votre fils commencer un destin
Dont les siecles futurs ne verront point la fin,
Et n'avilissez plus dans une paix profonde
Le sang qui doit former les conquérans du monde !

ÉNÉE.

Arrête ! ... c'en est trop !... Mes esprits étonnés
Sous un joug inconnu semblent être enchaînés....
Quel feu pur et divin ! quel éclat de lumiere
Embrase en ce moment mon ame toute entiere?...
Oui, je commence à rompre un charme dangereux.
A cette noble image, à ces traits généreux,
A ces mâles discours, dont la force me touche,

Eh ! bien, obéissons... Il ne faut plus songer
A ces nœuds si charmans qui m'alloient engager...

(*A part.*)

Viens; je te suis... Et vous, à qui je sacrifie
L'objet de mon amour, le bonheur de ma vie,
Sages Divinités, dont les soins éternels
Président chaque jour au destin des mortels,
Recevez un adieu, que mon ame tremblante
Craint d'offrir, d'elle-même, aux transports d'une amante !
Ne l'abandonnez pas; daignez la consoler !
C'est à vous seuls, grands Dieux ! que j'ai pu l'immoler...

(*A Achate.*)

Allons.

ACHATE, *à part, appercevant Didon.*

Ah ! c'est la Reine !... O funeste présage !

ÉNÉE, *à part.*

O Dieux !... et vous voulez que je quitte Carthage !...

(*On entend le bruit d'une foule prochaine.*)

Mais, quels cris, quel tumulte !...

SCENE IV.

SCENE IV.

DIDON, ÉNÉE, ACHATE.

DIDON, *à ses Gardes, qui sont en-dehors.*

OUVREZ-leur mon Palais....
A ces Peuples ingrats épargnons des forfaits.

ÉNÉE.

Quoi! dans ces lieux sacrés vous êtes outragée?

DIDON.

Seigneur, de mon Palais la porte est assiégée.

ÉNÉE.

Par qui?

DIDON.

Par les Troyens.

ÉNÉE, *à part.*

Ah! Prince malheureux!...

(*A Achate.*)

Achate, c'en est trop! vous me répondrez d'eux!
Courez, et vengez-moi de leur lâche insolence!

(*Achate sort.*)

SCENE V.

DIDON, ÉNÉE.

DIDON.

Non, non, je leur pardonne; oublions leur offense.
Ils suivoient un faux zele, et, loin de vous trahir,
A vos ordres, peut-être, ils croyoient obéir...
Hélas ! c'est la pitié qui seule vous arrête.
Vous couriez les rejoindre et la flotte étoit prête...
(A part.)
O douleur ! ô foiblesse ! ô triste souvenir !...
De mon saisissement je ne puis revenir....
(A Enée.)
Ma force et ma raison m'avoient abandonnée,
Des portes de la mort vous m'avéz ramenée...
Elise m'a parlé, Seigneur... Si je l'en crois,
Mon ame sur la vôtre a repris tous ses droits ?...
Cher Prince ! contre vous mon cœur est sans défense!
Dans les illusions d'une vaine espérance
Vous pouvez, d'un seul mot, sans cesse m'égarer :
Mon sort est de vous croire et de vous adorer !

ÉNÉE.

Vous ne régnez que trop sur mon ame éperdue !
J'obéissois aux Dieux... Mais je vous ai revue ;
Mon amour à vos pleurs les a sacrifiés,
Et je suis, malgré moi, sacrilége à vos pieds !...

Mais quel sera le fruit d'un excès de foiblesse ?
Les Dieux triompheront, s'ils combattent sans cesse !
Maîtres de nos destins et de nos cœurs...

DIDON, *l'interrompant.*

J'entends,
Et ma funeste erreur a duré trop long-tems !
Je le vois, l'espérance est trop prompte à renaître...
Mes yeux s'ouvrent, Seigneur ; et je dois vous connoître!
D'un amour malheureux j'ai pu sentir les coups ;
Mais pouvois-je exiger qu'un guerrier tel que vous,
Qu'un héros, tant de fois utile à la Phrygie,
Qui doit vaincre et régner, au péril de sa vie,
Dans la Cour d'une Reine abaissât son grand cœur
Aux serviles devoirs d'une amoureuse ardeur ?...
Didon, en vous aimant, sait se rendre justice.
Je ne méritois pas un si grand sacrifice !
Vos desseins par mes pleurs ne sont plus balancés :
Vos feux et vos sermens par la gloire effacés...

ÉNÉE, *l'interrompant*

Quoi ! toujours ma tendresse est-elle soupçonnée ?

DIDON.

Vous voulez me quitter... vous le voulez, Énée!
Je le sens, je le vois, et je ne prétends plus
Tenter auprès de vous des efforts superflus....
Mais, avant que ce jour à jamais nous sépare,
Considérez, du moins, les maux qu'il me prépare.
Iarbe... Hélas ! Seigneur, combien je m'abusois !
Iarbe a su, par moi, que je vous épousois.

Il l'a cru. Les flambeaux, les chants de l'hyménée,
En ont instruit Carthage et l'Afrique indignée...
Etrangere en ces lieux, sans espoir de secours,
Je vois ce Roi jaloux armé contre mes jours ;
Et vous, à qui mon cœur sacrifioit, sans peine,
D'un amant redoutable et l'amour et la haine,
Vous, que je préférois au fils de Jupiter,
Vous, dont le souvenir me sera toujours cher,
Pour prix du tendre amour dont vous goûtiez les charmes,
Vous me laissez la guerre et la honte et les larmes !...
Je ne devrai qu'à vous le trépas ou les fers !...
Après cela, partez ; mes ports vous sont ouverts.

SCENE VI.

MADHERBAL, DIDON, ÉNÉE.

MADHERBAL, *à Didon.*

Les Africains, Madame, avancent dans la plaine :
Ils ont même occupé la montagne prochaine.
Un nuage de sable, élevé jusqu'aux Cieux,
Et le déclin du jour les cachent à nos yeux.
Mais, s'il en faut juger et par leurs gens de guerre
Et par le bruit des chars qui roulent sur la terre,
Conduite par Iarbe, au sein de vos Etats.
Une armée innombrable accompagne ses pas.

ÉNÉE, *à part.*

(*A Didon.*)

Qu'entends-je ?... Sur ces bords c'est moi qui les attire,
Reine; c'est donc à moi de sauver votre Empire.
J'ai causé vos malheurs, et je dois les finir...
Iarbe vient à nous; je cours le prévenir!

DIDON.

Quoi! vous-même ?... Ah! Seigneur, que mon ame attendrie...

ÉNÉE, *l'interrompant.*

Eh! quel autre que moi doit exposer sa vie ?
Je pardonne à des Rois sur le trône affermis
La pompe qui les cache aux traits des ennemis;
Mais moi, que votre amour a sauvé du naufrage,
Moi, qui trouble aujourd'hui le bonheur de Carthage,
Je défendrai vos jours, vos droits, vos Tyriens,
Dût périr, avec moi, jusqu'au nom des Troyens!...
(*A Madherbal.*) (*A Didon.*)
Suivez-moi, Madherbal... Adieu, chere Princesse!
Qu'à nos malheurs communs l'univers s'intéresse;
Et courons, l'un et l'autre, assurer votre Etat,
Vous aux pieds des autels, et moi dans le combat!

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

(*L'acte commence vers la fin de la nuit.*)

SCENE PREMIERE.

DIDON, *seule.*

VENEZ à mon secours, Dieux ! ô Dieux, que j'implore !...
Fantôme menaçant, quoi ! tu me suis encore ?...
Quel effroi ! quelle horreur ! quel supplice nouveau !...
Rentrez, mânes sanglans, dans la paix du tombeau !...
Que vous importe, hélas ! qu'une foible mortelle
Dans ce triste univers ne vous soit plus fidelle ?
Gardez-vous chez les morts tous vos droits sur mon cœur ?
Un époux qui n'est plus est-il un Dieu vengeur ?...
(*Appelant.*)
Elise, entends mes cris et que ma voix s'éveille !...
Elise !... O Ciel !...

SCENE II.

ELISE, DIDON.

ELISE, *à part, sans reconnoître d'abord Didon.*

Quel bruit a frappé mon oreille ?
Quelle clameur plaintive ?...

DIDON.

Approche... Soutiens-moi...
Je me meurs !...
(*Elle se jette dans les bras d'Elise, qui la reçoit et la reconnoît.*)

ELISE.

Quoi ! Madame, est-ce vous que je voi ?
Les feux du jour encor ne percent point les ombres.
Les flambeaux presqu'éteints sous ces portiques sombres
Rendent plus effrayans le silence et la nuit.
Quel bizarre transport seule ici vous conduit ?...
(*Voyant Didon près de tomber en foiblesse.*)
Vous tremblez dans mes bras ! tout votre sang se glace !
De votre auguste front l'éclat brillant s'efface ;
Et vos regards, par-tout égarés dans ces lieux,
Semblent fuir un objet invisible à mes yeux !

DIDON, *à part, avec égarement.*

Laisse-moi respirer, infortuné Sichée !
Ombre de mon époux, tu n'es que trop vengée !

ELISE.

Rassurez vos esprits. Ce malheureux époux
Dans la nuit des enfers ne pense point à vous.

DIDON, *à part.*

Reine des Dieux, Junon, témoin de ma foiblesse,
Tu te plais à nourrir ma fatale tendresse;
Mais tu n'étouffes pas les remords de mon cœur!...
Hélas! je meurs d'amour, de honte et de douleur!

ELISE, *à part.*

Dieux! écartez les maux que son ame redoute...
(*A Didon.*)
Eh! quel nouveau malheur vous désespere?

DIDON.

Écoute,
Et vois quel est, enfin, le fruit de mes amours!...
La nuit du haut des airs précipitoit son cours;
Dans ce vaste Palais tout dormoit, hors ta Reine...
Je veillois sous le poids de ma funeste chaîne.
La honte sur le front et la mort dans le cœur,
De l'état où je suis j'envisageois l'horreur.
Dans mon appartement une voix lamentable
Interrompt, tout-à-coup, la douleur qui m'accable.
Le bruit plaintif approche et me glace d'effroi.
La porte s'ouvre : un spectre a paru devant moi.
Des flots de sang couloient de ses larges blessures;
Ses sanglots redoublés formoient de longs murmures.
« Malheureuse! a-t-il dit, que devient ta vertu?
» Didon, je t'adorois; pourquoi me trahis-tu? »
A ces terribles mots j'ai reconnu Sichée.
Son ombre toute en pleurs sur mon lit s'est penchée.

Je me leve : un feu pâle a brillé dans la nuit.
J'entends un cri lugubre et le spectre s'enfuit.
Je le suis, à grands pas, sous ces obscures voûtes
Où menent du Palais les plus secrettes routes.
J'arrive, en frémissant, dans ces lieux révérés
Qu'à cet époux trahi mon zele a consacrés,
Où j'ai promis, cent fois, qu'une flamme éternelle...
Hélas! à mes sermens j'étois alors fidelle!...
D'un culte interrompu j'assemble les débris,
Des festons dispersés, des feuillages flétris;
L'autel en est couvert, et cent torches funebres
Ramenent la clarté dans le sein des ténebres.
Le marbre à mes regards offre d'abord les traits
D'un époux, autrefois l'objet de mes regrets.
Je sens couler mes pleurs... J'approche et je m'écrie:
« O toi, qui fus long-tems la moitié de ma vie,
» Epoux infortuné, je n'ai pu dans ces lieux
» Recueillir de ma main tes restes précieux!
» Sur la tombe où repose une cendre si chere,
» Que le Ciel soit plus pur, la terre plus légere!
» Appaisé par mes pleurs, content de mes remords,
» Attends-moi sans courroux dans l'Empire des morts!
» Permets que je t'implore et que ces mains profanes
» Répandent cette eau pure et l'offrent à tes mânes! »
A ces mots sur l'autel j'épanche la liqueur...
Mais, ô nouveau prodige! ô spectacle d'horreur!
L'eau coule et disparoît; des flots de sang jaillissent!
J'entends autour de moi des ombres qui gémissent!
D'infernales clameurs ont retenti trois fois,
Et de mon triste époux j'ai reconnu la voix

Qui répétoit mon nom jusqu'au fond des abymes
Où l'effroyable mort enchaîne ses victimes !

ÉLISE.

Juste Ciel !

DIDON.

Des flambeaux j'ai vu pâlir les feux...
Juge de ma terreur dans ces momens affreux...
J'invoque de Junon le secours tutélaire,
Et sors, avec effroi, de ce noir sanctuaire...
Mais ce spectacle horrible accompagne mes pas,
Et je traîne après moi l'enfer et le trépas !

ÉLISE.

Le Ciel sur vos amours jette un regard sévere;
Et les cris de Sichée ont armé sa colere !
Je frémis du récit que je viens d'écouter !
Sur vous l'orage gronde ; il le faut écarter...
Du Temple d'Hespérus consultons la Prêtresse.
Les Dieux daignent souvent inspirer sa vieillesse.
De la mer atlantique elle a quitté les bords :
Carthage la possede ; employez ses efforts.
Sa redoutable voix peut aux Royaumes sombres
Interroger la mort et conjurer les ombres.
Son art peut du destin prévenir la rigueur.

DIDON.

Chere Élise, mon sort est au fond de mon cœur !
Je ne sais quel pouvoir, en secret, le maîtrise,
Mais ce cœur désolé, que l'amour tyrannise,
Toujours de ses devoirs est prêt à triompher,
Et ne s'ouvre aux remords que pour les étouffer.

Est-il tems de fléchir la colere céleste ?
Ces ombres, ce fantôme et son adieu funeste
Du combat, loin des murs, livré dans ce moment,
Sans doute, m'annonçoient le triste événement.
Pour attaquer Iarbe et tout le Peuple Maure,
Énée a prévenu le retour de l'aurore.
De nos Chefs et des siens ce Héros entouré,
Pour un combat nocturne avoit tout préparé.
Suivi de Madherbal il revint m'en instruire...
(*Le jour paroît.*)
J'attends... Mais le soleil déja commence à luire.
Tout est tranquille encor.

ÉLISE.

Le calme de ces lieux
Semble nous annoncer un succès glorieux.
Les clameurs du Soldat ne se font point entendre.
L'ennemi fuit.

SCENE III.

BARCÉ, DIDON, ÉLISE.

DIDON, *à Barcé.*

Barcé, que viens-tu nous apprendre?

BARCÉ.

Dans ces lieux effrayés la paix est de retour,
Madame. A la clarté des premiers feux du jour,

J'ai vu, de toutes parts, sur nos sanglantes rives,
Des Africains rompus les troupes fugitives.
Carthage est délivrée ; et ces Peuples si fiers
Du bruit de votre nom vont remplir leurs déserts !

DIDON, *à part.*

O triomphe ! ô succès ! victoire inespérée !...
Exaucez jusqu'au bout une Reine éplorée,
Dieux puissans, qui sauvez mon trône et mes sujets !
Faites grace à mon cœur et rendez-lui la paix !...

(*A Barcé.*)

Énée à mes regards va-t-il bientôt paroître ?

BARCÉ, *hésitant à répondre.*

Madame. .

DIDON.

Hé bien, Barcé ?

BARCÉ.

Je m'alarme, peut-être,
Mais ce Héros encor n'a pas frappé mes yeux ;
Et même on n'entend point ces cris victorieux
Que, libre et respirant une barbare joie,
Le Soldat effréné jusques au Ciel envoie.
J'ai vu les Tyriens, confusément épars,
S'avancer, en silence, au pied de nos remparts.

DIDON.

Dieux ! que me dites-vous ?... On ne voit point Énée ?

(*A part.*)

Cependant, il triomphe... Aveugle destinée,
L'as-tu livré vainqueur aux traits de son rival ?...
Quel trouble me saisit !... Mais, je vois Madherbal.

SCENE IV

SCENE IV et derniere.

MADHERBAL, DIDON, ELISE, BARCÉ.

DIDON, *à Madherbal.*

Qui venez-vous, enfin, m'annoncer?

MADHERBAL.

La victoire.
Ce jour vous rend le trône et vous couvre de gloire.
Pendant que l'ennemi, plongé dans le sommeil,
Renvoyoit son attaque au lever du soleil,
Le Héros des Troyens rassemble nos cohortes,
Leur parle, en peu de mots, et fait ouvrir les portes.
Les feux des Africains nous servent de flambeaux.
On invoque les Dieux et l'on suit ses drapeaux.
Nous marchons. Le Soldat, que la vengeance entraîne,
Se dévoue à la mort, et jure par sa Reine.
Nous arrivons aux lieux où de sombres clartés
Guidoient vers l'ennemi nos pas précipités.
Aussi-tôt le signal vole de bouche en bouche.
On observe, en frappant, un silence farouche.
Le sable est abreuvé du sang des Africains.
La nuit et le sommeil les livrent dans nos mains.
La mort couvre leur camp de ses voiles funebres;
Et le Ciel, obscurci par d'épaisses ténebres,
Ne retentit encor, dans ces momens d'horreur,
Ni des cris des mourans, ni des cris du vainqueur.

Cependant, on s'éveille : on crie; on prend les armes:
Iarbe court, lui-même, au bruit de tant d'alarmes.
Il arrive; il ne voit que des Gardes errans,
Des Soldats massacrés, l'un sur l'autre expirans;
Et par-tout ses regards trouvent l'affreuse image
D'une défaite entiere et d'un vaste carnage.
A ce triste spectacle il frémit de courroux,
Et vole vers Énée, à travers mille coups.
Les combattans surpris, reculant en arriere,
Autour de ces rivaux forment une barriere.
Ils fondent l'un sur l'autre; ils brûlent de fureur
Et disputent long-tems d'adresse et de valeur.
Mais le Dieu des combats regle leur destinée;
Iarbe enfin chancelle et tombe aux pieds d'Enée.
Il expire. Aussi-tôt les Africains troublés
S'échappent, par la fuite, à nos traits redoublés;
Et tandis qu'éclairé des rayons de l'aurore,
Le Soldat les renverse et les poursuit encore,
Le vainqueur, sur ses pas rassemblant les Troyens,
Appelle autour de lui les Chefs des Tyriens.
« Magnanimes sujets d'une illustre Princesse,
» Qu'Enée et les Troyens regretteront sans cesse,
» Sous les loix de Didon puissiez-vous, à jamais,
» Goûter dans ces climats une profonde paix!
» J'espérois vainement de partager son trône:
» L'inflexible destin autrement en ordonne.
» Trop heureux quand le Ciel m'arrache à ses appas
» Qu'il m'ait permis, du moins, de sauver ses Etats,
» Et que mon bras vainqueur, assurant sa puissance,
» Lui laisse des garans de ma reconnoissance !...

» Adieu. Plein d'un amour malheureux et constant,
» Je l'adore, et je cours où la gloire m'attend. »

DIDON, *à part.*

Dieux cruels !

MADHERBAL.

A ces mots il gagne le rivage,
Et soudain son vaisseau s'éloigne de Carthage.

DIDON, *à part.*

Quel coup de foudre, ô Ciel !... Devois-je le prévoir ?
Il m'abandonne ; il part !... O honte ! ô désespoir !
O comble de malheurs où le destin me plonge !...
Quoi ! je n'en puis douter ? ce n'est point un vain songe ?...
Quoi ! de si tendres nœuds sont pour jamais rompus ?...
Il part !... Quoi ! c'en est fait, je ne le verrai plus ?...
A ses derniers sermens tandis que je me livre,
L'ingrat fuit, sans me voir, sans m'ordonner de vivre !...
Il veut donc que je meure ?... Eh ! qu'ai-je fait, hélas !
Pour qu'un indigne amant me condamne au trépas ?
A-t-on vu mes vaisseaux assiéger le Scamandre ?
Ou de son pere Anchise ai-je outragé la cendre ?
Je l'ai comblé de biens, lui, ses sujets, son fils ;
Tous régnoient sur un cœur qu'Enée avoit soumis !...
(*A Elise.*)
Elise, en est-ce fait ? n'est-il plus d'espérance ?...
Ah ! s'il voyoit mes pleurs... s'il sait que son absence...

ELISE, *l'interrompant.*

Hélas ! que dites-vous ? Les ondes et les vents
Déja loin de l'Afrique...

DIDON, *l'interrompant à son tour.*

Eh ! bien, je vous entends.
(*A part.*)
Il n'y faut plus penser... Ah ! barbare ! ah ! perfide !...
Et voilà ce Héros dont le Ciel est le guide,
Ce guerrier magnanime et ce mortel pieux,
Qui sauva de la flamme et son pere et ses Dieux !...
Le parjure abusoit de ma foiblesse extrême ;
Et la gloire n'est point à trahir ce qu'on aime !
Du sang dont il naquit j'ai dû me défier,
Et de Laomédon connoître l'héritier !...
Cruel ! tu t'applaudis de ce triomphe insigne !...
De tes lâches ayeux, vas, tu n'es que trop digne !
Mais, tu me fuis en vain, mon ombre te suivra.
Tremble, ingrat ! je mourrai ; mais ma haine vivra !
Tu vas fonder le trône où le destin t'appelle ;
Et moi, je te déclare une guerre immortelle !
Mon Peuple héritera de ma haine pour toi :
Le tien doit hériter de ton horreur pour moi.
Que ces Peuples, rivaux sur la terre et sur l'onde,
De leurs divisions épouvantent le monde !
Que pour mieux se détruire ils franchissent les mers ;
Qu'ils ne puissent ensemble habiter l'univers ;
Qu'une égale fureur, sans cesse, les dévore ;
Qu'après s'être assouvie elle renaisse encore ;
Qu'ils violent entr'eux et la foi des traités
Et les droits les plus saints et les plus respectés ;
Qu'excités par mes cris les enfans de Carthage
Jurent, dès le berceau, de venger mon outrage ;

Et puissent, en mourant, mes derniers successeurs
Sur tes derniers neveux être encor mes vengeurs !

ELISE.

Quels vœux ! quelle fureur et quels transports de haine !...
Cachez des mouvemens peu dignes d'une Reine !
Au sein de la victoire oubliez vos revers !

DIDON.

Ma honte et mon amour remplissent l'univers...
J'en rougis !... Il est tems que ma douleur finisse !
Il est tems que je fasse un entier sacrifice,
Que je brise, à jamais, de funestes liens !...
Le Ciel en ce moment m'en ouvre les moyens...
(*A part.*)
Témoins des vœux cruels qu'arrachent à mon ame
La fuite d'un parjure et l'excès de ma flamme,
Contre lui, justes Dieux ! ne les exaucez pas !...
(*Elle se frappe d'un poignard et se tue.*)
Mourons... A cet ingrat pardonnez mon trépas !

ELISE, *à part.*

Ah ! Ciel !

BARCÉ, *à part.*

Quel désespoir !

MADHERBAL, *à part.*

O fatale tendresse !

DIDON, *à tous les trois.*

Vous voyez ce que peut une aveugle foiblesse ?
Mes malheurs ne pouvoient finir que par ma mort...
(*A part.*)
Que n'ai-je pu, grands Dieux ! maîtresse de mon sort,

Garder, jusqu'au tombeau, cette paix innocente
Qui fait les vrais plaisirs d'une ame indifférente !...
J'en ai goûté long-tems les tranquilles douceurs...
Mais je sens du trépas les dernieres langueurs...
Et toi, dont j'ai troublé la haute destinée,
Toi, qui ne m'entends plus, adieu, mon cher Enée !
Ne crains point ma colere... elle expire avec moi,
Et mes derniers soupirs sont encore pour toi !

(*Elle meurt.*)

FIN.

ANDRONIC,

TRAGÉDIE,

DE CAMPISTRON.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien. }

M. DCC. LXXXVIII.

A MADAME
LA DAUPHINE.

MADAME,

Je vous offre cette Tragédie parce qu'elle doit son mérite et son succès à votre seule approbation. Le Public a réglé, avec soumission et avec plaisir, son jugement sur le vôtre, et les larmes dont vous avez honoré le déplorable sort d'Andronic ont été suivies de celles de tout Paris. Quel bonheur pour moi d'avoir mis au jour un Ouvrage qui ne vous ait pas déplu! et quelle joie pour les Auteurs Tragiques d'apprendre que vous vous laissez attendrir par la représentation de leurs Poëmes! Mais, MADAME, ces

mouvemens généreux et cette noble pitié que ces spectacles inspirent aux belles ames ne font pas tout le plaisir que le Théatre vous donne. Vous en goûtez, sans doute, un plus agréable et plus glorieux en comparant votre destinée à celle de cés illustres infortunés que la scene expose à vos yeux. Vous trouvez d'abord que toutes leurs disgraces ont été causées ou par la persécution de la fortune, ou par la tyrannie de leurs passions, et vous voyez en même tems que vous êtes pour jamais à couvert de ces deux sortes de malheurs. Fille de LOUIS-LE-GRAND, *la fortune ne peut vous nuire : elle respecte tout ce qu'il aime, et semble prévenir ses moindres desirs ; ou plutôt elle cede à la prudence et à la valeur de cet adorable Monarque. Pour les passions, on sait que vous ne les connoissez que chez les autres ; ou que si votre cœur est sensible à quelques-unes, elles sont véritablement des vertus. Aussi l'Europe vous regarde comme le modele des Princesses qu'elle éleve. Heu-*

reuses celles qui profiteront de vos exemples, et plus heureux moi-même si je puis un jour dépeindre une héroïne en qui la France reconnoisse quelques-uns de vos traits!

Je suis avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

CAMPISTRON.

PRÉFACE.

JE conçus la premiere idée de ce sujet sur une Histoire moderne (1), écrite par M. l'Abbé de Saint-Réal, et qui a été pendant plusieurs années entre les mains de tout le monde. Mais comme, par des raisons invincibles, je ne pouvois pas mettre sur la scene les personnages de M. de Saint-Réal sous leurs véritables noms, je fus obligé de chercher ailleurs quelque événement qui ressemblât à celui qu'il avoit traité. Je trouvai heureusement ce que je cherchois dans l'Histoire de Constantinople. Les caracteres de Callo-Jean, d'Andronic et d'Irène sont les mêmes que M. de Saint-Réal a donnés à ceux dont il a parlé; et les faits des deux Histoires sont conformes dans toutes leurs circonstances. La seule différence qu'on y trouve, c'est que Callo-Jean ne fit pas mourir son fils : il se contenta de lui faire

(1) *D. Carlos, Histoire Espagnole.*



crever les yeux avec du vinaigre brûlant, supplice ordinaire des Princes de l'Empire d'Orient. Au reste, l'éloge que j'ai fait d'Alexis, pere de Callo-Jean, n'est point sans fondement. Ce fut un très-grand Empereur, et la Princesse Irène, sa fille, la Sapho de son siecle, a composé un Poëme à sa louange, qu'on a regardé comme un chef-d'œuvre.

Le succès de cette Tragédie fut aussi heureux à la Cour et à la Ville qu'aucun qu'il y ait jamais eu; et il se passa même pendant les premieres représentations des choses si avantageuses pour moi qu'il ne me convient pas de les rapporter.

Ce succès a été si grand qu'il auroit pu me persuader que j'ai fait une Piece parfaite, si j'avois été plus vain que je ne suis. Mais, bien loin de le penser, j'avoue, de bonne foi, qu'il y a plusieurs défauts. Ainsi j'attribue sa réussite autant à la beauté du sujet et à l'adresse des Acteurs qu'à mes vers et à mes pensées. Le sujet est le plus touchant et le plus singulier qui ait jamais été traité, et Messieurs les Comédiens se sont surpassés dans la représentation de cette Piece; tous les caracteres en ont été admirablement

bien remplis. Irène a fait verser des larmes à tous ceux qui l'ont entendue ; mais M. Baron s'est élevé au-dessus de lui-même. (1) Il a trouvé l'art de rendre tous les jours son rôle nouveau par les différentes manieres dont il l'a joué. Il y a découvert et fait sentir des beautés que je n'y connoissois pas moi-même. Enfin, il a fait ce que ces Acteurs que la Grece a tant vantés auroient eû bien de la peine à faire.

---

(1) Dans le rôle d'Andronic.

SUJET D'ANDRONIC.

Irène, fille de l'Empereur de Trébisonde, a été conduite dans les États de Callo-Jean, Paléologue, Empereur de Grece, pour épouser Andronic, son fils, qu'elle aime et dont elle est aimée. Callo-Jean, épris, lui-même, des charmes de cette Princesse, a demandé sa main et l'a obtenue. Andronic, que ce mariage a privé de toute espérance, ne peut cependant étouffer sa passion pour Irène. Mais il connoît la jalousie de son pere; il craint de ne pouvoir cacher longtems sa flamme, en restant exposé davantage au danger de revoir Irène. Il témoigne le desir de quitter la Cour et de suivre Léonce, envoyé des Bulgares, pour appaiser ces Peuples, soulevés contre son pere. Léon et Marcène, Ministres de l'État, intéressés à fomenter la révolte, persuadent à leur maître qu'Andronic ne sollicite un

congé que pour se mettre à la tête des rébelles. L'Empereur croit ses perfides Ministres et refuse à son fils la permission de s'éloigner. Andronic alors prend la résolution de partir, sans l'aveu de son pere; mais il est découvert et arrêté, au moment où son projet va s'exécuter. l'Envoyé de Bulgarie et Martian, confident du Prince, subissent la mort, pour avoir voulu faciliter son évasion. Toute la tendresse d'Irène se réveille, en apprenant le péril que court Andronic, et elle lui écrit une Lettre, pour l'engager à prendre soin de sa vie qui lui est chere. Cette Lettre est interceptée par l'artifice des deux Ministres. Après en avoir informé l'Empereur, ils la font remettre par son ordre à Andronic, dans le dessein de pénétrer ses sentimens secrets. Ce Prince obéit aux volontés d'Irène, qui lui ordonne de vivre, et a une entrevue avec son pere, auquel il demande sa grace. Il essaie en vain de l'émouvoir, et finit par ne plus garder de mesures dans ses plaintes. L'Empereur, qui le croit coupable, ainsi que son épouse, condamne l'une à périr par le poison, et laisse à l'autre le choix de son supplice. Andronic se fait ouvrir les veines dans le bain. Irène

apprend sa mort et s'abandonne au désespoir. Elle prend le poison, mais avant de mourir elle voit l'Empereur, lui fait connoître son innocence et celle d'Andronic, et va expirer ensuite loin de ses yeux, en le laissant en proie aux remords.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
ANDRONIC.

De Visé, dans son *Mercure Galant*, du mois de Février 1685, s'exprime ainsi, en rendant compte de cette Piece, dans sa nouveauté. « Les Comédiens François représentent depuis un mois une Tragédie, intitulée *Andronic*. Cet Ouvrage est le charme de la Cour et de Paris. Il tire les larmes des plus insensibles, et l'on n'a rien vu depuis long-tems qui ait eu un si grand succès. »

« Il ne faut point être surpris de ce succès, observent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*. L'Ouvrage le mérite avec d'autant plus de justice qu'aucun Auteur n'avoit encore si fort approché les inimitables modeles de Messieurs Corneille et Racine. Sans être copie de l'un ou de l'autre, on trouve ici, tout à

la

la fois, un sujet neuf, grand, intéressant, traité d'une maniere claire et simple, des situations touchantes, variées et ménagées avec beaucoup d'art; des portraits bien faits et une conduite admirable. Tous les personnages se rapportent au principal; on ne le perd jamais de vue. Les Spectateurs attendris ne peuvent cependant s'empêcher de blâmer sa fierté et son imprudence. C'est en cela que le Poëte a satisfait au précepte, qui veut qu'on releve dans le Héros du Poëme certaines foiblesses qui semblent en quelque façon lui faire mériter une partie des malheurs dont il est accablé, et, en même tems, diminuer la grande compassion qu'ils excitent. Le rôle d'Irène est parfaitement beau. Celui de l'Empereur paroît odieux, mais l'Auteur ne pouvoit pas le rendre autrement sans altérer l'Histoire; et si l'on veut lui rendre justice, on verra qu'il l'a beaucoup adouci. On ne peut que le louer, au reste, d'avoir peint ses personnages avec des traits aussi reconnoissables, en changeant le lieu de la scene. Mais Campistron est tombé dans deux fautes, qu'il est bon de relever ici. Il fait l'Empereur Callo-Jean de la famille

des Paléologues, et il étoit Comnène. Il donne à Irène le titre de Princesse de Trébisonde, et cet Empire n'a été fondé que près d'un siecle depuis cet événement. »

Andronic eut vingt-cinq représentations de suite dans sa nouveauté, et le Pere Niceron rapporte, dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes illustres*, que « les Comédiens, après avoir fait payer le double aux vingt premieres représentations de cette Piece, l'ayant remise au simple, furent obligés, par la multitude des Spectateurs, de la remettre, de nouveau, au double, principalement afin de se ménager de la place sur le Théatre pour les Acteurs. »

On lit dans le *Dictionnaire historique de Paris et de ses environs*, de MM. Hurtaut et Magny, tome second, à l'article *Comédie*, les anecdotes suivantes. « Il arriva un orage à l'une des premieres représentations d'*Andronic*. Un Prince qui étoit sur le Théatre, fatigué du tumulte des cabaleurs, s'avisa de dire tout haut : *Mais taisez-vous donc, Messieurs du Parterre.* Une voix lui répondit par ce vers, que le pere d'Andronic venoit de prononcer quelques minutes avant (acte quatrieme, scene onzieme) :

» Prince, n'avez-vous rien à *nous* dire de plus?

et un autre ajouta sur le champ le vers qu'Andronic avoit dit en réponse.

» Non; d'en avoir tant dit *il est* même confus. »

« Quelque tems après, lorsque cette Tragédie intéressante eut triomphé de ses ennemis, on la donna pour le début d'un Acteur qui arrivoit de Lille, et qui vouloit paroître avantageusement dans le rôle d'Andronic. Cet Acteur déplut souverainement, et quand il vint à réciter ce vers, adressé à Léonce, Envoyé des Bulgares (acte troisieme, scene seconde):

Mais pour ma fuite, ami, quel parti dois-je prendre?

un plaisant du Parterre s'empressa de répondre:

L'ami, prenez la poste et retournez en Flandre. »

L'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*, cite encore celle-ci, sur *Andronic*. « En 1715, on redonna cette même Piece, suivie de la premiere représentation de *La fausse Veuve*, ou du *Jaloux sans jalousie*, petite Comédie, en un acte, de Destouches. La Tragédie fit rire

les Spectateurs, à cause de la distribution des rôles. Andronic étoit joué par Quinault, l'aîné, qui fut applaudi; mais l'Empereur, son pere, ne le fut pas. C'étoit Le Grand, qui, cependant, alla son train jusqu'à la fin. La Tragédie finie, on lui dit d'annoncer; ce qu'il fit, en ces termes : « Messieurs, nous aurons » l'honneur de vous donner demain *Le Joueur* et » *Le Grondeur*. Je souhaite que la petite Piece » que vous allez voir vous fasse rire autant que » vous avez ri à la grande. » Mille applaudissemens suivirent cette saillie. Chacun lui sut bon gré de n'avoir pas plu dans la Tragédie. La petite Piece commença, mais le souhait de l'Acteur ne fut pas rempli. »

C'est dans le rôle d'Andronic que M. Molé débuta au Théatre François, le 28 Janvier 1760. Il avoit déja eu un premier début à ce Théatre, dans le rôle de Britannicus, le 7 Octobre 1754, n'étant encore âgé que de dix-neuf ans, et après lequel il étoit allé jouer en Province. Mais son second début fut si satisfaisant qu'il le fit rester et recevoir au nombre des Comédiens ordinaires.

du Roi l'année suivante; et, depuis ce tems, c'est-à-dire depuis près de trente ans, il est en possession de plaire universellement.

M. le Marquis de Ximenès a traité le même sujet que celui d'*Andronic*, mais d'après l'Histoire véritable de *D. Carlos.* Sa Tragédie, qui porte ce titre, étoit destinée au Théatre François, et le rôle de la Reine avoit été fait pour Mademoiselle Clairon. La représentation de cette Piece n'eut point lieu à Paris; mais elle fut jouée, en 1762, à La Haye, et reçut beaucoup d'applaudissemens. On y trouve de fort beaux vers, et, sur-tout au premier acte, un portrait du Roi d'Espagne, Philippe II, tracé d'une main mâle et nerveuse, qui sait manier la palette de Rubens. Le voici.

Le faste de ses mœurs, sa rudesse inflexible
Couvrent la profondeur de cette ame insensible.
Son intraitable cœur, que rien ne peut dompter,
N'a pour toute vertu que l'art de l'imiter.
Cet art, qu'on nomme en lui politique ou prudence,
S'est formé par la crainte et par la défiance.
Plus vain qu'ambitieux, son esprit inquiet
Persiste, par orgueil, dans le choix qu'il a fait,
Et, sans être constant, stable dans ses caprices,

Peut payer une faute et punir des services.
Son cœur ne connoît point les tendresses du sang,
Plaisir pur et si doux dans le suprême rang!
L'amour, qui parle en maître à la nature entiere,
En entrant dans son ame y prend son caractere,
Et Philippe, insensible à toutes ses douceurs,
S'il le connoît un jour, n'aura que ses fureurs.

Le dénouement de cette Tragédie arrache des larmes. On y voit mourir ensemble la Reine et D. Carlos. Cette Princesse termine une tirade de vers fort tendres par ce dernier, digne de Racine, et qu'elle prononce, en tendant les bras à l'Infant.

C'étoit en vous perdant que j'ai cessé de vivre!

C'est ce sujet que traita aussi Voltaire, en y faisant quelques changemens, dans sa derniere Tragédie, sous le titre d'*Irène*, qui fut jouée, au Théatre François, en 1778.

ANDRONIC,

TRAGÉDIE,

DE CAMPISTRON;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 8 Février 1685.

PERSONNAGES.

COLOJEAN PALEOLOGUE, Empereur de Grece.

IRÈNE, fille de l'Empereur de Trébisonde, et femme de l'Empereur.

ANDRONIC, fils de l'Empereur.

LÉON, } Ministres d'Etat.
MARCÈNE, }

LÉONCÉ, Envoyé des Bulrgares auprès de l'Empereur.

EUDOXE, Gouvernante d'Irène.

NARCÉE, Confidente d'Irène.

MARTIAN, confident d'Andronic.

ASPAR, } Officiers des Gardes de l'Empereur.
GÉLAS, }

CRISPE, Officier de l'Empereur.

GARDES.

La Scene est à Constantinople, autrefois Byzance, dans le Palais de l'Empereur.

ANDRONIC,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARCÈNE, CRISPE.

MARCÈNE.

Quoi ! malgré nos chagrins et notre longue haine,
Léon, dis-tu, demande à parler à Marcène ?
A moi ! Me dis-tu vrai ? puis-je le croire ainsi ?

CRISPE.

Oui, Seigneur, et bientôt il doit se rendre ici.

MARCÈNE.

Est-il quelque intérêt assez fort sur son ame
Pour contraindre un moment le courroux qui l'enflamme,
Après que si long-tems, soigneux de m'offenser,
Et dans tous mes desseins prompt à me traverser,
Il a tenté cent fois d'usurper ma puissance,
Et l'emploi glorieux que j'exerce à Byzance.

Pour moi, je l'avoûrai, dans ma haine affermi,
Je ne regarde en lui qu'un mortel ennemi;
Et ma faveur sans cesse à la sienne contraire,
Me venge assez des maux qu'il a voulu me faire.
Je l'attendrai, pourtant, et pour être éclairci
Des sentimens secrets d'un homme....

CRISPE, *l'interrompant.*

Le voici.

SCENE II.

LÉON, MARCÈNE, CRISPE.

LÉON, *à Crispe.*

QUE l'on nous laisse seuls.

(*Crispe sort.*)

SCENE III.

MARCÈNE, LÉON.

LÉON.

SEIGNEUR, puis-je prétendre
Qu'avec tranquillité vous daignerez m'entendre;
Et que de vos soupçons interrompant le cours,
Vous pourrez, sans contrainte, écouter mes discours?

MARCÈNE.

Je ne puis vous céler ma surprise secrette ;
Mais, dans quelque embarras où ce discours me jette,
Parlez. Ne craignez rien en vous ouvrant à moi.
Je le jure, Seigneur, fiez-vous à ma foi.

LÉON.

Il suffit ; ce serment a dissipé ma crainte,
Et je vais m'expliquer sans détour et sans feinte.
Depuis plus de vingt ans, vous le savez, Seigneur,
Nous conduisons tous deux l'esprit de l'Empereur ?
Il partage entre nous son cœur et sa puissance,
Et nous dictons toujours les ordres qu'il dispense.
Du rang que vous tenez, confus, désespéré,
Pour vous en dépouiller j'ai cent fois conspiré ;
Et vous, que contre moi poussoit la même envie,
Vous avez attaqué ma faveur et ma vie.
Je ne craignois que vous : vous ne craigniez que moi ;
Et, puisqu'il faut ici parler de bonne foi,
C'étoit avec raison que, jaloux l'un de l'autre,
Vous craigniez mon pouvoir, que je craignois le vôtre,
Puisque chacun de nous estimant son rival
Trembloit qu'à sa fortune il ne devînt fatal,
Persuadés tous deux, en voulant nous détruire,
Qu'un de nous suffisoit pour gouverner l'Empire.
Souvent nos démêlés étant près de finir,
L'Empereur a pris soin de les entretenir.
Nos chagrins l'ont servi bien mieux que notre zele.
Chacun de nous étoit un Ministre fidele,
Dont les yeux attachés sur un seul ennemi,
Toujours dans son devoir le tenoit affermi.

Ainsi tant qu'ont duré nos haines mutuelles
L'Empereur a joui du fruit de nos querelles.
Il faut les terminer; le jour en est venu.
L'état de cette Cour, Seigneur, vous est connu ?
Depuis près de deux mois qu'en épousant Irène
L'Empereur s'est lié d'une nouvelle chaîne,
Qu'enlevant la Princesse à son fils malheureux
D'une foi tant jurée il a rompu les nœuds,
Andronic tout entier se livre à la colere;
Et si dans ses transports il épargne son pere,
S'il le respecte encore, ah! croyez que sur nous
Il en fera tomber les plus funestes coups!
Il impute à nos soins sa triste destinée.
Il croit que pour résoudre un second hyménée,
Enfin, pour en former les injustes liens
L'Empereur a suivi vos conseils et les miens.
Nos périls sont égaux, nos craintes sont communes,
Seigneur; associons nos cœurs et nos fortunes,
Et, pour nous maintenir, hâtons-nous de dresser
Un rempart qu'Andronic ne puisse renverser.

MARCÈNE.

Je ne sais si je puis, avec quelque assurance,
Seigneur, de vos discours bannir la défiance;
Mais personne en ces lieux ne peut nous écouter:
Nous sommes seuls, enfin, qu'aurois-je à redouter?
Quand vous m'accuseriez, votre seul témoignage
Ne peut contre ma foi donner le moindre ombrage.
Je connois là-dessus l'esprit de l'Empereur.
Je vais donc vous répondre et vous ouvrir mon cœur.
Seigneur, de vos avis je vois trop l'importance.

Le Prince est plus à craindre encore qu'on ne pense !
Il régnera. Comment nous pourrons-nous sauver ?
Pour moi, qui fus chargé du soin de l'élever,
Je me suis fait long-tems une pénible étude
De percer les raisons de son inquiétude.
Vous savez que toujours, solitaire, inquiet,
Farouche, il a paru ne vivre qu'à regret ?
Grace à mes soins, j'ai lu jusqu'au fond de son ame ;
J'ai vu son désespoir : l'ambition l'enflamme.
Au desir de régner sans cesse abandonné,
Tout lui déplaît ici n'étant point couronné.
Quelque soin qu'on ait pris d'abaisser son courage,
De dompter son orgueil dans un long esclavage,
On l'a vu chaque jour, loin de s'humilier,
Se roidir contre nous et devenir plus fier.
Trop instruit de ses droits, trop plein de sa naissance,
Il ne sauroit souffrir la moindre dépendance.
Mais sur-tout j'ai connu que son cœur est épris
D'une invincible horreur contre les favoris.
Il voit notre pouvoir dans la Cour de son pere,
Seigneur, comme un larcin que nous osons lui faire ;
Et si de l'Empereur il souhaite la mort,
C'est plus pour nous punir que pour changer de sort.
Voilà quel est le Prince ; et je puis dire encore,
Qu'il est cher à la Cour, que le Peuple l'adore.
Dès l'enfance, affectant une fausse pitié,
Il s'est de tout l'Empire attiré l'amitié.
Vous voyez qu'il soutient les rebelles Bulgares ?
Chaque jour l'Envoyé de ces Peuples barbares
L'entretient, le consulte, et près de l'Empereur

Andronic l'a flatté de toute sa faveur.
Ah ! rendons pour la paix leur projet inutile !
Que serions-nous tous deux dans un Etat tranquille ?
L'Empereur, libre alors de craintes et de soins,
Etant plus absolu, nous écouteroit moins.
En vain de sa tendresse il nous donne des marques :
Il est, n'en doutez point, comme tous les Monarques
Qui d'une égale ardeur chérissent nos pareils,
Et des plus grands bienfaits achetent leurs conseils,
Tandis que le désordre, ou le destin contraire,
Rendent à leur grandeur ce secours nécessaire.
Mais après le danger, à l'abri du malheur
Leur ardente amitié perd toute sa chaleur.
Nous devenons suspects en cessant d'être utiles.
Nos services passés sont de foibles asyles ;
On ne veut plus nous voir avec les mêmes yeux :
Ce qu'on louoit jadis est un crime odieux,
Et l'exil, la prison... que dis-je ? une mort prompte
Chez la postérité fait passer notre honte,
D'autant plus malheureux qu'accablés de douleurs
Tout le monde irrité nous refuse des pleurs,
Qu'au milieu des fureurs que sur nous on déploie,
Nos maux font le sujet de la publique joie,
Que le Peuple triomphe, et loin de s'attendrir,
Se plaint qu'on nous fait grace en nous faisant mourir !

LÉON.

Oui, Seigneur, prévenons le retour ordinaire
Qui du sort indigné nous montre la colere.
Occupons l'Empereur ; ne le laissons jamais

Goûter le plein bonheur d'une profonde paix.
Ainsi, maîtres de tout, nous n'aurons plus de maître,
Et le fier Andronic... Mais je le vois paroître.
L'Envoyé l'accompagne, et Martian aussi.

SCENE IV.

LÉONCE, MARTIAN, ANDRONIC, MARCÈNE, LÉON.

ANDRONIC, *à Léonce.*

Je vais leur en parler; ils sont tous deux ici.
Léonce, vous verrez avec combien de zele
Des Peuples opprimés je défends la querelle...
(*A Marcène et à Léon.*)
Vous, dont les seuls avis et la pleine faveur,
Au gré de vos desirs, font agir l'Empereur,
Portez-le à la clémence, et faites qu'il se rende,
Qu'il accorde la paix que Léonce demande,
Et cesse d'accabler du sort le plus cruel
Un Peuple malheureux et non pas criminel.
Pressez, n'épargnez rien, secondez mon envie;
Qu'on me laisse partir, que j'aille en Bulgarie.
Des Peuples ébranlés j'assurerai la foi.
J'en réponds, si l'on veut s'en reposer sur moi.
Songez que vos conseils ont causé ma misere;
Que si j'obtiens par vous cet aveu de mon pere,

En faveur de vos soins, je puis tout oublier,
Que je m'abaisse, enfin, jusqu'à vous en prier.

MARCÈNE.

Ah! Seigneur...

ANDRONIC, *l'interrompant.*

C'est assez. Il me reste à vous dire
Que je dois être un jour le maître de l'Empire.
Laissez-moi.

(*Marcène et Léon sortent.*)

SCENE V.

ANDRONIC, LÉONCE, MARTIAN.

LÉONCE, *à Andronic.*

Sur l'espoir d'obtenir votre appui,
Seigneur, nous nous flattons!

ANDRONIC.

Eh! que puis-je aujourd'hui?
Hélas! plus malheureux encor que vous ne l'êtes,
Rien ne peut réparer les pertes que j'ai faites!
Et vous pouvez un jour, par une douce paix
Perdre le souvenir des maux qu'on vous a faits.
L'Empereur doit ici vous voir et vous entendre.
Il l'a promis.. Il vient... Je vais tout entreprendre;
Trop heureux si mes soins donnent à vos États
Ce repos souhaité, dont je ne jouis pas!

SCENE VI.

L'EMPEREUR, GARDES, ANDRONIC, LÉONCE, MARTIAN.

ANDRONIC, *à l'Empereur, en allant au-devant de lui.*

Seigneur, Léonce encor vous demande audience;
Et vous avez daignez m'assurer...

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Qu'il s'avance.

LÉONCE, *se jettant aux pieds de l'Empereur.*

Permettez-vous, Seigneur, qu'embrassant vos genoux,
J'ose vous supplier d'écouter...

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Levez-vous.

LÉONCE, *à part, en se relevant.*

Fais si bien, juste Ciel, que ma plainte le touche!...
(*A l'Empereur.*)
Tout un Peuple, Seigneur, vous parle par ma bouche;
Un Peuple qui toujours à vos ordres soumis,
Fut le plus fort rempart contre vos ennemis,
Et de qui la valeur, justement renommée,
Se fit craindre cent fois à l'Europe alarmée,
Quand votre illustre pere, achevant ses exploits,
Se vit et la terreur et l'arbitre des Rois.
Vous le savez, Seigneur, ce Peuple magnanime
Fut toujours honoré de sa plus tendre estime,
Et ce digne Héros pour ses fameux combats

Choisissoit parmi nous ses Chefs et ses Soldats ?
Cet heureux tems n'est plus ; ces Guerriers intrépides
Sont en proie aux fureurs des Gouverneurs avides.
Sous des fers odieux leur cœur est abattu :
La rigueur de leur sort accable leur vertu.
Tout se plaint, tout gémit dans nos tristes Provinces,
Les Chefs et les Soldats et le Peuple et les Princes.
Chaque jour sans scrupule on viole nos droits,
Et l'on compte pour rien la Justice et les Loix.
En vain vos ennemis à nos Peuples soutiennent
Que c'est de votre part que leurs ordres nous viennent.
Non, vous n'approuvez point leurs sanglans attentats.
Je dirai plus, Seigneur, vous ne les savez pas.
Ah ! si, pour un moment, vous pouviez voir, vous-même,
Pour quels coups on se sert de votre nom suprême,
Que ce saint nom ne sert qu'à nous tyranniser,
Qu'à mieux lier le joug qu'on nous veut imposer ;
Alors de vos sujets, moins Empereur que pere,
Vous ne songeriez plus qu'à finir leur misere,
Et qu'à punir bientôt, avec sévérité,
Ces indignes abus de votre autorité !
Enfin, si l'on a vu nos Peuples en furie
S'armer pour maintenir les droits de la Patrie,
Seigneur, nos Gouverneurs sont les plus criminels ;
Ils nous ont trop appris à devenir cruels !
Pour vous nous conservons la foi la plus constante !
Faut-il vous en donner quelque preuve éclatante ?
Faut-il, pour soutenir l'honneur de votre rang,
Prodiguer tous nos biens, verser tout notre sang ?
Faut-il, nous exposant aux horreurs de la guerre,

Suivre

Suivre vos étendards jusqu'au bout de la terre ?
Vous nous verrez, contens au milieu des déserts,
Braver, pour vous servir, tous les périls offerts,
Et mériter de vous, en cherchant à vous plaire,
Les bontés dont jadis nous combla votre pere.
Mais s'il faut chaque jour, par de nouveaux tyrans,
Voir piller nos maisons, massacrer nos parens,
Et les trésors tirés du sein de nos Provinces,
Rendre ces inhumains plus puissans que nos Princes;
Je l'avoûrai, Seigneur, nos Peuples irrités
S'emporteront toujours contre leurs cruautés.
C'est à vous de juger, en Prince légitime,
S'il faut ou nous absoudre, ou punir notre crime.
Si vous nous condamnez, pleins de respect pour vous,
Seigneur, sans murmurer, nous souffrirons vos coups;
Mais du moins rejettez les avis sanguinaires
Des perfides auteurs de toutes nos miseres.
Prononcez par vous-même, et ne consultez pas
Des cœurs intéressés à troubler vos États.

L'EMPEREUR.

Ainsi vous espérez avec cet artifice
Dérober votre tête au plus juste supplice ?
Que dis-je ? vous voulez me prescrire des loix ?
Que pour régner enfin j'emprunte votre voix ?
C'est à vous d'obéir, sans vouloir vous défendre,
Aux ordres qu'en mon nom on vous a fait entendre;
Et si je n'écoutois que mes ressentimens
Je ne vous répondrois que par des châtimens.
Mais je veux bien encor suspendre ma colere.

Je verrai s'il faut être indulgent ou févere.
Allez ; je suis instruit de vos prétentions,
Et vous saurez bientôt mes résolutions.

(*Léonce sort.*)

SCENE VII.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, MARTIAN, GARDES.

L'EMPEREUR, *à Andronic.*

EH ! bien, parlerez-vous encor pour ces rebelles,
Prince ?

ANDRONIC.

Vous n'avez point de sujets plus fideles ;
Et, malgré vos bontés pour leurs persécuteurs,
Seigneur, vous frémirez d'apprendre leurs malheurs !
L'Empereur, mon ayeul, dont les vives lumieres
Égaloient le grand cœur et les vertus guerrieres,
Admira leur valeur, s'applaudit de leur foi !

L'EMPEREUR.

Son exemple aujourd'hui ne conclud rien pour moi.

ANDRONIC.

Eh ! bien, puisque votre ame, encor trop irritée,
Refuse à leurs soupirs la grace méritée,
Confiez-moi leur sort. Il faut que mes travaux
Des Bulgares trahis assurent le repos ;
Il faut que j'aille....

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Vous ?

ANDRONIC.

Permettez que je parte.
De ces lieux, pour un tems, souffrez que je m'écarte.
Tout m'en presse, Seigneur ; un Peuple que je plains,
Et qui brûle de voir son destin en mes mains,
Le desir de calmer les troubles de l'Empire
Et bien d'autres raisons, que je ne puis vous dire.

L'EMPEREUR.

Vous, sortir de Byzance et quitter cette Cour ?

ANDRONIC.

Oui, j'exige de vous cette marque d'amour.
Me refuserez-vous une premiere grace ?
Seigneur, si le succès répond à mon audace,
Vous connoîtrez bientôt par cet illustre emploi
Ce que l'Empire un jour doit attendre de moi.

L'EMPEREUR.

Je ne sais que juger d'un discours qui m'étonne !
A quel bizarre soin votre esprit s'abandonne !
Pourquoi quitter des lieux où tout vous est soumis,
Pour courir vous jetter parmi nos ennemis ?
Vous êtes dans Byzance, où ma Cour vous adore...,
Quel étrange projet ! je le répete encore :
Pour des Peuples ingrats faut-il vous empresser ?
Prince, consultez-vous ; je vous laisse y penser.

(*Il sort, avec les Gardes.*)

SCENE VIII.

ANDRONIC, MARTIAN.

ANDRONIC.

Le dessein en est pris, rien ne m'en peut distraire.
Hâtons, cher Martian, un départ nécessaire :
Abandonnons des lieux où je ne puis rien voir
Qui ne me soit l'objet d'un mortel désespoir !

MARTIAN.

Eh ! quoi, vous flattez-vous que loin de cette ville,
Que sous un autre Ciel vous serez plus tranquille ?
Non, Seigneur, vos chagrins ne vous quitteront pas !
Changerez-vous de cœur en changeant de climats ?
Et croyez vous sentir en sortant de Byzance
Des transports moins pressans et plus d'indifférence ?

ANDRONIC.

Non, non, d'aucun repos je n'ose me flatter :
C'en est fait, mes tourmens ne me sauroient quitter.
Loin de guérir des traits dont mon ame est blessée
Je n'en puis seulement concevoir la pensée.
Irène est trop charmante, et je sens mon amour,
Sans espoir, sans desirs, s'accroître chaque jour.
Je la vis, je l'aimai dès sa plus tendre enfance.
Cet amour s'est nourri de cinq ans d'espérance.
Ses yeux sont plus puissans qu'ils ne l'étoient alors,
Et je ferois contr'eux d'inutiles efforts !
Mais ce feu malheureux que je ne puis éteindre

Peut-être plus long-tems ne pourroit se contraindre.
Je ne puis voir mon pere avec tranquillité
Possesseur d'un trésor que j'avois mérité.
Il m'a fait trop de maux en m'enlevant Irène!
Il s'éleve en mon cœur des sentimens de haine
Que toute ma vertu ne sauroit étouffer.
Ce n'est qu'en m'éloignant que j'en puis triompher.
Je sais tous les égards que je dois à mon pere,
Et le Ciel m'est témoin comme je le révere!
Je voudrois faire plus; mais il m'a tout ôté.
Son choix... N'en parlons plus... Je suis trop agité.
Je ne me connois plus, et je me crains, moi-même.
Je suis jeune, jaloux; j'ai perdu ce que j'aime.
Fuyons; n'exposons point ma tremblante vertu
Au remords éternel d'avoir mal combattu!

MARTIAN.

Que je vous plains, Seigneur! que votre destinée
Par ce funeste amour devient infortunée!
Sans lui toujours content, révéré, glorieux,
En naissant assuré du rang de vos ayeux,
Votre cœur eût goûté, dans une paix profonde,
L'heureux sort que le Ciel donne aux maîtres du monde!

ANDRONIC.

Que dis-tu? Je suis né pour être malheureux.
L'amour ne fait point seul mon destin rigoureux!
Eh! quoi, pour pénétrer l'excès de ma misere,
Ne te suffit-il pas de connoître mon pere?
L'Empereur, soupçonneux, esclave de son rang,
Ne m'a jamais fait voir les tendresses du sang.

Les plus saints mouvemens que la nature imprime
Dans son austere cœur passeroient pour un crime;
Et pour être né Prince, il ne m'est pas permis
D'éprouver tout l'amour d'un pere pour son fils.

MARTIAN.

Quoi ! Seigneur....

ANDRONIC, *l'interrompant.*

Dans ces lieux mon courage murmure,
Et mon cœur n'est point fait pour une vie obscure.
Dès l'enfance charmé des Héros de mon sang,
Je trouve leurs vertus au-dessus de leur rang.
Sur-tout de mon ayeul et l'exemple et la gloire
M'enflamme à tous momens et remplit ma mémoire!
Sur ce fameux Guerrier mon esprit attaché,
Par aucun autre objet, n'en peut être arraché.
Je regarde son sort avec un œil d'envie;
A ses jours éclatans je compare ma vie.
Rien ne s'offre à mes yeux dans le cours de ses ans
Que de nobles travaux, des succès triomphans,
Que des murs embrasés, que des villes surprises,
Des Peuples asservis, des Provinces conquises,
Des rebelles punis, des Rois humiliés,
Le repos maintenu chez tous ses alliés;
Ou si jamais le sort, démentant son courage,
A ses prospérités a mêlé quelque outrage,
Il me paroît plus grand dans son adversité!
Je le vois triompher du destin irrité;
En tirant de sa chûte une nouvelle gloire,
A force de vertu, rappeller la victoire!
Moi, toujours renfermé dans ces murs malheureux,

Occupé jusqu'ici par de frivoles jeux,
Je ne sais ni l'emploi, ni l'ordre d'une armée
Que par des traits confus, ou par la renommée.
Ah! ce seul souvenir, plus que tous mes malheurs,
M'irrite, me dévore et m'arrache des pleurs!...
Allons, obéissons au transport qui me guide,
Et prenons vers la gloire un essor si rapide
Que dans leur nombre un jour mes exploits confondus
Suffisent à remplir les jours que j'ai perdus!...
Cependant, cherche Eudoxe. Elle connoît ma peine,
Et m'a cent fois pressé de fuir les yeux d'Irène.
Du dessein que j'ai pris il l'a faut avertir.
Va la trouver. Dis-lui qu'avant que de partir
Je demande sur-tout à voir l'Impératrice,
Et qu'elle doit encor me rendre cet office,
Que j'ose m'en flatter... Adieu: cours, hâte-toi.
J'attendrai ton retour pour disposer de moi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRÈNE, EUDOXE.

IRÈNE.

JE ne le verrai point : non, j'y suis résolue.
M'osez-vous conseiller cette fatale vue ?
Eudoxe, ignorez-vous son destin et le mien ?

EUDOXE.

Pourquoi lui refuser un moment d'entretien ?
Voulez-vous qu'irrité de votre résistance
Il ne se presse plus de sortir de Byzance ?
Croyez-moi, gardez-vous d'aigrir son désespoir ;
Et, puisque pour jamais il renonce à vous voir,
Madame, accordez-lui la faveur qu'il demande !

IRÈNE.

Quels soupirs, quels regrets voulez-vous que j'entende ?
Vous qui, me dérobant à nos heureux climats,
Dans ces funestes lieux conduisîtes mes pas ;
Vous de qui les conseils, le zele et la prudence
Devroient à tous momens rassurer ma constance,

Qui peut-être succombe à mes mortels ennuis,
Voulez-vous m'exposer au péril que je fuis ?

EUDOXE.

Madame, le péril est-il moins redoutable
A ne pas écouter ce Prince déplorable ?
Résolu de vous faire entendre ses adieux,
Il vous suivra peut-être à toute heure, en tous lieux,
Et voudra, pour le moins, devoir à la fortune
Le plaisir de vous faire une plainte importune....
Que dis-je ? croyez-vous que plein de son amour
Il puisse se résoudre à partir de la Cour ?
On se propose en vain de quitter ce qu'on aime !
Enfin dans ce dessein confirmez-le, vous-même.
Montrez-lui le danger que vous courez tous deux,
Qu'on verroit, tôt ou tard, quelque éclat de ses feux,
Que l'Empereur suivant son penchant ordinaire
Oublîroit les saints noms et d'époux et de pere,
Et vous perdroit, tous deux, sur un simple regard
Où peut-être l'amour auroit eu peu de part.
Redoublez d'Andronic la fierté naturelle ;
Montrez-lui les chemins où la gloire l'appelle.
Sur-tout, commandez-lui de ne vous voir jamais :
Qu'il ne s'approche plus des murs de ce Palais ;
Qu'il pense à tous momens que son sort et le vôtre
Vous doit, jusqu'au tombeau, séparer l'un de l'autre.
O Ciel ! que feriez-vous si, trompant votre espoir,
Andronic en ces lieux, revenu pour vous voir,
Renouveloit un jour par sa triste présence
Le souvenir qu'auroit affoibli son absence ?
Que de nouveaux combats ! que de secrets soupirs !

Hélas ! épargnez-vous ces mortels déplaisirs !
Si le Prince une fois vous a promis, Madame,
De ne plus traverser le repos de votre ame,
D'aller loin de vos yeux, sans espoir de retour,
Étouffer ou nourrir un malheureux amour,
Quelque brûlant desir, quelque ardeur qui le presse,
Madame, j'en réponds, il tiendra sa promesse.
Voyez-le; et, sans frémir de son destin cruel,
Prononcez-lui l'arrêt d'un exil éternel.

IRÈNE.

Lui pourrai-je imposer une loi si funeste ?
Ah ! laissez-le moi fuir sans me charger du reste !
J'ai causé ses malheurs, en causant son amour;
Le presserai-je encor de sortir de la Cour,
Et d'aller essuyer, chez un Peuple barbare,
Du destin ennemi le caprice bizarre?
Que dis-je ? pensez-vous que dans mon triste cœur
Ma vertu devant lui résiste à ma douleur,
Au bruit de ses soupirs, à l'aspect de ses larmes ?...
Non, ce seul souvenir me donne trop d'alarmes !
Je ne puis m'exposer à ce triste entretien !
C'est trop de mon tourment sans y joindre le sien !
C'est trop pour triompher de toute ma constance,
Hélas ! d'avoir quitté les lieux de ma naissance;
Ces lieux où tout sembloit prévenir mes desirs,
Où mon cœur n'a jamais connu que les plaisirs!....

(*A part.*)

O bienheureux séjour ! aimable Trébisonde !
O murs, où je vivois dans une paix profonde,
Que n'ai-je en vous perdant de mes funestes jours

Par une prompte mort vu terminer le cours !
Je m'éloignai de vous. En ces lieux entraînée
Par le trompeur espoir d'un heureux hyménée,
Je croyois qu'Andronic à mon destin lié
Pour jamais avec moi seroit associé.
Nos peres l'ordonnoient. Trébisonde et Byzance
Sur cet illustre hymen fondoient leur espérance.
Je venois, avec joie, en célébrer les nœuds.
Le Prince étoit aimable, il étoit amoureux.
Vains projets ! vains transports ! espérance inutile !
J'arrive, enfin. A peine entrois-je en cette ville
Que je me vois livrée à des maux infinis.
Il me faut épouser le pere au lieu du fils.
Nos destins sont changés. Un ordre de mon pere
Détruit dans un instant le bonheur que j'espere.
En victime d'État, contrainte d'obéir,
Pour conserver ma gloire il fallut me trahir !

EUDOXE.

Eh ! pourquoi rappelant vos disgraces passées,
Occuper votre esprit de ces tristes pensées ?
Madame, faites-vous un généreux effort ;
Avec moins de douleur remplissez votre sort,
Et cachez avec soin aux yeux de tout l'Empire
Les déplaisirs secrets....

IRÈNE, *l'interrompant.*

Ah ! que m'osez-vous dire ?
Qui jamais a caché ses chagrins mieux que moi,
Et mieux subi du sort l'injurieuse loi ?
Cependant, qui jamais eut le sort plus contraire ?
Observée avec soin par une Cour austere,

Où les yeux les plus chers me semblent ennemis,
Où je n'ai rien des biens que je m'étois promis,
Où, sans cesse livrée à ma douleur extrême,
Mon cœur tyrannisé combat contre lui-même,
Que vous dirai-je, enfin? où ce cœur malheureux
Est souvent, malgré moi, moins fort que je ne veux!

EUDOXE.

Redoublez vos efforts. Le tems, votre constance
De vos profonds ennuis vaincront la violence,
Et le Prince bientôt éloigné de vos yeux,
Vous pourrez....

SCENE II.

NARCÉE, IRÈNE, EUDOXE.

NARCÉE, *à Irène.*

Andronic s'avance vers ces lieux:
Il vous cherche, Madame.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

SCENE III.

IRÈNE, EUDOXE.

IRÈNE.

Ah ! je n'ose l'attendre.
Eudoxe, vous pouvez lui parler et l'entendre.
Voyez-le. Dites-lui qu'en l'état où je suis,
Le fuir et le bannir est tout ce que je puis.

SCENE IV.

ANDRONIC, IRÈNE, EUDOXE.

ANDRONIC, *à Irène, qui veut s'éloigner.*

Vous me fuyez, Madame? Ah! Ciel! quelle injustice!
Quoi ! de tous mes malheurs vous rendez-vous complice ?
Hélas ! pour accabler un cœur infortuné
Secondez-vous le sort à me nuire obstiné ?

IRÈNE.

Que demandez-vous, Prince, et que pourrez-vous dire ?
Méprisez-vous les loix que je vous fais prescrire ?

Quel est votre dessein de venir en ces lieux
Me faire, malgré moi, recevoir vos adieux?
Puisque vous êtes prêt à sortir de Byzance,
N'en pouviez-vous partir avec votre innocence?
Avez-vous oublié qu'un serment solemnel
Nous impose à tous deux un silence éternel?
Qu'il n'est plus entre nous d'entretien légitime,
Qu'un seul mot, qu'un regard, qu'un soupir est un crime?
Que, sans cesse, attentive à remplir mon devoir,
Je mets tout mon bonheur à ne vous plus revoir,
Et, quels que soient les maux que vous avez à craindre,
Qu'il ne m'est pas permis seulement de vous plaindre?

ANDRONIC.

Qu'entends-je? juste Ciel! de quoi m'accusez-vous?
Madame, qu'ai-je fait digne de ce courroux?
Viens-je vous demander que d'un œil pitoyable
Vous donniez quelques pleurs au malheur qui m'accable?
Viens-je vous demander que vous me permettiez,
Puisqu'il me faut mourir, d'expirer à vos pieds?
Ah! de votre repos plus jaloux que vous-même,
J'ai soin de m'exiler, parce que je vous aime....
Pardonnez-moi ce mot, pour la derniere fois,
Et songez que je pars sans attendre vos loix,
Qu'en vain à me bannir vous étiez résolue,
Puisque déja mon cœur vous avoit prévenue.
Depuis le jour fatal qu'arrachée à ma foi,
Madame, vous vivez pour un autre que moi,
Quoique toujours brûlé jusques au fond de l'ame,

Vous savez si mes yeux ont parlé de ma flamme ?
Si le moindre transport, un indiscret soupir
Vous ont fait soupçonner quelque injuste desir ?
Tout a gardé, Madame, un rigoureux silence....
Mais un cœur n'est point fait pour tant de violence.
Je sais tous les combats qu'il me faudroit livrer
Si sous un même ciel nous osions respirer.
Je sais, enfin, je sais tout ce que pourroient dire
Vos ennemis, les miens, peut-être, tout l'Empire.
Ils ont su mon amour et doivent présumer
Que qui vous aime un jour doit toujours vous aimer.
Peut-être oseroient-ils soupçonner l'un et l'autre...
Sauvons de leur soupçon et ma gloire et la vôtre.
Je cherche à m'éloigner. Vous, pressez l'Empereur
D'accorder à mes vœux cette unique faveur.
Heureux si par vos soins mon attente est remplie !
J'irai des révoltés appaiser la furie.
Ils me veulent pour Chef, et je ne doute pas
Que je ne sois bientôt maître dans leurs États,
Qu'au gré de mes desirs leur valeur toujours prête,
Ils n'entreprennent tout, si je marche à leur tête.
Je viens donc vous offrir leurs armes, mon pouvoir.
Le Ciel, qui me condamne à ne jamais vous voir,
Qui me fait étouffer une flamme si belle,
Ne sauroit, pour le moins, s'offenser de mon zele.
S'il défend à mon cœur des sentimens trop doux,
Il permet à mon bras de combattre pour vous ;
Et si jamais ce bras vous étoit nécessaire,
Ou pour aller servir l'Empereur, votre pere,
Ou pour faire périr, ou chasser de ces lieux

Ceux de qui la présence a pu blesser vos yeux;
Appelez-moi, Madame, et je pourrai tout faire.
Je ne veux que la gloire, ou la mort pour salaire.
A vous donner mon sang je borne mon bonheur,
Puisqu'il m'est défendu de vous donner mon cœur!

IRÈNE.

En vain vous me flattez de ces fameux services!
Mes vœux n'aspirent point à ces grands sacrifices.
Quand vous aurez quitté ce funeste séjour,
Qu'aurois-je à craindre encor, Prince, dans cette Cour?
Hélas! j'y verrai tout avec indifférence!
M'exercer aux vertus digne de ma naissance,
Accoutumer mon cœur, trop souvent mutiné,
A chérir un époux que le Ciel m'a donné,
Obéir à ses loix, ne songer qu'à lui plaire,
Me sacrifier toute à mon devoir sévere,
Soulager les sujets qui vivent sous ma loi,
Voilà, jusqu'à la mort, quel sera mon emploi.
J'avoûrai, cependant, et je le puis sans crime,
Que vous aurez toujours ma plus parfaite estime,
Que pour vous applaudir, pour louer vos exploits,
Je joindrai mon suffrage à la commune voix,
Que pour tous mes plaisirs le seul que j'imagine
C'est de voir les hauts faits où le Ciel vous destine,
Et de votre grand nom cent Monarque jaloux
Justifier le choix que j'avois fait de vous.
Après cela partez. A votre exil fidele,
Ne revenez jamais que je ne vous rappelle.

Faites-vous un bonheur sous de nouveaux climats,
Qu'aux lieux où je serois vous ne trouveriez pas !

ANDRONIC.

Est-il tems ? Ce bonheur, dont vous flattez mon ame,
Hélas ! en vous perdant je l'ai perdu, Madame ;
Et je n'en connois plus où je puisse aspirer !
Cette perte est un coup qu'on ne peut réparer.
Si quelque soin encore occupe mon courage
C'est de faire rougir le destin qui m'outrage,
D'apprendre à l'univers, par quelque illustre effort,
Qu'un cœur comme le mien mérite un autre sort ;
Et, payant de mon sang ma premiere victoire,
D'élever de mes maux un trophée à ma gloire.
Vous, cependant, Madame, oubliez mes malheurs ;
Et tandis que, nourri de soupirs et de pleurs,
Mes déplorables jours vont courir à leur terme,
Régnez, et....

IRÈNE, *l'interrompant.*

Croyez-vous ma constance si ferme ?
Ce reproche cruel, plus que tous vos regrets,
Étonne mon courage et confond mes projets !
Ah ! Prince, pensez-vous qu'insensible, inhumaine,
Mes yeux sans s'émouvoir regardent votre peine,
Que, pendant les horreurs d'un exil rigoureux,
Vous soyiez seul à plaindre et le seul malheureux ?...
Mais, que dis-je ? où m'entraîne une force inconnue ?...
Ah ! pourquoi venez-vous chercher encor ma vue ?
Partez, Prince ; c'est trop prolonger vos adieux !

EUDOXE.

Ah ! Madame, je vois l'Empereur en ces lieux.

SCENE V.

L'EMPEREUR, LÉON, MARCÈNE, ANDRONIC, IRÈNE, EUDOXE.

L'EMPEREUR, *à Irène, en lui montrant Andronic.*

MADAME, quel étoit son discours et le vôtre ?
Mon abord imprévu vous trouble, l'un et l'autre !
Je le vois ; tous vos soins ne le peuvent cacher.

IRÈNE.

Andronic jusqu'ici m'étoit venu chercher.
Seigneur, il a jugé mon secours nécessaire
Pour obtenir de vous un aveu qu'il espere.
Il vient de me presser de vous parler pour lui.
Chaque moment qu'il perd augmente son ennui.
Laissez un libre cours à son ardeur guerriere,
Et souffrez qu'à ses vœux j'ajoute ma priere....
(*A Andronic.*)
Je fais ce que je puis, Prince ; vous l'entendez.
Puissiez-vous obtenir ce que vous demandez !
(*Elle sort, avec Eudoxe.*)

SCENE VI.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, LÉON, MARCÈNE.

L'EMPEREUR, *à Andronic.*

Quoi ! Prince, vous cédez à votre impatience ?
Vous êtes résolu d'abandonner Byzance ?
Vous me faites encor presser d'y consentir ?

ANDRONIC.

Oui, Seigneur ; et déja je brûle de partir !
Je ne puis résister à l'ardeur qui m'entraîne !

L'EMPEREUR.

Je n'entends qu'à regret un discours qui me gêne ;
Et j'aurois souhaité que ce fatal dessein,
Prince, ne fût jamais entré dans votre sein.
Je vous ai dit tantôt, moins en maître qu'en pere,
Que je n'approuvois point ce départ téméraire.
C'en étoit trop, je crois, pour vous persuader
Que vous m'offenseriez à le redemander ;
Mais, puisque, malgré moi, puisque, sans complaisance,
Vous me parlez encor d'un projet qui m'offense,
Ne vous étonnez pas de mon juste refus.

ANDRONIC.

Ah ! Seigneur, voulez-vous....

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Ne me répliquez plus.

Songez à m'obéir d'une ame plus soumise.
Dans un profond oubli laissons cette entreprise,
Et ne fomentez point des soupçons dangereux,
Dont nous pourrions un jour nous repentir, tous deux.

ANDRONIC.

Eh! bien, Seigneur, je sors; mais c'est trop me contraindre.
Dans l'état où je suis, je ne saurois plus feindre;
Et d'un si dur refus les perfides auteurs
Me pourroient bien un jour payer tous mes malheurs!

(*Il sort.*)

SCENE VII.

L'EMPEREUR, LÉON, MARCÈNE.

L'EMPEREUR, *à part.*

Quelle témérité, quel discours, quelle audace!
A mes yeux!

LÉON.

Vous voyez, Seigneur, qu'il nous menace!
Ses chagrins, qu'il ne peut élever jusqu'à vous,
Avec plus de fureur retomberont sur nous....
Que dis-je? croyez-vous que ce Prince s'arrête
A faire sur nous seuls éclater la tempête?
Que je prévois des maux pour nos fils malheureux!
Qu'Andronic leur prépare un destin rigoureux!

MARCÈNE, *à l'Empereur.*

Je ne m'alarme point de tout ce qu'il peut faire ;
Je prends peu garde au fils s'il faut servir le pere.
Andronic me dût-il accabler le premier,
Seigneur, de ses desseins il faut vous défier.
Son ame d'un refus eût été moins surprise
S'il n'eût point médité quelque grande entreprise !
Iroit-il donc chercher des Peuples révoltés
S'il ne vouloit servir leurs infidélités ?
Qui pourroit l'arracher du sein de sa patrie
S'il ne vouloit contre-elle exercer sa furie ?
Et peut-être va-t-il, par Léonce engagé,
Désobéir encore, et partir sans congé.

L'EMPEREUR.

Lui, partir sans congé ?

MARCÈNE.

Seigneur, je l'appréhende.
C'est le seul Andronic que Léonce demande ;
Et, pour mieux attirer ce Prince ambitieux,
Il le flatte d'un rang qu'il n'a point en ces lieux.
Les Bulgares, armés contre votre puissance,
Seront bientôt remis sous votre obéissance ;
Mais qu'ils vous causeront et de peine et d'ennui
S'ils marchent contre vous sous un Chef tel que lui !
S'ils peuvent désormais braver votre colere,
En opposant le fils aux menaces du pere,
Et publier par-tout que leurs soins, leur valeur
Conspirent au salut de votre successeur !

LÉON, *à l'Empereur.*

Hélas! en quels excès pourra-t-il se répandre

S'il se trouve en état d'oser tout entreprendre!
Mécontent, et suivi de ces mêmes guerriers
Que tant d'heureux succès rendent déja si fiers!
Après avoir chez eux assuré sa puissance,
Peut-être viendra-t-il l'établir dans Byzance.
Un jeune cœur heureux dans ses premiers forfaits
S'abandonne sans crainte à de plus noirs projets,
Et, ne consultant plus qu'un flatteur qui le loue,
Va jusqu'à présumer que le Ciel les avoue.
Il croit exécuter tout ce qu'il entreprend;
Il n'est plus de dessein qui lui semble trop grand.
Rempli de confiance, il court, triomphe, immole.
Pour lui le sort se fixe et la victoire vole.
Il gagne des Soldats et l'estime et le cœur:
Les Peuples à son nom sont glacés de terreur.
Ainsi, gardant sur tout un empire suprême,
Tout l'honore, ou le suit; tout le redoute, ou l'aime,
Tant qu'enfin sa valeur l'élevant jusqu'aux Cieux,
Il voit ses attentats devenir glorieux!

L'Empereur.

Ah! que vous m'étonnez!... Mais prévenons sa fuite...
Sans cesse, de plus près, éclairons sa conduite.
Veillez sur tous ses pas et redoublez vos soins.
Placez autour de lui de fideles témoins.
Enfin, dans ce départ tâchons de le surprendre,
Si contre ma défense il l'osoit entreprendre.
Allez.

(*Léon et Marcène sortent.*)

SCENE VIII.

L'EMPEREUR, *seul.*

Ce n'est pas tout : dans ce fatal moment
Je sens mon cœur troublé d'un autre mouvement....
Ah ! qu'Andronic encore et m'alarme et me gêne !
Pourquoi dans ses desseins fait-il entrer Irène ?
Quel intérêt prend-elle au destin de mon fils ?....
Que dis-je ? ils se parloient quand je les ai surpris.
J'ai remarqué leur trouble en me voyant paroître...
O Ciel ! quelle terreur !... Je me trompe, peut-être.
Chassons cette pensée ; épargnons à nos yeux
Tout ce qu'a de cruel cet objet odieux....
Mais plutôt pénétrons cette étrange aventure....
L'amour dans tous les cœurs étouffe la nature.
Ne nous assurons point sur les devoirs d'un fils :
Quand l'amour est extrême il se croit tout permis.
Andronic, je le sais, aima l'Impératrice ;
Et bien qu'à ses desirs mon hymen la ravisse,
Ce feu dont il brûloit peut n'être pas éteint,
Et peut-être qu'Irène et l'écoute et le plaint....
Ah ! si je le croyois.... un châtiment sévere....
Allons, développons ce funeste mystere.
Ils se cachent en vain, et, pour tout deviner,
C'est assez que mon cœur commence à soupçonner.
Ne différons donc plus, et si je vois le crime,
Punissons, sans songer si j'aime la victime !

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

SEIGNEUR, que faites-vous ?

ANDRONIC.

Ah ! ne m'en parle plus,
Martian ; tes discours sont ici superflus.
Je suis trop irrité pour cesser de me plaindre !

MARTIAN.

Mais, quoi ! ne sauriez-vous un moment vous contraindre ?
Modérez vos transports. Est-ce dans ce Palais
Qu'il faut faire si haut éclater vos regrets ?
Peut-être on vous observe.

ANDRONIC.

As-tu trouvé Léonce ?
Est-il prêt ? qu'a-t-il dit et quelle est sa réponse ?

MARTIAN.

Il se fait de vos loix un souverain devoir...
Mais il vient.

SCENE II.

LÉONCE, ANDRONIC, MARTIAN.

ANDRONIC, *à Léonce.*

C'EST en vous que je mets mon espoir,
A des maux éternels la fortune me livre.
Ami, je suis perdu si je ne puis vous suivre.
L'Empereur avec vous me défend de partir,
Mais l'ardeur que je sens ne se peut ralentir;
Si je puis par vos soins assurer ma retraite,
Mes souhaits sont remplis, mon ame est satisfaite.
Parlez; sortirons-nous de ces lieux ennemis?
Ce favorable espoir peut-il m'être permis?

LÉONCE.

Oui, Seigneur; tout est prêt, vous n'avez qu'à me
suivre.
Allons, que pour jamais la fuite vous délivre
Des chagrins, des périls qui menacent vos jours;
De nos Peuples armés acceptez le secours.
Ils ne veulent que vous. A l'envi l'un de l'autre,
Ils donneront leur sang pour défendre le vôtre.
Brisez un joug fatal, et que vos premiers coups
Attirent tous les yeux et tous les cœurs à vous.

ANDRONIC.

Non, ne balançons plus. Par trop de violence
On a poussé mon cœur et lassé ma constance.

Ouvrons des yeux, enfin, trop long-tems abusés,
Rendons, à notre tour, les maux qu'on m'a causés.

LÉONCE.

Vengez-vous, vengez-nous ; nos Peuples vous attendent :
Ne leur refusez plus le bras qu'ils vous demandent.
Vous avez en vos mains le projet arrêté,
Comme un gage certain de leur fidélité.
Vous trouverez, Seigneur, des troupes toutes prêtes,
Des Soldats orgueilleux du bruit de leurs conquêtes,
Fideles à leurs Chef, patiens à souffrir
Et toujours résolus de vaincre ou de mourir.
Courez les commander, et tentez la fortune.
Mais sur-tout bannissez une crainte importune.
En livrant votre bras à ces nobles efforts
Prenez soin de fermer votre cœur aux remords.
Ne vous souvenez plus pendant votre entreprise
Si l'exacte équité la blâme, ou l'autorise.
Entrez dans la carriere, et, sans vous arrêter
Au degré le plus haut hâtez-vous de monter.
Ces scrupuleux devoirs et ces égards séveres,
Seigneur, sont des vertus pour des hommes vulgaires ;
Qui se sent un esprit prompt à s'effaroucher
Sur les pas des Héros ne doit jamais marcher.
Les hommes destinés à gouverner la terre,
A traîner avec eux la terreur et la guerre,
Loin de porter un cœur de remords combattu,
Au poids de leur grandeur mesurent leur vertu.

ANDRONIC.

Mais pour ma fuite, ami, quel parti dois-je prendre ?

LÉONCE.

Martian est instruit et je cours vous attendre.
D'abord que l'Empereur, congédiant sa Cour,
Se sera retiré pour attendre le jour,
Martian, sur mes pas soigneux de vous conduire,
Assurera la fuite où votre cœur aspire.
J'ai dans tous les chemins par où vous passerez
De fideles amis et des cœurs assurés,
Qui, tous brûlans pour vous d'une amitié parfaite,
Fourniront les moyens d'une prompte retraite.
Hâtez-vous donc, Seigneur. Moi, sans plus différer;
A remplir vos desirs je vais tout préparer.

(*Il sort.*)

SCENE III.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

C'EN est donc fait, Seigneur, et, malgré ma priere,
Vous suivez les transports d'une aveugle colere?
Il n'est rien désormais qui vous puisse arrêter?
Dans quels affreux périls vous courez vous jetter?
Ignorez-vous l'abîme où ce départ vous mene?
J'en frémis!... Vous cherchez votre perte certaine.
Non, l'Empereur en vous ne verra plus son fils,
Et vous êtes perdu si vous êtes surpris.
Ne calmerez-vous point cette ardeur indiscrette?

ANDRONIC.

Ah ! cruel ! oses-tu condamner ma retraite ?
Laisse, laisse-moi fuir. Est-il quelque séjour
Plus à craindre pour moi que cette affreuse Cour ?
Je sais dans mon projet quel malheur je m'apprête,
Qu'à m'éloigner sans ordre il y va de ma tête,
Qu'aujourd'hui découvert je périrai demain,
Que mon sang, que l'État me défendront en vain.
Mais mon destin le veut : il faut que j'obéisse.
Eh ! que voudrois-tu donc, Martian, que je fisse ?
Peux-tu bien concevoir dans ces tristes momens
La rigueur de mon sort, mes craintes, mes tourmens ?
On me prive, à jamais, de tout ce que j'adore ;
Je vois dans la splendeur deux hommes que j'abhorre,
Dont l'injuste pouvoir, à me nuire obstiné,
Me rend presque odieux le sang dont je suis né !
Malgré tant de raisons, malgré tant de contrainte
Laissai-je un seul moment échapper quelque plainte ?
J'étouffe mes soupirs, j'étouffe mes regrets :
Je ne punis que moi des maux que l'on m'a faits ;
Et, nourrissant mon cœur de ma mélancolie,
D'un malheur éternel j'empoisonne ma vie.
Enfin, lassé de voir des objets si cruels,
Pour m'épargner des coups, ou des vœux criminels,
Moins soigneux de mes jours que de mon innocence,
Je demande, par grace, à partir de Byzance,
Et d'aller exercer mon courage et mon bras
A soumettre, à calmer de rebelles États ;
On me refuse encor l'emploi que je demande :
On soupçonne ma foi ! Je vois qu'on m'appréhende.

On m'impute à forfait le soin de m'éloigner :
On me croit dévoré de l'ardeur de régner ;
Et, tout près de tenter, par un orgueil extrême,
Ce que je n'ai point fait en perdant ce que j'aime,
Sur ces fausses raisons on me retient ici !
Je vois contre mes pleurs qu'un pere est endurci.
Je vois mes ennemis triompher de ma peine ;
On me lie à mes maux d'une plus forte chaîne :
On veut me voir souffrir, et mes persécuteurs
Ne seroient pas contens si je souffrois ailleurs !

MARTIAN.

Mais, Seigneur...

ANDRONIC, *l'interrompant.*

Je ne puis t'écouter davantage.
Je me livre aux transports de ma secrette rage !
Plus de conseils ; il faut m'éloigner, ou périr.
Dans le champ qui m'attend je brûle de courir.
C'est nourrir trop long-tems une douleur timide ;
Je veux que désormais la colere me guide,
Pour faire hautement repentir l'Empereur
D'avoir traité son fils avec tant de rigueur !...
Mais déja dans ces lieux regne un profond silence....
Cours, hâte-toi, réponds à mon impatience.
Observe le moment où nous pourrons partir,
Et quand il sera tems reviens m'en avertir.

(*Martian sort.*)

SCENE IV.

ANDRONIC, *seul.*

Enfin, dans un instant ma fortune cruelle
Va prendre par ma fuite une face nouvelle,
Si le Ciel favorable aux vœux que je lui fais
Approuve ma retraite, et soutient mes projets !
O vous, dont si long-tems j'ai chéri la présence,
Lieux à mes vœux si doux, sacrés murs de Byzance,
Palais de mes ayeux, où je reçus le jour,
Je me prive à jamais de votre heureux séjour,
Je fuis; mais, en partant, mon amour vous confie
Un trésor à mes yeux bien plus cher que ma vie !
Heureux dans votre sein de pouvoir l'enfermer !
Je l'aime, je l'adore et ne l'ose nommer.
Pour lui plaire, à l'envi redoublez tous vos charmes !
Voyez couler ses jours sans trouble, sans alarmes;
Et, le Ciel sur moi seul épuisant ses rigueurs,
Puissiez-vous n'être plus les témoins de ses pleurs !...
(*Voyant paroître Martian.*)
Enfin...

SCENE V.

MARTIAN, ANDRONIC.

MARTIAN.

VENEZ, Seigneur; l'heure nous favorise:
Partez.

ANDRONIC.

(*A part.*)

Allons... O Ciel! conduis notre entreprise!
Puissions-nous sans témoins abandonner ces lieux.
Mais on vient... L'Empereur se présente à mes yeux....
Serois-je découvert?

SCENE VI.

L'EMPEREUR, LÉON, MARCÈNE, ASPAR, CRISPE, GÉLAS, GARDES, ANDRONIC, MARTIAN.

L'EMPEREUR, *aux Gardes.*

GARDES, qu'on les saisisse!

ANDRONIC, *à part.*

Ah! du moins, par ma mort prévenons sa justice.
(*Il tire un poignard et veut s'en percer; mais quelques Gardes l'entourent et le désarment.*)

L'EMPEREUR.

Mais, Prince, songez-vous qu'un dessein si cruel
Vous peut faire à mes yeux passer pour criminel ?
On ne s'immole point quand on n'a rien à craindre!

ANDRONIC.

Puisque vous savez tout, qu'est-il besoin de feindre ?
Si l'on n'eût pris le soin de vous en avertir
M'auroit-on arrêté quand je croyois partir ?
Oui, je suis criminel ; vous connoissez mon crime.
Je voulois à vos coups dérober la victime,
Satisfaire, à la fois, mon cœur et vos soupçons.
Vous épargner le soin de chercher des raisons,
Pour condamner un fils, que vous croyez perfide,
Et sauver à vos mains l'horreur d'un parricide!

L'EMPEREUR, *à part.*

L'orgueil d'un criminel peut-il aller plus loin ?...
(*Aux Gardes.*)
Qu'on l'ôte de mes yeux ; qu'on le garde avec soin,
Et qu'on fasse expirer, au milieu des supplices,
Léonce et Martian, ses malheureux complices...

(*Andronic sort, avec Aspar et quelques Gardes. Martian est emmené par Crispe, Gélas et d'autres Gardes.*)

SCENE VII.

L'EMPEREUR, LÉON, MARCÈNE, GARDES.

L'EMPEREUR, *à Léon.*

Vous, Léon, hâtez vous; et, sans perdre un moment
Suivez le Prince. Allez; cherchez exactement
Tout ce qui peut servir à nous prouver son crime,
Et rendre contre lui ma fureur légitime.

(*Léon sort.*)

SCENE VIII.

L'EMPEREUR, MARCÈNE, GARDES.

MARCÈNE, *à l'Empereur.*

Vous l'avez vu, Seigneur? sans nous, sans nos avis,
Le perfide Léonce emmenoit votre fils.
Ils s'éloignoient tous deux; et ce Palais tranquille
Sembloit leur assurer une fuite facile.
Mais, Seigneur, un des miens, les suivant de plus près,
A connu leur dessein et vu tous leurs apprêts.
Il m'a tout dit. Nos soins ont prévenu leur fuite,

Et de leurs attentats la déplorable suite.
Par là, n'en doutez point, des Peuples révoltés
Les projets sont trahis, les transports arrêtés.
Enfin, ne craignez plus les efforts de leurs armes.

SCENE IX.

IRÈNE, EUDOXE, NARCÉE, L'EMPEREUR, MARCÈNE, GARDES.

IRÈNE, *à l'Empereur.*

Qu'ai-je entendu, Seigneur? quel bruit, quelles alarmes,
Quel danger imprévu, quel dessein odieux
Trouble votre repos, vous attire en ces lieux?
Tremblante pour vos jours, inquiete, éperdue,
Je vous cherche, je cours: rien ne s'offre à ma vue
Que des pleurs, des soupirs, que des yeux consternés,
Des Soldats interdits, des Gardes étonnés.
Qui cause dans la Cour ce changement terrible?

L'EMPEREUR.

Madame, à mes périls vous êtes trop sensible!
Je les ai détournés. Ne craignez rien pour moi,
Je puis punir un fils qui me manque de foi.

IRÈNE.

Quoi! Seigneur...

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Andronic, méprisant ma colere,

Couroit insolemment s'armer contre son pere ;
Et, malgré ma défense, abandonnant ces lieux,
Suivre des révoltés les transports furieux.
Mais le Ciel, qui toujours me conduit et me guide
A trompé les desseins de ce Prince perfide,
Et, par ce juste soin qu'il répand sur les Rois,
Soumis un fils rebelle à la rigueur des loix.
Il est en mon pouvoir, et ce Prince coupable
Doit servir aux mutins d'exemple mémorable !

IRÈNE.

Ah ! pouvez-vous former ce funeste dessein,
Seigneur, et seriez-vous à ce point inhumain !

L'EMPEREUR.

Madame...

IRÈNE, l'interrompant.

A cet excès pousser votre colere !
Quelle horreur !... Pardonnez à mon discours sincere.
Je crains pour vous, Seigneur, l'infaillible retour
Des mouvemens du sang, des transports de l'amour,
Qui, blessant votre cœur de mortelles atteintes,
Pour ce fils immolé vous coûteroit des plaintes ;
Je crains pour vous la honte et les noms malheureux
Dont pourroit vous charger ce sacrifice affreux.
Ces exemples fameux d'une austere justice
Entraînent après eux un éternel supplice.
La haine se répand sur celui qui punit,
L'amour et la pitié sur celui qui périt ;
Et qui peut sur ses fils porter des mains cruelles
Semble peu mériter qu'ils aient été fideles...
Peut-être j'en dis trop ; mais mon zele, Seigneur,

Ne tend qu'à prévenir un repentir vengeur,
Qu'à vous sauver enfin d'une indigne mémoire!

L'EMPEREUR.

Madame, c'est assez; j'aurai soin de ma gloire.
Je vois ce que prétend le zele officieux
Qui vient en ce moment d'éclater à mes yeux.
Je connois votre cœur, je sais tout ce qu'il pense;
Allez; ne doutez point de ma reconnoissance.

(Il sort d'un côté, avec les Gardes, et Irène sort d'un autre côté avec Eudoxe et Narcée.)

SCENE X.

MARCÈNE, *seul.*

Enfin, le Prince est près de périr aujourd'hui!
Aigrissons-nous encor l'Empereur contre lui?
Ou faut-il que nos soins s'opposent à sa perte?...
Ah! prenons, sans effroi, l'occasion offerte!
Il nous a menacés: il nous perdroit un jour.
N'attendons point du sort ce funeste retour!

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LÉON, ASPAR.

LÉON.

Oui, c'est vous que je cherche, et je viens vous instruire
D'un ordre nécessaire au salut de l'Empire.
L'Empereur à vous seul daigne le confier.

ASPAR.

Je suis prêt pour lui plaire à tout sacrifier.
Commandez,

LÉON.

L'Empereur a déja vu la Lettre
Qu'entre les mains du Prince on a voulu remettre.
Vous savez que celui qui l'avoit entrepris
S'approchoit de ces lieux quand nous l'avons surpris?
Cependant, l'Empereur veut que son fils la voie,
Il vous donne ce soin, Aspar; il vous l'envoie.
Faites-la rendre au Prince; et trompez-le si bien
Que de cet artifice il ne soupçonne rien.

(*Il lui donne une Lettre.*)

ASPAR, *prenant la Lettre.*

Seigneur, reposez-vous sur la foi de mon zele.

LÉON.

Mais, sur-tout, employez un ministre fidele.
Instruisez-le avec soin quand vous le choisirez.
Souvenez-vous enfin que vous en répondrez.
Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE II.

ASPAR, *seul.*

Ne craignez rien; je vous ferai connoître
Qu'Aspar quand il choisit ne choisit point un traître....
Mais je vois Andronic...Il porte ici ses pas.

SCENE III.

ANDRONIC, GARDES, ASPAR.

ANDRONIC, *à Aspar et aux Gardes.*

Qu'on me laisse un moment, qu'on ne me trouble pas.

(*Aspar et les Gardes s'éloignent.*)

SCENE IV.

ANDRONIC, *seul.*

Desseins mal concertés, malheureuse vengeance,
Dont mon cœur abusé goûta trop l'espérance!
Douces illusions de mes esprits charmés,
Projets évanouis aussi-tôt que formés,
Ne m'entretenez plus de vos vaines chimeres,
Et laissez-moi sans vous contempler mes miseres! ...
O Ciel! dans quel état me trouvé-je réduit?
Chacun dans mon malheur me trahit ou me fuit.
Sans amis, sans secours, dans ce moment funeste
A quoi dois-je m'attendre et quel espoir me reste?
Léonce et Martian que déja l'Empereur
Vient de sacrifier à sa prompte fureur,
De moment en moment, ma Garde redoublée,
Le noir pressentiment dont mon ame est troublée,
Mille tristes objets me font imaginer
Où ces commencemens doivent se terminer.
Oui, je n'en doute plus, on a juré ma perte,
Puisque de mes desseins la trame est découverte.
Je suis trahi; je meurs, et la rigueur du sort
Dans les ombres du crime enveloppe ma mort.
Qu'au gré de ses transports l'Empereur m'en punisse,
Mais aussi qu'il se juge et se fasse justice.
Qu'il songe à nos destins et lequel de nous deux
Est le plus criminel, ou le plus malheureux...

Emporté par le feu d'un imprudent courage,
Je forme un vain projet, je me livre à ma rage,
Je me rends à l'espoir dont on me vient flatter;
Voilà tous les forfaits qu'on me peut imputer.
Mon pere... mais, que dis-je? il refuse de l'être;
A quelle marque enfin puis-je le reconnoître?
Il m'ôte ma maîtresse et l'Empire et le jour.
Voilà tous les présens que m'a fait son amour!...
Ne nous efforçons point d'émouvoir sa tendresse;
Rien ne désarmeroit sa fureur vengeresse,
Et, quand par mes efforts je pourrois l'attendrir,
Mes jours ne valent pas qu'il m'en coûte un soupir!...
(*Voyant entrer Gélas.*)
Mais, que veut-on de moi?

SCENE V.

GÉLAS, ANDRONIC.

GÉLAS, *lui présentant la Lettre d'Irène.*

Seigneur, c'est une Lettre
Qu'en secret dans vos mains j'ai promis de remettre.

ANDRONIC, *prenant la Lettre.*

N'avez-vous rien à dire et ne puis-je savoir..

GÉLAS, *l'interrompant.*

Non, Seigneur. Je vous quitte et j'ai fait mon devoir.
(*Il sort.*)

SCENE VI.

ANDRONIC, *seul.*

Est-il quelque remede au malheur qui m'accable ?
Le Ciel me jette-t-il un regard favorable ?
Qui peut-être touché de mon sort inhumain ? . . .
(*Ouvrant la Lettre et l'examinant.*)
Lisons. . . Je ne saurois reconnoître la main.
Mais sur ces traits à peine ai-je porté la vue
Que d'un trouble soudain mon ame s'est émue.
Je ne sais quel présage et quels secrets combats
Me causent des transports que je ne sentois pas. . .
(*Il lit.*)
« Par un dernier effort appaisez votre pere.
» Ne ménagez plus rien, Prince, pour vous sauver.
» Assurez une vie à l'État nécessaire,
» Et songez qu'en mourant. . . Je ne puis achever. »
(*Après avoir lu.*)
O bonté sans exemple ! . . . Adorable Princesse !
Quoi ! pour mes jours encor votre cœur s'intéresse ?
Oui, je n'en doute plus, mon cœur est éclairci,
Et vous seule avez droit de me parler ainsi.
Je connois votre voix : il me semble l'entendre !
A ce dernier effort aurois-je osé m'attendre ?
Abandonné de tous. . . Ah ! Prince trop heureux,
Par où mérites-tu des soins si généreux ?
Non, ne nous plaignons plus de la rigueur d'un pere.

Quels bienfaits me vaudroient autant que sa colere ?...
Irène, de vos vœux je me fais une loi!
Vous voulez que je vive, et c'est asset pour moi.
A vos moindres desirs je suis prêt à me rendre...
Mais, hélas! l'Empereur voudra-t-il bien m'entendre?
N'importe, pour vous plaire il faut tout hasarder:
Ma fierté, ma fureur à l'amour doit céder...
Résous-toi donc, mon cœur, à cette violence;
Surmonte ton orgueil, quoique sans espérance...
Princesse, recevez ce gage de ma foi,
Comme le plus pressant d'un homme tel que moi!...
Mais après cet effort craignez d'en faire d'autres!
Pour conserver mes jours n'exposez point les vôtres...
Ne tentez plus pour moi de dangereux secours,
Et laissez à mon sort son déplorable cours....

(*Appelant.*)

Holà, Gardes! quelqu'un.

SCENE VII.

ASPAR, ANDRONIC.

ASPAR.

Seigneur, que faut-il faire?

ANDRONIC.

Sachez si je pourrois entretenir mon pere,
Si, suspendant le cours de son ressentiment,
Il daigneroit encor m'écouter un moment.

(*Asper sort.*)

SCENE VIII.

ANDRONIC, *seul.*

QUE vais-je faire? ô Ciel! quelle triste entrevue!
Que dire à l'Empereur? quelle honte à sa vue!
Je vais donc lâchement implorer la bonté
D'un pere qui me traite avec indignité!
Qui ne me fit jamais ni caresse, ni grace;
Qui me hait dans le cœur, dont la froideur me glace;
Qui, fermant toute entrée à l'amour paternel,
Ne voit plus dans son fils qu'un sujet criminel!
Pourrai-je seulement soutenir sa présence?
Il ne me répondra qu'avec un froid silence:
Son front ne m'offrira qu'un sévere dédain;
J'aurai le déplaisir de m'abaisser en vain...
Est-il quelque malheur, est-il quelque supplice
Plus douloureux pour moi qu'un si dur sacrifice?...
O rigoureuse loi d'un ascendant vainqueur,
Quels terribles assauts tu livres à mon cœur!

SCENE IX.

ASPAR, ANDRONIC.

ASPAR.

PRÉPAREZ-VOUS, Seigneur, votre pere s'approche !

ANDRONIC.

(*A part.*)

Dites plutôt mon Roi... Quel combat ! quel reproche !...
Je sens plus que jamais mon cœur se révolter !

SCENE X.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, ASPAR.

L'EMPEREUR, *à Aspar.*

QU'ON nous laisse...

(*Aspar sort.*)

SCENE XI.

L'EMPEREUR, ANDRONIC.

L'EMPEREUR, *à part.*

A MES pieds viendra-t-il se jetter?

ANDRONIC, *à part.*

Par où commencerai-je, et qu'est-ce que j'espere?

L'EMPEREUR, *à part.*

Je sens à son aspect redoubler ma colere!

ANDRONIC, *à part.*

Allons, obéissons et ne balançons plus...
(*A l'Empereur.*)
Vous me voyez, Seigneur, interdit et confus...

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Qu'attendez-vous de moi, Prince? quelle espérance
Vous a fait en ces lieux souhaiter ma présence?

ANDRONIC.

Ah! loin de m'accabler, Seigneur, rassurez-moi!
Mes esprits sont saisis et de trouble et d'effroi.
Mon courage abattu, succombe à ma tristesse!

L'EMPEREUR.

Un cœur comme le vôtre a-t-il tant de foiblesse?

ANDRONIC.

Souvenez-vous, Seigneur, que je suis votre fils!

L'EMPEREUR.

Et le plus dangereux de tous mes ennemis!

ANDRONIC.

Le croyez-vous, Seigneur ? Ah! Ciel! qu'osez-vous dire ?

L'EMPEREUR.

Ce qu'un juste courroux et la raison m'inspire!

ANDRONIC.

Que je suis malheureux!

L'EMPEREUR.

Biens moins que criminel!

ANDRONIC.

Ne quitterez-vous point ce sentiment cruel ?
Serez-vous pour un fils inflexible et sévere ?

L'EMPEREUR.

Avez-vous donc été plus tendre pour un pere ?

ANDRONIC.

Eh! quoi, c'en est donc fait ? il ne m'est plus permis,
Seigneur, de me donner le nom de votre fils ?
Et, cependant, hélas! dans ce moment funeste,
Ce nom de tous mes biens est le seul qui me reste.
Oui, Seigneur, je n'oppose à ce juste courroux
Que ce sang, que ces traits que j'ai reçus de vous!
J'ose dans votre cœur avec cette défense
Me promettre toujours un reste d'innocence!

L'EMPEREUR.

C'est là ce qui vous rend plus coupable à mes yeux!
Vous joignez à ce nom des noms trop odieux,
Ingrat! et sans frémir je ne puis reconnoître
Mon sang dans un rebelle et mon fils dans un traître!

ANDRONIC.

Seigneur...

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Ce ne sont plus maintenant des soupçons;
Nous avons découvert toutes vos trahisons...
Allez, Prince, marchez où l'honneur vous convie;
Soulevez contre moi toute la Bulgarie:
Dans ces nobles emplois signalez votre bras.
D'autres crimes encore...

ANDRONIC.

Ah! ne le croyez pas!
Ne me reprochez point un crime imaginaire!

L'EMPEREUR.

Quoi! se rendre le Chef d'un Peuple téméraire,
Traiter secrétement avec des révoltés,
Sont-ce là, dites-moi, des crimes inventés?...
Que ne puis-je douter de ton ingratitude?
S'il m'en restoit encor la moindre incertitude,
Bientôt en ta faveur je saurois m'abuser,
Et je te défendrois, au lieu de t'accuser.
Mais de ta propre main j'ai vu le seing parjure,
Et mes yeux dans mon cœur font taire la nature.
A quoi tendoient enfin ces perfides traités,
Ces asyles offerts, ces secours acceptés,
Ces sermens mutuels, cette coupable ligue
Qu'au trône où, dès long-tems, un pere te fatigue?
Réponds moi, si tu peux? As-tu quelques raisons,
Ou plutôt sont-ce là toutes tes trahisons?
Parle? Ton embarras suffit pour te confondre.

ANDRONIC.

Non, Seigneur; je ne puis ou n'ose vous répondre....

Je suis moins criminel que je ne le parois.
Et vous ne savez pas encor tous mes secrets!

L'EMPEREUR.

Quoi!...

ANDRONIC, *l'interrompant.*

De vos favoris la farouche conduite
Pourroit justifier le dessein de ma fuite.
Sous le joug importun de leurs séveres loix,
Les cœurs les plus soumis murmurent quelquefois;
Et l'on doit imputer dans un jeune courage
De tels égaremens aux foiblesses de l'âge.
Mais je ne veux devoir ma défense qu'à vous...

(*Se jettant à ses pieds.*)

Souffrez que je me jette encore à vos genoux.
Votre ame en ma faveur n'est-elle point émue?

(*Voyant l'Empereur détourner la vue de dessus lui.*)

Quoi! loin de m'écouter vous détournez la vue?
Votre cœur se refuse aux tendres mouvemens
Qui devroient le saisir dans ces tristes momens!
Regardez moi, Seigneur, avec des yeux de pere!...
Mais, hélas! je ne fais qu'aigrir votre colere!

L'EMPEREUR.

Prince, n'avez-vous rien à me dire de plus?

ANDRONIC, *se relevant.*

Non; d'en avoir tant dit je suis même confus.
Ah! ce n'est point l'horreur d'un coup qui me menace
Qui m'a fait mendier une honteuse grace,
Et mon cœur, en effet, n'attendoit pas de vous,
Après tant de rigueurs; un traitement plus doux.
Je sais trop que pour moi vous êtes insensible.

Et

Et la mort à mes yeux n'offre rien de terrible.
Si l'on ne m'eût contraint à cet indigne effort...

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

C'est assez ; je t'entends.

ANDRONIC.

Ordonnez de mon sort.
Hâtez le coup fatal d'une lente justice.
La vie est désormais mon plus cruel supplice,
Et je mourrois bientôt, de honte et de regret,
De m'être a vos genoux abaissé sans effet.

(Il sort.)

SCENE XII.

L'EMPEREUR, *seul.*

O CIEL ! jusqu'où l'emporte une aveugle insolence !...
C'est trop en sa faveur me faire violence...
Si l'on ne l'eût contraint à cet indigne effort,
Dit-il... Ah ! ce mot seul décide de sa mort.
Je suis trop éclairci, l'Impératrice l'aime...
Non, non, ce ne peut-être une autre qu'elle-même.
Irène a fait tracer cet odieux écrit,
Qui d'un trouble fatal a rempli mon esprit.
Tremblante pour ses jours, à tous mes vœux contraire,
Elle a tout hasardé pour ce fils téméraire.
Je n'en puis plus douter ; le traître s'est trahi.
A d'autres loix, enfin, auroit-il obéi ?

Et, n'eût été l'espoir de plaire à ce qu'il aime,
Se fût-il jamais fait cet effort sur lui-même ?
De quel air l'insolent s'est-il humilié ?
Il excitoit ma haine, au lieu de ma pitié !
J'ai vu jusqu'à mes pieds ce superbe courage
De ses respects forcés désavouer l'hommage.
Il n'a pu soutenir un repentir trompeur,
Et sa bouche a trahi la fierté de son cœur !
Dans quel tems ? au moment que, malgré ma colere,
Le traître me faisoit sentir que j'étois pere,
Que toute ma fureur m'alloit abandonner !
Que sais-je ? quand mon cœur eût pu lui pardonner...
Que cette Lettre entr'eux marque d'intelligence !
Vous n'abuserez plus de mon trop d'indulgence,
Traîtres !... Mais par quel charme ont-ils pu m'éblouir ?
Comment ont-ils osé songer à me trahir,
Moi, qui par tant de soins et de persévérance
De pénétrer les cœurs possede la science,
Qui, par l'art que j'emploie à cacher mes projets,
Connois tous les chemins, tous les détours secrets,
Qui, par ma politique et mon adresse à feindre
Force tous mes voisins, tous les Rois à me craindre.
Dans mon propre Palais, au milieu de ma Cour,
Je me vois le jouet d'un téméraire amour !
Deux perfides, sans art et sans expérience,
Aveuglant ma raison et trompant ma prudence,
Démentent, par des feux mortels à mon honneur,
Tout ce que l'univers publie en ma faveur !...
Hélas ! ils m'abusoient, sans peine et sans étude ;
Je n'avois de leur part aucune inquiétude.

Mon cœur de noirs soupçons n'étoit point combattu,
Et dormoit sur la foi de leur fausse vertu !...
Ô malheureux époux ! ô déplorable pere !
Où dois-tu t'arrêter, où porter ta colere ?...
Leur juste châtiment ne peut être trop prompt!
Dans leur perfide sang étouffons cet affront;
Mais, sur-tout, ménageons leur mort avec prudence;
Par des chemins divers achevons ma vengeance.
Prévenons pour ma gloire un dangereux éclat:
Condamnons Andronic en criminel d'État...
Par un effort secret perdons l'Impératrice,
Et cachons, à la fois, son crime et son supplice.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC, *seul.*

SERAI-JE encor long-tems dans cet état cruel ?
Pourquoi laisse-t-on vivre un Prince criminel ?
Cette lenteur funeste et cette incertitude
M'ont déja fait souffrir un supplice trop rude.
Chaque instant qu'on ajoute à mes jours malheureux,
Ne sert qu'à redoubler l'horreur que j'ai pour eux.
Viendra-t-on ? L'Empereur, après notre entrevue,
Peut-il laisser encor ma perte suspendue ?
Si par mes attentats il se croit outragé,
Ma honte et mon dépit ne l'ont que trop vengé !...
Que je souffre ! . . . Je cede à mon impatience. ..
Ciel, qui vois mes combats, redouble ma constance !
Je ne puis résister à tout ce que je sens. . .
(*Voyant paroître les Officiers des Gardes.*)
Mais, enfin, voici l'ordre et la mort que j'attends.

SCENE II.

ASPAR, GÉLAS, CRISPE, ANDRONIC.

CRISPE, *à Andronic.*

SEIGNEUR...

ANDRONIC, *l'interrompant.*

Je vous entends. On veut que je périsse?
Allons donc.

ASPAR.

Vous pouvez choisir votre supplice!
L'Empereur le permet.

ANDRONIC.

Sa bonté me surprend!
Je le croyois moins tendre et mon crime trop grand.
Je n'abuserai point enfin de cette grace,
Et le coup de bien près va suivre la menace.
Qu'on me prépare un bain. Quand il faudra partir
Vous me trouverez prêt : revenez m'avertir.

(*Aspar sort.*)

SCENE III.

ANDRONIC, GÉLAS, CRISPE.

ANDRONIC.

Mais, hélas ! quel transport, quel mouvement me presse ?

(*Crispe lui donne un fauteuil.*)

Que l'on me donne un siége... Il suffit ; qu'on me laisse...

(*A Gélas et à Crispe, qu'il voit en pleurs.*)

Sortez donc. A mes yeux n'offrez point vos douleurs.
Que servent à mes maux les soupirs et les pleurs ?

(*Gélas et Crispe sortent.*)

SCENE IV.

ANDRONIC, *seul.*

Il est tems de s'armer d'une noble constance...
Où se termine, hélas ! toute mon espérance ?
Sorti du plus beau sang qu'adore l'univers,
Maître, dès le berceau, de cent Peuples divers,
Quand je crois m'affranchir de l'affreux esclavage
Dont le joug, si long-tems, fit gémir mon courage,
Quand les biens, les honneurs, la gloire, les plaisirs
Devoient s'offrir en foule à mes premiers desirs,

Je meurs, et, dans le cours de mes jeunes années,
Je vois d'un coup fatal trancher mes destinées !...
Mais, quoi ! toujours en proie à la rigueur du sort,
Je ne puis de mes maux sortir que par la mort !
Il est à mon repos un si puissant obstacle
Qu'en ma faveur le Ciel ne peut faire un miracle;
Et tant que je vivrois, brûlé des mêmes feux,
Je serois criminel, ou serois malheureux !
Furieux sans effet, amant sans espérance,
Contraint dans mon amour, contraint dans ma vengeance,
Pénétré de tendresse, agité de courroux,
Sans oser signaler ni mes vœux, ni mes coups...
Ah ! le Ciel me devoit être un peu moins contraire,
Laisser libre, du moins, ma flamme, ou ma colere,
M'offrir un cœur pour qui tout le mien pût brûler,
Ou le sang d'un rival que je pusse immoler !
Enfin dans ces combats je ne saurois plus vivre,
Et je dois rendre grace au coup qui m'en délivre. . . .
Oui, je suis résolu... Mais, que deviendrez-vous,
Irène ? De mon pere évitez le courroux !
Ma mort vous coûtera de dangereuses larmes,
L'Empereur en prendra de terribles alarmes !
Et que sais-je ? peut-être, en ce moment fatal,
Il me condamne moins en pere qu'en rival;
Ah ! penser accablant où mon cœur s'abandonne !
Quel péril pour Irène, ô Ciel ! s'il la soupçonne !...
Princesse, que je crains que ses terribles coups,
Après m'avoir frappé, ne s'étendent sur vous ! . . .
Voilà ce qui m'étonne, et non pas le supplice !...

Mais je touche au moment du fatal sacrifice ! ...
Ciel ! je t'offre ma mort ; appaise ta rigueur ! ...
Puisses-tu loin de moi porter ton bras vengeur ! ...
Contre un barbare époux protége l'Innocence !
Ne te lasse jamais d'embrasser sa défense !

SCENE V.

ASPAR, GÉLAS, ANDRONIC.

ANDRONIC, *à Aspar.*

Pourquoi me montrez-vous un visage interdit ?
Avez-vous fait, Aspar, ce que je vous ai dit ?

ASPAR.

Oui, Seigneur.

ANDRONIC.

Tout est prêt ?

ASPAR.

Je frémis de le dire !

ANDRONIC.

Tout est prêt ?... Allons donc.

ASPAR, *à part.*

O vertu que j'admire ! ...

(*A Gélas.*)

Gélas, menez le Prince.

(*Andronic et Gélas sortent.*)

SCENE VI.

ASPAR, *seul.*

AH! dans son triste sort,
Je lui cache des maux plus cruels que sa mort ! ...
Sinistre événement ! exemple redoutable !...
O perte pour l'Empire à jamais déplorable ! ...
De quels coups après-toi sommes-nous menacés ?

SCENE VII.

IRÈNE, NARCÉE, ASPAR.

IRÈNE, *à Narcée.*

NON, je ne puis me rendre à tes soins empressés.
Je veux voir Andronic, en ce moment funeste,
Narcée, et lui donner tout le tems qui me reste...
(*A Aspar.*)
Que fait le Prince, Aspar? L'apprendrai-je, à mon tour ?

ASPAR, *hésitant.*

Madame...

IRÈNE.

Expliquez-vous, parlez-moi, sans détour.

ASPAR.

Auprès de l'Empereur un ordre exprès m'attire.
Vous saurez tout.

IRÈNE.

Allez. Prenez soin de lui dire
Que je suis en ces lieux, enfin, que je l'attends,
Prête à lui révéler des secrets importans.

(Aspar sort.)

SCENE VIII.

IRÈNE, NARCÉE.

NARCÉE.

MAIS, que prétendez-vous, et qu'est-ce que vous faites?
Madame, songez-vous à l'état où vous êtes?
Hélas, que je vous plains! Mon cœur, saisi d'effroi,
Regarde votre sort...

SCENE IX.

EUDOXE, IRÈNE, NARCÉE.

EUDOXE, *à Irène.*

Ciel ! qu'est-ce que je voi ?
Quel est votre dessein ? Vous m'avez donc trompée ?
Quoi ! Madame, à mes bras n'êtes-vous échappée
Que pour courir ici, par d'indignes douleurs,
Montrer que vous avez mérité vos malheurs ?
Quel succès de mes soins ! Ah. l'aurois-je pu croire
Que vous eussiez si mal ménagé votre gloire ?
Que dira l'avenir, tout l'Empire, un époux ?

IRÈNE.

O Ciel ! pour ces conseils quel tems choisissez-vous ?
Hélas ! en ma faveur soyez plus indulgente !
Je vais mourir, Eudoxe, et mourir innocente.
Vous m'avez vu toujours si soumise à vos loix
Qu'il doit m'être permis d'y manquer une fois.
Calmez votre courroux, étouffez vos reproches.
Je commence à sentir les fatales approches !
Voilà le prompt effet du breuvage mortel
Qui consomme l'horreur de mon destin cruel...
Vos yeux en sont témoins, avec quelle industrie
Les traîtres ont voulu me cacher leur furie !
Mais tous leurs soins n'ont pu m'abuser un moment;
Et ma main et ma bouche ont pris avidement

Le vase criminel et la liqueur funeste,
Qui de mes tristes jours va consommer le reste !

EUDOXE.

Ah ! quittez ce dessein et cherchez du secours !

IRÈNE.

Voulez-vous de mes maux éterniser le cours ?
Non, non, qu'à l'Empereur je serve de victime !
Il croit son fils et moi noircis du même crime....
Ah ! courons le chercher : il est près de ces lieux.
Venez mêler vos pleurs à nos tristes adieux !
Que les derniers regards de ce Prince fidele
Lui fassent voir l'excès de ma douleur mortelle ;
Qu'avant que d'expirer il apprenne aujourd'hui
Qu'Irène un seul moment ne vit pas après lui ;
Que d'un joug importun mon ame dégagée
Se montre toute entiere à la sienne affligée ;
Qu'au même instant, la mort brisant les mêmes nœuds,
Nos esprits en sortant se rencontrent tous deux...
Que rendue à celui pour qui seul j'étois née,
J'accomplisse, à la fin, toute ma destinée ! ...

(Elle fait quelques pas pour sortir, et est arrêtée par Gélas, qui survient.)

SCENE X.

SCENE X.

GÉLAS, IRENE, EUDOXE, NARCÉE.

GÉLAS, *à Irène.*

MADAME, où courez-vous, et qu'allez-vous chercher?
Ah! plutôt de ces lieux il faut vous arracher!
Évitez un objet qui déchire mon ame!

IRÈNE.

Andronic est donc mort?

GÉLAS.

Il ne vit plus, Madame.
Je viens, en ce moment, de le voir expirer,
Dans le bain, que lui-même avoit fait préparer.

IRÈNE, *à Eudoxe et à Narcée.*

Soutenez-moi... Je cede après ce coup funeste...
(*A Gélas.*)
Et vous, du sort du Prince apprenez-moi le reste!

GÉLAS.

Sans se plaindre un moment de son sort inhumain,
Il nous suit. Sans frémir il entre dans le bain,
Offre ses bras, lui-même, en fait couper les veines,
Montre un cœur insensible au milieu de ses peines,
Et des flots de son sang, qui coule à gros ruisseaux,
Bientôt du bain fatal il voit rougir les eaux.
Cependant, il pâlit et ses yeux s'obscurcissent.
De moment en moment ses esprits s'affoiblissent.

Son ame, avec son sang, trop prompt à s'écouler,
Court au terme fatal...

IRÈNE, *l'interrompant.*

Je me sens accabler !...
Donnez un peu de tems à mon ame abattue...
(*Après une courte pause.*)
C'est assez ; achevez un discours qui me tue.

GÉLAS.

Il leve au Ciel les yeux, pour la derniere fois,
Et prononce ces mots d'une mourante voix :
« O mort ! des malheureux unique et sûr asyle,
» Je verrois ton approche avec un œil tranquille
» Si du courroux vengeur, dont je subis la loi,
» La rigueur aujourd'hui ne tomboit que sur moi !
» Je crains... » En cet instant son ame s'est émue.
Il promene par-tout une inquiete vue :
« Pere cruel ! dit-il, d'un fils infortuné,
» Je te rends tout le sang que tu m'avois donné !
» N'en cherche point ailleurs pour assouvir ta rage ! »
Alors de la parole il perd presque l'usage.
Il ne garde plus d'ordre en ses discours confus :
Ce ne sont que des mots toujours interrompus.
Son esprit se confond, le trouble s'en empare.
En de vagues projets il s'emporte et s'égare.
Il adresse sa voix à vous, à l'Empereur,
Paroît tantôt tranquille et tantôt en fureur.
Enfin, son sang s'épuise et sa force succombe,
Sa tête sur son sein penche, chancelle, tombe.
Il meurt, et tout son corps sanglant, pâle, glacé,
Ne nous en offre plus qu'un portrait effacé.

Pour moi, le cœur percé de cette affreuse image,
De ses persécuteurs je déteste la rage,
Et, craignant qu'on me fasse un crime de mes pleurs,
Je vais en d'autres lieux renfermer mes douleurs.

(Il sort.)

SCENE XI.

IRENE, EUDOXE, NARCISE.

IRÈNE, *à part.*

C'EN est fait, à ses yeux la lumiere est ravie,
Éclatez, mes soupirs; sa mort vous justifie!

EUDOXE.

Quoi donc!...

IRÈNE, *à part.*

Regrets, transports, jusqu'ici retenus,
Paroissez; il est tems: je ne vous contrains plus...
Il est mort!... Ciel! quel sang a-t-on osé répandre!...
Reçois, du moins, les pleurs que je donne à ta cendre.
Cher Prince! Vois Irène, au bruit de ton malheur,
Ne ménager plus rien, expirer de douleur!...
Mais, hélas! du poison l'atteinte se redouble....
Je sens croître, à la fois, ma foiblesse et mon trouble.
Et le mortel venin, par un injuste effort,
Ravit à ma douleur la gloire de ma mort!...

Non, non, je me trompois ; ils agissent ensemble :
Tous deux, en même tems... L'Empereur vient. Je
tremble...
Ma peine à son aspect vient de se redoubler !

SCENE XII.

L'EMPEREUR, IRÈNE, EUDOXE, NARCÉE.

IRÈNE, *à l'Empereur.*

SEIGNEUR, avant ma mort, j'ai voulu vous parler.
Andronic est puni ; je meurs empoisonnée...
Vous l'avez soupçonné, vous m'avez soupçonnée.
Une Lettre, aujourd'hui tombée en votre main,
A, sans doute, achevé notre sort inhumain.
Elle venoit de moi. Je pourrois vous le taire,
Puisque les traits étoient d'une main étrangere.
Sans honte, je l'avoue. Eh ! pourquoi le cacher ?
C'est le seul attentat qu'on peut me reprocher ;
J'en atteste le Ciel, ce Ciel dont la puissance
Au poids de nos vertus punit ou récompense.
Ni votre fils, ni moi, jusqu'au dernier soupir,
N'avons jamais formé de criminel desir.
Il partoit pour me fuir. A mon devoir fidelle,
Mon cœur lui prescrivoit une absence éternelle.
C'est dans ce même tems qu'un sacrifice affreux
A vos tristes soupçons nous immole tous deux.
Ce jour à nos neveux va fournir une histoire,

Un exemple d'horreur, qu'ils auront peine à croire.
Je ne vous dis plus rien. J'ai consommé mon sort.
Je passe, sans regret, dans les bras de la mort,
Puisqu'elle rompt les nœuds de l'hymen qui nous lie...
(*A Eudoxe.*)
Eudoxe, ménageons cet instant de ma vie.
Otez-moi de ces lieux, et que je puisse, au moins,
N'avoir en expirant que vos yeux pour témoins!
(*Eudoxe et Narcée emmenent Irène.*)

SCENE XIII et derniere.

L'EMPEREUR, *seul.*

Qu'entends-je? quel effroi, quelle pitié soudaine
S'empare de mon cœur, m'épouvante et me gêne!
Étoient-ils innocens, ou coupables, tous deux?
Je ne sais... Mais, hélas! que je suis malheureux!...

FIN.

TIRIDATE,

TRAGÉDIE,

DE CAMPISTRON.

A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves, BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

PRÉFACE.

Factum est autem post hæc ut sororem speciosissimam vocabulo Thamar adamaret Amnon filius David, et deperiret in eam valdè, ita ut propter amorem ejus ægrotaret. Lib. 11. Reg. Cap. 13.

« Il arriva ensuite qu'Amnon, fils de David, » devint si éperdnement amoureux de sa sœur » Thamar, que l'excès de sa passion le rendit » malade à l'extrémité. » Au second Livre des Rois, Chapitre 13.

Voilà précisément le sujet de ma Tragédie. Le respect que nous devons aux Livres sacrés m'a empêché de le traiter sous les noms qui nous l'ont fourni. Je n'ai pas cru qu'il me fût permis de changer les faits importans de cette Histoire, et il m'étoit également défendu de les exposer sur le Théatre tels qu'ils sont véritablement. Je me suis donc borné à prendre les caracteres et quelques-uns des mouvemens de David, d'Amnon et d'Absalon, et de les donner à Arsace, à

Tiridate et à Artaban. J'ai été moins réservé pour la disposition de ma fable, et je me suis hardîment servi de tous les incidens naturels ou pathétiques que j'ai pu tirer de l'Écriture.

J'avoue qu'aucun Historien ne fait mention de l'amour de Tiridate pour sa sœur; mais plusieurs assurent qu'il perdit la vie par une langueur dont la cause fut toujours inconnue. Cette circonstance m'a déterminé à lui donner le penchant funeste qui le rend criminel, et qui le fait mourir dans un tems où il devroit vivre le plus heureux et le plus puissant Roi de la terre. Tout ce que je dis des Parthes, de leur origine, de l'établissement de leur Empire et de leurs victoires contre les successeurs d'Alexandre, de leurs mœurs, de leurs coutumes et de leurs loix, est vrai, à la lettre. Il n'y a qu'à lire Suidas et Justin, qui le rapportent de la même maniere.

Je ne répondrai point aux critiques que l'on m'a faites. Je prie seulement ceux qui ont condamné mon cinquieme acte de songer qu'un Auteur est indispensablement obligé de rendre un compte exact de ce que deviennent ses principaux personnages. Il ne faut pas douter que

cette nécessité ne produise toujours quelques scenes moins vives que les autres, mais il est impossible de l'éviter, à moins de faire un monstre en Tragédie, et de manquer à la regle du Théatre la plus essentiellement prescrite et la plus religieusement observée.

On a publié que les Parthes ne se faisoient pas un scrupule d'épouser leur sœur. Je ne sais sur quel fondement on a avancé ce fait. Pour moi, quelque soin que j'aie pris, je n'ai pu trouver d'exemple de ces mariages que chez les Perses; encore fut-ce plutôt une condescendance des Mages pour Cambise qu'une coutume généralement reçue et suivie par toute la nation. Je ne dis rien là-dessus que sur l'autorité d'Hérodote. Bien des gens se sont révoltés contre l'amour de Tiridate avant que d'avoir vu de quelle façon il est traité. Il y en a même que les applaudissemens qu'il a reçus n'ont pas guéris de leur prévention. Je suis bien-aise de leur dire que les sentimens les plus extraordinaires sont ceux qui réussissent le plus sur la scene, pourvu qu'ils soient justes et adoucis. Je suis si persuadé de cette vérité, que s'il m'arrive encore d'écrire

quelque Poëme Dramatique, je m'estimerai fort heureux de trouver un sujet comme celui-ci, et le succès qu'il a eu ne servira qu'à me faire prendre plus de précaution et de soin, afin de mériter du Public pour mon premier Ouvrage l'estime qu'il a témoignée pour ce dernier.

NOTE
DES RÉDACTEURS.

LE sujet de cette Tragédie, qui est connu de tout le monde, est suffisamment indiqué dans la Préface de Campistron, pour que nous soyions dispensés de le détailler davantage ici.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
TIRIDATE.

« ANDRONIC et *Tiridate*, observent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, passent dans l'esprit des connoisseurs pour ce que Campistron a fait de mieux. On convient qu'il a parfaitement traité, dans ces deux Pieces, des sujets que la politique et la Religion ne lui permettoient pas d'exposer sous leurs véritables noms, et que le succès a fait voir convenir parfaitement au Théatre. L'une et l'autre de ces Tragédies offrent de grandes beautés. Il semble néanmoins qu'*Andronic* l'emporte par les suffrages du Public, et *Tiridate* par ceux de l'Auteur, exprimés dans la Préface de cette derniere Piece. »

« Sans prétendre censurer les décisions du Pu-



blic, toujours justes et respectables, examinons seulement le sentiment de M. de Campistron, qui nous paroît assez bien fondé. Il est certain que la Tragédie d'*Andronic* a dû lui coûter beaucoup moins. Le fonds du sujet est très-connu : il est heureux, intéressant et théatral. Tous les caracteres, jusques à ceux des moindres confidens, sont marqués dans l'Ouvrage que M. l'Abbé de Saint-Réal en avoit composé d'après l'Histoire. L'Auteur convient qu'il en a fait usage ; il n'a presque eu que la peine de lui donner la forme dramatique, et c'étoit justement la partie dans laquelle il excelloit. Au lieu que lorsqu'il composa *Tiridate*, dont l'entreprise est sans comparaison plus difficile, il n'a eu aucun secours. «.

« Il faut effectivement bien de l'art pour mettre au jour un sujet si délicat, et intéresser aussi fortement le Spectateur pour un Prince dont l'amour ne doit inspirer que de l'horreur. Malgré cela, on se trouve forcé de le plaindre, par les justes remords dont il est accablé. L'amour incestueux du fils de David a bien fourni à l'Auteur l'idée de traiter cette passion criminelle ; mais il a été

obligé d'inventer sa fable et les caracteres de ses personnages. Si Tiridate n'étoit pas plus vertueux qu'Amnon, comment pourroit-il toucher, comme il le fait, et exciter cette terreur et cette vive compassion, qui est le but de la Tragédie? Quoi qu'en dise M. de Campistron, il n'y a gueres d'apparence qu'Artaban soit fait sur le modele d'Absalon. Arsace ressemble plus à David, par la tendresse extrême qu'il témoigne à ses enfans. Il faut convenir qu'en général la Piece est bien imaginée, qu'elle est conduite avec art, et qu'on y trouve des situations nobles et pathétiques. »

Cette Tragédie eut vingt-cinq représentations de suite dans sa nouveauté.

« Voici quelle étoit la disposition des rôles, lorsque cette Piece parut au Théâtre pour la premiere fois. Ceux d'Arsace, de Tiridate, d'Artaban, d'Abradate, de Mitrane et de Timagène furent remplis par Champmêlé, Baron, Raisin, l'aîné, La Thorilliere, Roselis et Sevigny, et ceux d'Érinice, de Talestris et d'Orasie par Mesdemoiselles Raisin, Champmêlé et Poisson. »

« Le 13 Octobre 1727 les Comédiens Fran-

çois remirent au Théatre cette Tragédie, qui n'y avoit pas paru depuis quelques années. Cette reprise donna lieu à l'Abbé Pellegrin de publier des Observations sur ce Poëme, dans le *Mercure* de France, du mois d'Octobre 1728, sous le titre de *Dissertation critique sur la Tragédie de Tiridate.* Cet Ouvrage seroit meilleur si la partialité s'y faisoit moins sentir; mais elle est outrée, et souvent la Critique est injuste. »

« Durant une des reprises de cette Tragédie, Mademoiselle Le Couvreur et les autres Actrices qui y jouoient firent un changement à leurs habits, que le Public approuva, dit l'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques.* Ces habits nouveaux, qui ont long-tems subsisté, étoient pareils à ceux des Dames de la Cour, c'est-à-dire des corps de robes à longues queues traînantes. De nos jours nous avons vu les femmes des Consuls Romains et des Héros Grecs, paroître avec des habits François, et ne différer de nos petites maîtresses que par une coiffure de mauvais goût, que le caprice de l'Actrice imaginoit et qu'elle faisoit souvent contraster avec son rôle. Les mêmes Consuls Romains et les mêmes Grecs,

couverts de la cuirasse antique et chaussés du cothurne, portoient nos chapeaux françois, surmontés d'un panache, qui rendoit encore cette coiffure plus barbare et la disparate plus choquante. On voyoit Ajax, Ulysse, Agamemnon, le casque en tête sur une perruque de Magistrat, et le bon Roi Priam, se promenant dans le camp des Grecs en Marchand Arménien. Les Comédiens ont enfin senti le ridicule de ces vêtemens. Mademoiselle Clairon et Le Kain, éclairés et conduits par l'amour de leur talent, ont introduit le costume, dont la nécessité étoit si évidente. Les paniers et les chapeaux ne paroissent plus dans le tragique, s'ils n'y sont essentiels. On dessine les habits d'après les antiques. Nos plus célebres Peintres sont consultés avant nos Marchandes de Modes et nos Tailleurs. »

TIRIDATE,

TRAGÉDIE,

DE CAMPISTRON;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 12 Février 1691.

PERSONNAGES.

ARSACE, fondateur de l'Empire des Parthes.
TIRIDATE, fils aîné d'Arsace.
ARTABAN, second fils d'Arsace.
ÉRINICE, fille d'Arsace.
TALESTRIS, Reine de Cilicie.
ABRADATE, Prince du sang d'Arsace.
MITRANE, Seigneur Parthe et ami de Tiridate.
BARSINE, confidente de Talestris.
ORASIE, confidente d'Érinice.
TIMAGENE, Officier des Gardes d'Arsace.
GARDES ET SUITE.

La Scene est à Dara, Capitale de l'Empire des Parthes, dans le Palais d'Arsace.

TIRIDATE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ABRADATE, ARTABAN.

ARTABAN.

L'AUROIS-JE pu prévoir ? Le Ciel ne me renvoie
En des lieux où j'ai cru partager votre joie
Que pour vous y trouver plongé dans les chagrins,
Et vous entretenir des malheurs que je crains ?
Mais, mon cher Abradate, avant que je m'en plaigne,
Et qu'à nous séparer peut-être on nous contraigne,
Parlez ; qui vous offense et qui dois-je haïr ?
Par quelles mains le sort a-t-il pu vous trahir ?
Contre qui faudra-t-il que ma vengeance éclate ?

ABRADATE.

Ah ! Seigneur, oserai-je accuser Tiridate ?
Pourrai-je, sans trembler, exposant mon malheur,
Conter son injustice et montrer ma douleur ?

A ij

Peut-être tous mes maux, causés par sa colere,
Vous toucheront-ils moins que l'intérêt d'un frere!

ARTABAN.

Vous ne le craindrez plus quand vous aurez appris
Qu'à mon retour ici sa froideur m'a surpris.
Dans ses discours glacés j'ai méconnu mon frere;
Je n'ai plus retrouvé ce cœur libre et sincere,
Qui jadis peu jaloux des honneurs de son rang
Faisoit céder leurs droits aux tendresses du sang.
Artaban, comme vous, a sujet de s'en plaindre,
Et peut-être sa haine, ou ses soupçons à craindre.

ABRADATE.

Non, Seigneur, ses chagrins ne tombent point sur vous,
Et c'est contre moi seul que s'arme son courroux.
Mais de quels traits, grands Dieux! qu'il est impitoyable!
Cependant croirez-vous qu'au moment qu'il m'accable
Je ne puis à son sort refuser quelques pleurs?
Je le vois pénétré de secretes douleurs.
Au milieu de la Cour cherchant la solitude,
Nourrissant son esprit de son inquiétude,
Insensible aux objets qui flattoient ses desirs,
Il respire à regret, il languit sans plaisirs;
Et son cœur, dévoré du mal qui l'empoisonne,
Confond dans ses dégoûts tout ce qui l'environne.
En vain l'art des humains cherche à guérir ce mal
Dont on ne connoît point le principe fatal.
En vain sur mille Autels le feu sacré s'allume,
Il n'en souffre pas moins; sa force se consume:
Il meurt; et, toutefois, dans son barbare sort,
Il semble s'applaudir de me donner la mort.

ARTABAN.

Lui qui, montrant pour vous l'amitié la plus tendre
Jadis avec ardeur eût voulu vous défendre ?

ABRADATE.

Il venoit triomphant du jeune Séleucus. . .
Tous ses Soldats brilloient des trésors des vaincus ;
Et des murs de Dara jusqu'aux bords de l'Euphrate
On entendoit voler le nom de Tiridate.
Nous arrivons, flattant nos innocens desirs
De faire à nos travaux succéder nos plaisirs.
Votre charmante sœur, l'adorable Érinice,
Avoit de mon amour reçu le sacrifice.
Flatté par nos succès, je viens offrir ma foi :
Je parle, enfin ; j'obtiens le suffrage du Roi.
La Princesse obéit et consent que j'espere,
Quand le sort contre moi souleve votre frere,
Qui, de tous mes plaisirs barbare ravisseur,
Refuse de souscrire à l'hymen de sa sœur.
J'en ignore la cause, injuste, ou légitime :
Dans le fond de mon cœur je vais chercher mon crime
Et n'y découvre rien, jusques à cet instant,
Qu'un respect pour ce Prince et sincere et constant.
Toûjours aux plus grands biens préférant sa tendresse,
J'ai borné mon devoir à le suivre sans cesse.
Dans les jeux de la Cour, dans l'horreur des combats,
J'ai depuis mon enfance accompagné ses pas ;
Et quand dans les périls il s'est couvert de gloire
Mes yeux ont de si près éclairé sa victoire
Qu'aux plus fiers ennemis allant porter l'effroi,
Sa valeur n'eut souvent d'autre témoin que moi.

ARTABAN.

Ne cherchons point ailleurs le sujet de sa haine.
Vos faits ont éclaté, votre vertu le gêne.
Les Parthes entre vous ont partagé leur voix,
Et confondu vos noms, en contant ses exploits.

ABRADATE.

Non, Seigneur, je le dois avouer à sa gloire,
Il répandoit sur moi l'éclat de sa victoire
Et rabaissoit le prix de ses travaux guerriers
Pour couronner mon front de ses propres lauriers;
Et sa voix, des Soldats entraînant le suffrage,
Me faisoit recueillir les fruits de son courage.
Mais il n'est plus le même.

ARTABAN.

En vain il vous poursuit;
Je puis vous secourir quand ce Prince vous nuit.

ABRADATE.

Pourrez-vous le résoudre à voir mon hyménée
Quand sa langueur du sien recule la journée?
Talestris, sans se plaindre, en attend le moment.
Sans cesse elle offre au Ciel des vœux pour son amant,
Sans que les tendres soins où sa flamme l'engage
Suffisent à calmer des maux qu'elle partage.

ARTABAN.

C'est au Roi de donner le prix à votre amour.
Mes soins l'y porteront avant la fin du jour.
Dès long-tems il vous traite en époux de sa fille,
Et lui seul a le droit de régler sa famille.

Je vais agir pour vous. Arsace en ma faveur
Rendra, n'en doutez point, le calme à votre cœur.
Adieu; je sors.... Je vois Talestris qui s'avance.

(*Il sort.*)

SCENE II.

TALESTRIS, BARSINE, ABRADATE.

ABRADATE, *à Talestris.*

Quels seront les effets de ma reconnoissance,
Madame? Chaque jour j'apprends, de tous côtés,
Jusqu'où s'étend pour moi l'excès de vos bontés.
Vous n'avez point sucé cette haine implacable,
Ces cruels sentimens dont votre amant m'accable.
Soumise aveuglément à tous ses autres vœux,
Vous osez contre lui défendre un malheureux;
Et s'il vouloit par vous régler ma destinée,
Elle ne seroit pas long-tems infortunée!

TALESTRIS.

Oui, Prince, je voudrois finir vos déplaisirs;
Et peut-être le Ciel, sensible à mes soupirs,
Des portes du tombeau retirant Tiridate,
Le rendra moins contraire à l'espoir qui vous flatte.
Il va bientôt rentrer et passer par ces lieux.
Ne vous obstinez pas à paroître à ses yeux.
Il est chagrin, mourant et frere d'Érinice;

Il doit régner : il faut respecter son caprice.
Prince, de mes conseils vous devez profiter.

ABRADATE.

Me préserve le Ciel d'y jamais résister !
Je vous laisse.

(*Il sort.*)

SCENE III.

TALESTRIS, BARSINE.

TALESTRIS.

Tu vois quelle est sa destinée ?
Je ne suis pas ici la seule infortunée ;
L'amour y fait encor d'illustres malheureux,
Barsine ! Mais, hélas ! que mes maux sont affreux !
Qu'ils passent, de bien loin, ceux que sent Abradate !

BARSINE.

Qu'attendez-vous encor dans cette terre ingrate,
Madame ? Revoyez les bords Ciliciens.

TALESTRIS.

Le Ciel m'attache ici par de trop forts liens !
Ne te souvient-il plus que sur mon hyménée
L'Orient tout entier fonde sa destinée ?
Que ce nœud seul acheve et confirme une paix
Que ses Rois ont juré de ne rompre jamais ?
Mon frere, dont la foi garantit leur promesse,
Par ses Ambassadeurs la demande sans cesse.

Cependant vainement ils en pressent le jour,
Le sort cruel confond leurs soins et mon amour.
Ce Prince, dont le nom répandu dans l'Asie,
Des Rois les plus puissans arma la jalousie;
Ce Prince, dont le bras par des faits infinis
Renversa les projets de ses rivaux unis;
Ce Prince, dont je dois suivre la destinée,
Voit peut-être aujourd'hui sa derniere journée!

BARSINE.

Quel est ce mal pressant qui le mene au tombeau?
Quel malheur inconnu trouble un destin si beau?
Vainqueur, comblé d'honneurs, sûr de votre tendresse,
Son cœur peut-il encor sentir quelque tristesse?
N'en démêlez-vous point les secretes raisons?

TALESTRIS.

Non, et je n'ai conçu que d'injustes soupçons.
Enfin depuis six mois que les Dieux en colere
Menacent du trépas une tête si chere,
C'est en vain chaque jour que je veux démêler
Le trait que leur pouvoir lance pour l'accabler;
Il échappe à mes yeux, quelque soin que je prenne:
La cause est inconnue et la douleur certaine.
De tous nos entretiens l'ordinaire succès
Se borne à la porter dans le dernier excès;
Et l'amour, dont le trouble augmente nos alarmes,
Finit tous nos discours par un torrent de larmes!

BARSINE.

J'ignorois les chagrins de son cœur affligé,
Et plains tous les malheurs où ce Prince est plongé!

TALESTRIS.

Je le vois... Ses douleurs semblent croître à ma vue.

SCENE IV.

TIRIDATE, MITRANE, TALESTRIS, BARSINE.

TIRIDATE, *à part.*

Talestris en ces lieux ! O rencontre imprévue!

TALESTRIS.

D'où venez-vous, Seigneur ? Quels importans sujets
Vous ont fait aujourd'hui sortir de ce Palais ?
Cherchez-vous, peu soigneux de votre illustre vie,
A redoubler les maux dont elle est poursuivie ?

TIRIDATE.

Madame, un juste soin, trop long-tems différé,
M'a conduit vers le Dieu dans ces lieux adoré.
Mais, hélas ! Jupiter refuse mes offrandes ;
Il rend mon sort plus triste et mes douleurs plus grandes !
De sa justice seule il écoute la loi,
Et sa bonté sans borne en a trouvé pour moi.

TALESTRIS.

Ah ! j'espere...

TIRIDATE, *l'interrompant.*

Laissez préparer pour ma tête
Des vengeances des Dieux la prochaine tempête.
Je sens depuis long-tems leur bras appesanti,
Et toutefois mon cœur ne s'est point démenti.
En avançant ma mort, peut-être, ils me font grace.
Mais vous, dérobez-vous au coup qui me menace.
Allez, abandonnez un Prince infortuné.

A souffrir, à mourir, je suis seul condamné;
Car, ne nous flattons point, le Ciel veut que je meure.
Ma vie incessamment touche à sa derniere heure:
Je le sais, je le sens; mais j'atteste les Dieux
Que vous seule coûtez des larmes à mes yeux!
Insensible à mon sort je déplore le vôtre.
Ils ne sont point marqués pour s'unir l'un à l'autre....
Le mien vole à sa fin, le vôtre peut encor
Des plus vastes projets remplir l'heureux essor.
Revoyez vos États; et vos soins pour la gloire
Vous pourront de ma perte arracher la mémoire!

TALESTRIS.

Dieux! de quels sentimens m'osez-vous soupçonner?
Quel indigne conseil venez-vous me donner?

TIRIDATE.

Hélas!

TALESTRIS.

Vous soupirez, et vos sens s'affoiblissent!
Vos yeux sont offusqués des pleurs qui les remplissent!
Ce discours trouble encor votre cœur languissant:
Il aigrit vos douleurs en vous attendrissant.
Il faut le terminer... Seigneur, je me retire.
Fidelle aux mouvemens que mon devoir m'inspire,
Je leur obéirai... Vous, cependant, vivez;
Prenez pour vous les soins que vous me prescrivez.
Que le Ciel s'adoucisse et calme vos alarmes!
Qu'il reçoive mon sang, si c'est peu de mes larmes!
Heureuse si je puis, victime de ses coups,

Sentir seule les maux qui s'assemblent sur vous ;
Les souffrir sans me plaindre, expirer sans foiblesse,
Et voir votre bonheur égal à ma tendresse !

(*Elle sort, avec Barsine.*)

SCENE V.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

Enfin nous sommes seuls, et je puis, grace aux Dieux !...
Mais quel dessein conduit mon pere dans ces lieux ?

SCENE VI.

ARSACE, ARTABAN, TIMAGENE, TIRIDATE, MITRANE.

ARSACE, *à Artaban et à Tiridate, qui veut sortir.*

(*A Mitrane et à Timagene.*)

Demeurez, mes enfans... Et vous, qu'on se retire.

(*Mitrane et Timagene sortent.*)

SCENE VII.

SCENE VII.

ARSACE, TIRIDATE, ARTABAN.

(*Ils s'asseyent tous les trois.*)

ARSACE, *à Tiridate.*

PRINCE, je vois en vous l'héritier de l'Empire.
J'y trouve un fils prudent, intrépide, fameux
Et tel qu'aux Immortels l'ont demandé mes vœux.
Quand je vois vos vertus jugez quelle est ma joie !
Mais aussi dans quels pleurs votre pere se noie
Lorsqu'un mal, dont nos soins n'arrêtent point le cours,
Est près de vous ravir aux plus beaux de vos jours !
Quelle est cette douleur à nos yeux inconnue ?
D'ambitieux desirs votre ame prévenue
Voit-elle avec chagrin votre pere en un rang
Où vous feront monter mon choix et votre sang ?
Parlez ; si vous brûlez de porter ma couronne,
Si c'est peu des États que Talestris vous donne,
Pour conserver des jours si chers, si précieux,
Je descendrai du trône où je blesse vos yeux.

TIRIDATE.

Seigneur, que dites-vous? ...

ARSACE, *l'interrompant.*

Ce n'est point ma foiblesse
Qui dicte ce dessein, mon fils ; c'est ma tendresse.

Si j'ai vécu toujours glorieux et puissant,
L'État retrouve en vous un courage naissant.
Eh ! que perdrai-je, enfin, en vous cédant l'Empire ?
Quelques jours de grandeur, que la mort va détruire,
Qui tous ne valent pas, l'un à l'autre ajoutés,
Mon fils, un seul des jours que vous nous promettez !

TIRIDATE.

Quels attentats, Seigneur, quels crimes dans ma vie
Ont marqué pour le trône une coupable envie ?
Quel remede à mes maux votre amour vient offrir !
Que vous les redoublez en voulant les guérir !
Moi, je pourrois régner en dépouillant mon pere ?
Tombe plutôt sur moi toute votre colere !
Que le Ciel m'abandonne à de nouveaux tourmens ;
Ils m'accableront moins que de tels sentimens !
Vivez, régnez, portez vos jours et votre Empire
Aussi loin que mon cœur l'espere et le desire ;
Et croyez si le Ciel répond à mes souhaits
Que leur cours fortuné ne finira jamais !

ARSACE.

Je ne suis point surpris de ces vœux que vous faites :
Je n'attendois pas moins d'un fils tel que vous êtes ;
Et c'est ce qui m'excite à ne rien négliger
Pour terminer vos maux, ou pour les soulager...

(*Aux deux Princes.*)

Un autre soin, mes fils, en ces lieux nous assemble.
Vous n'êtes point unis ; je le sais, et j'en tremble,
Vos chagrins mutuels ne sont plus inconnus.
Hélas ! de quels soupçons êtes-vous prévenus ?
Suivrez-vous les transports d'une jalouse rage,

Et voulez-vous enfin détruire mon ouvrage?
Je regne; mais songez, Princes, par quels chemins
Le Sceptre de l'Asie a passé dans mes mains.
Né libre, sur les bords que le Tanaïs lave,
L'insolence des Grecs me traitoit en esclave.
A peine ma raison m'apprit mon triste état
Que je formai contr'eux un illustre attentat.
Mais Alexandre, encore au comble de sa gloire,
Tranquille, reposoit au sein de la victoire;
Et son divin génie, arbitre des mortels,
Sur les trônes détruits s'élevoit des Autels.
Il mourut, ce Héros; la trahison, l'envie,
Au milieu de sa Cour, terminerent sa vie.
Ce que dans les combats Mars craignoit de tenter,
Une main parricide osa l'exécuter.
D'abord qu'il ne fut plus, on vit ses Capitaines
Découvrir leurs projets, leur orgueil et leurs haines,
Et chacun, demandant le prix de ses travaux,
S'attribuer l'Empire et braver ses rivaux,
C'est alors qu'avec soin ramassant dans nos terres
Les Soldats échappés de tant de longues guerres,
Je vengeai les Persans des outrages reçus
Aux combats du Granique et d'Arbelle et d'Issus.
L'Orient avec joie en perdit la mémoire,
Et reprit sa fierté des fruits de ma victoire.
Les Parthes par moi seul libres et triomphans,
Promirent d'assurer mon rang à mes enfans.
Mon pouvoir par leurs loix devint héréditaire.
Ainsi mon sang, sorti d'une source vulgaire,
Conduit par ma vertu, guidé par mes exploits,

Mérita le destin du sang des plus grands Rois.
Vous jouirez, mes fils, de cet honneur suprême;
Vos fronts seront un jour ornés du Diadême.
Mais, pour le maintenir dans toute sa splendeur,
Qu'une étroite amitié fonde votre grandeur.
Les Grecs seroient encore absolus dans l'Asie
S'ils avoient de leurs cœurs banni la jalousie.
Donnez à l'univers un exemple éternel
Des merveilleux effets de l'amour fraternel.
Exemple entre les grands d'autant plus admirable
Qu'à peine la mémoire en conserve un semblable.
L'âge et mes longs travaux affoiblissent mes sens.
Déja ma vigueur cede à l'injure des ans:
Ma course va finir; et de toute ma gloire
La mort ne laissera qu'une éclatante histoire.
Mais lorsque de mes jours s'éteindra le flambeau
Faites que sans regret je descende au tombeau,
Sûr de votre union et beaucoup moins illustre
D'avoir à l'Orient rendu son premier lustre
Et détruit ses Tyrans, par mes efforts heureux,
Que d'avoir mis au jour deux fils si généreux!

ARTABAN.

Seigneur, bien que suivant l'ordre de la naissance
Tiridate avant moi dût rompre le silence,
Je crois, sans l'offenser, pouvoir, en liberté,
L'assurer le premier de ma sincérité.
S'il a pris de ma foi quelque secret ombrage
Ce doute injurieux le séduit et m'outrage.
Je sais qu'il a pour lui l'avantage du sang
Et qu'une juste loi l'appelle à votre rang.

Pour l'y faire monter je combattrai, moi-même.
Trop heureux si ma main soutient son diadême!
Satisfait des États qu'il m'aura destinés,
Dans leur possession mes vœux seront bornés;
Ou si l'ambition me fait prendre les armes,
J'irai loin de son trône en porter les alarmes.
Seigneur, de mes desirs l'impétueuse ardeur
A pour objet la gloire et non pas la grandeur;
Et je ne cherche enfin, quoi que je puisse faire,
Que d'être dignement votre fils et son frere!

TIRIDATE.

Sur de tels sentimens vous êtes-vous flatté,
Prince, que je vous cede en générosité?
Connoissez Tiridate et rendez-lui justice.
La fortune des Rois n'a rien qui m'éblouisse;
J'en regarde l'éclat sans en être aveuglé.
Si je vous ai paru soupçonneux et troublé,
Gardez-vous d'imputer au poison de l'envie
Les funestes chagrins qui dévorent ma vie.
Je vous l'ai déja dit; de plus justes douleurs
Exercent mon courage et font couler mes pleurs!
De votre ambition j'aime la violence.
Prince, n'en bornez point la superbe espérance.
Sur de nombreux États on peut vous couronner.
Qui sait les conquérir doit savoir les donner...

(*A Arsace.*)

Oui, Seigneur; si la Parque, à mes jours moins cruelle,
Éloigne de mon cœur son atteinte mortelle,
Je ne monterai point au trône qui m'attend
Qu'Artaban avec moi n'en puisse faire autant.

Vos enfans, animés du feu qui vous inspire,
Iront, à votre exemple, élever un Empire
Dans les climats brûlans, ou sous les Cieux glacés...
(A Artaban.)
Enfin, vous régnerez, mon frere; en est-ce assez?
Je réponds du succès que nous devons attendre
Puisqu'il reste des Rois successeurs d'Alexandre.

ARSACE, *à part.*

Dieux! que je sens de joie en ces heureux momens!
J'admire, avec transport, leur nobles sentimens!
Je ne crains plus la mort, que le destin m'apprête,
Puisque leur amitié soutiendra ma conquête,
Et que par ma valeur cet Empire élevé,
Doit être par la leur encor mieux conservé!...
(A Tiridate et à Artaban.)
Il ne me reste plus, après cette assurance,
Qu'à remplir d'un amant les vœux et l'espérance.
Abradate soupire, accablé de douleur.
Il est de votre sang; vous savez sa valeur?
Fondé sur ma parole, il adore Érinice...
(A Tiridate.)
Prince, n'écoutez plus un injuste caprice;
Souffrez que votre sœur l'accepte pour époux,
Que leur hymen...

TIRIDATE, *l'interrompant.*

Ah! Dieux! que me proposez-vous?
Abradate, enflammé d'un orgueil téméraire,
Abradate, l'objet de toute ma colere?..
Que j'expire plutôt, que...

ARSACE, *l'interrompant.*

Mon fils...

TIRIDATE, *l'interrompant.*

Non, Seigneur;
Un sujet ne doit point prétendre à tant d'honneur.
Il faut l'humilier quand on voit qu'il s'oublie.
Vous-même, par les nœuds dont la force nous lie...
Considérez, Seigneur, dans quel auguste rang
Vos vertus, vos exploits ont porté votre sang.
Songez qu'en ce degré de gloire et de puissance,
Vous voyez tous les Rois briguer votre alliance.
Pouvez-vous vous résoudre à les offenser tous
En donnant à ma sœur un sujet pour époux?
Non qu'il n'ait des vertus que j'admire, moi-même;
Mais à tant de vertus il manque un Diadême.
Il est d'autres honneurs pour le récompenser;
Accablez-l'en: je crois devoir vous en presser.
Je serai le premier à lui rendre justice.
Mais pour un rang plus haut réservez Érinice.
Enfin, si mes respects, si mes mortels ennuis
Vous ont rendu sensible à l'état où je suis,
N'augmentez pas, Seigneur, l'excès de ma misere
En forçant votre fils à se plaindre d'un pere!

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

ARSACE, ARTABAN.

ARTABAN.

Seigneur, de quels chagrins son cœur est agité!

ARSACE.

Je ne sais que résoudre en cette extrémité.
Il m'offense, il m'aigrit par cet orgueil farouche.
Cependant, je le plains; sa disgrace me touche!
Dans l'abîme de maux où le Ciel l'a jetté
Puis-je user contre lui de mon autorité?
J'accorde quelques jours encore à son caprice;
Mais, Prince, après ce tems je lui rendrai justice.
Allez voir Abradate et flatter son tourment.
Jurez-lui, de ma part, que ce retardement
Ne lui ravira pas le prix de sa tendresse.
J'en atteste les Dieux, mon fils, et je vous laisse.

(Il sort.)

SCENE IX.

ARTABAN, *seul.*

Ah ! pour le consoler quels seront mes discours ?...
Mais ne nous lassons point de servir ses amours.
Faisons céder mon frere ; et, malgré son caprice,
Assurons par l'hymen le destin d'Érinice.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARSACE, TIMAGENE.

ARSACE.

TIRIDATE vient-il ?

TIMAGENE.

Oui, Seigneur, le voici.

SCENE II.

TIRIDATE, MITRANE, ARSACE, TIMAGENE.

ARSACE, *à Tiridate.*

POUR des soins importans je vous appelle ici,
Prince. Puisque vos yeux regardent sans envie,
Dans le rang où je suis, les restes de ma vie,
Je dois, jusqu'à la fin, en digne Potentat
Dispenser la Justice et régler mon État.
Jamais, depuis le jour que le sort favorable
A fondé par mes mains cet État redoutable,
De si grands intérêts ne se sont présentés.

TIRIDATE.

Qu'avez-vous donc appris ? quels périls...

ARSACE, *l'interrompant.*

Écoutez.

Je ne veux point parler de l'hymen d'Érinice.
Je crois que, la raison domptant votre caprice,
Vous viendrez, dès ce jour, en presser le moment
Et rougir à mes pieds de votre emportement.
Songez-y. Dès long-tems Talestris amenée
Voit de votre union reculer la journée.
Des maux que vous souffrez le dangereux poison
Auprès d'elle vous prête une juste raison;
Mais on voit d'un autre œil dans les Cours étrangeres
Ce long retardement et nos craintes sinceres.
Son frere, tous ces Rois sur qui vous l'emportez,
Se plaignent qu'on renonce à la foi des traités.
Pendant notre entretien assemblés pour m'attendre,
Tous leurs Ambassadeurs viennent de me l'apprendre.
Dans leurs yeux, par l'orgueil qui les animoit tous,
J'ai connu quel orage on forme contre nous.
Ces Rois, n'en doutez point, vont reprendre les armes.

TIRIDATE.

Leur vain courroux peut-il vous causer des alarmes?
Qu'obtiendront-ils, Seigneur, en violant la paix ?
La honte d'être encor supplians, ou défaits.

ARSACE.

Prince, on n'est pas toujours suivi de la victoire.
Un Roi ne doit jamais, s'enivrant de sa gloire,
Négliger l'équité parce qu'il est heureux:
La Fortune souvent a des retours fâcheux;

Et tel a vu long-tems sa grandeur infinie
Que le sort, à la fin, couvre d'ignominie.
Ce n'est pas que, frappé d'une indigne terreur,
Je craigne de ces Rois l'envie et la fureur;
Mais s'il faut avec eux recommencer la guerre,
Justifions nos droits au reste de la terre.
Otons un vain prétexte à leur inimitié,
Et des Parthes lassés prenons quelque pitié.
Je sais qu'en triomphant les États s'affoiblissent:
Le Monarque est vainqueur et les Peuples gémissent.
Dans le rapide cours de ses vastes projets,
La gloire dont il brille accable ses sujets.
Ainsi pour détourner une guerre odieuse,
Peut-être également funeste et glorieuse,
Au pieds de nos Autels je prétends, dès demain,
Prince, que Talestris reçoive votre main.

TIRIDATE.

Quoi! dès demain, Seigneur?

ARSACE.

Oui, mon fils, cette fête,
Par mes ordres, déja se publie et s'apprête.
Le délai le plus court en seroit dangereux.
Enfin je l'ai promis: il le faut; je le veux.
Adieu, préparez-vous.

(Il sort avec Timagene.)

SCENE III.

SCENE III.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE, *à part.*

Ciel ! quelle est ma surprise !

MITRANE.

Achevez un hymen que l'amour favorise,
Seigneur ; de Talestris vous connoissez le cœur ?
A peine votre flamme égale son ardeur.
Quels plaisirs vous promet une Reine si belle !

TIRIDATE.

Hélas ! que n'est son cœur moins tendre et moins fidele !
Que ne vois-je finir ses amoureux transports !
Qu'elle m'épargneroit de trouble et de remords !

MITRANE.

Est-ce vous qui parlez ? Que venez-vous de dire ?

TIRIDATE.

Oui, Mitrane, il est vrai ; j'en rougis, j'en soupire ;
Tu me vois malheureux, languissant, abattu....
Je meurs... Mon infortune a lassé ma vertu ;
Mais de tous les malheurs dont le destin m'accable
L'hymen de Talestris est le plus redoutable !

MITRANE.

Plus vous vous expliquez, et plus je suis surpris.
Quel crime ou quel caprice a proscrit Talestris ?

Votre ame d'autres feux seroit-elle embrasée ?
Négligez-vous, Seigneur, une conquête aisée?
Seroit-elle coupable ? êtes-vous inconstant ?

TIRIDATE.

Je vois toujours en elle un mérite éclatant.
Son austere vertu, loin d'être condamnée,
Ne peut être un instant justement soupçonnée;
Mais, sans vouloir porter tes regards curieux
Jusques dans un secret que je cache à tes yeux,
Songe à me délivrer d'un amour qui me gêne:
Tourne ailleurs les desirs et le cœur de la Reine.
Elle connoît ton zele et se confie à toi:
Tu peux seul la résoudre à s'éloigner de moi.
Sauve-moi de l'horreur de lui montrer, moi-même,
Qu'après tant de sermens c'est en vain qu'elle m'aime.
Dis-lui que quand la mort va terminer mes jours,
Je ne dois plus nourrir d'inutiles amours.
Fais que de ses douleurs j'ignore les atteintes,
Et que je meure, au moins, sans entendre ses plaintes!

MITRANE.

Moi! Seigneur? Pensez-vous de quoi vous me chargez?
Dispose-t-on des cœurs par l'amour engagés?
Que peuvent les raisons où regne sa puissance?
J'agirai; mais, Seigneur, je réponds, par avance,
Que je n'obtiendrai rien... Dieux! ne voyez-vous pas
Quels désordres nouveaux vont troubler vos États?
Quels feux vont s'allumer? quel couroux, quelle haine,
Si vous osez montrer moins d'ardeur pour la Reine?
Si vous l'abandonnez?

TIRIDATE.

Tes soins sont superflus.
Que servent des raisons qui ne me touchent plus ?
Qu'un autre s'intéresse au repos de l'Empire :
Songe qu'en ce moment à peine je respire ;
Qu'accablé de mes maux je ne puis. . .

(*Il s'arrête.*)

MITRANE.

Achevez.
Déclarez un secret que vous me réservez.

TIRIDATE.

Ah! que plutôt des Dieux le pouvoir redoutable,
Pour dérober à tous ce secret effroyable,
Obscurcisse à jamais ce soleil qui nous luit,
Et couvre l'univers d'une éternelle nuit !
Je ne sais quel forfait irrite leur justice :
Je crains, en te parlant, de t'en rendre complice ;
Mais de tout leur pouvoir leur courroux soutenu
Punit, sans doute, en moi quelque crime inconnu,
En laissant concevoir à mon ame parjure
Mille injustes projets dont frémit la nature,
Mille indignes transports, mille horribles desirs,
Qui font, en même tems, mes maux et mes plaisirs,
Que ma vertu combat et jamais ne surmonte,
Et dont ma mort ne peut assez cacher la honte !

MITRANE.

(*Voyant des pleurs échapper des yeux de Tiridate.*)

Quels terribles discours... Mais vous versez des pleurs !
Je vous vois succomber à vos vives douleurs !...

Parlez, Seigneur... Le Ciel approuve ma priere ;
Achevez de m'ouvrir votre ame toute entiere...
Ne me répondrez-vous que par de longs soupirs ?
Qui peut vous empêcher de remplir mes desirs ?
Ne m'honorez-vous plus de votre confiance ?
Vous semblez aujourd'hui soupçonner ma prudence !
Elle peut vous servir ; vous ne l'ignorez pas ?

TIRIDATE.

Laisse, au moins, de mon cœur cesser les durs combats.
Toute ma force cede à leur effort barbare !
Apprends tout... puisqu'il faut que je te le déclare.
Je vais par cet aveu perdre ton amitié ;
Tu me refuseras jusques à ta pitié.
Indigné, tu fuiras ma vue abominable :
Tu frémiras d'avoir un ami si coupable ;
Et, toutefois, grands Dieux ! devrois-je être accusé
D'un joug que ma raison a toujours refusé ?
Car enfin de mon crime elle n'est point complice...
C'est malgré son pouvoir que j'adore Érinice.

MITRANE.

Votre sœur ?

TIRIDATE.

Je prévois par quels sages discours
Tu voudras de mes feux interrompre le cours.
Épargne-toi ce soin. C'est un mal sans remede.
Si j'avois pu dompter l'amour qui me possede,
Dès long-tems mon courage en auroit triomphé,
Et, sans rien te devoir, je l'aurois étouffé.
Respecte mon malheur ; plains-moi : je le mérite.

Dévoré d'une ardeur que chaque instant irrite,
Je m'affoiblis, je souffre un tourment infini....
(A part.)
Juste Ciel! tu le sais, je suis assez puni?
Ta vengeance épuisée a comblé ma misere,
Et je puis désormais défier ta colere!

MITRANE.

Non, je ne prétends point accroître vôs douleurs;
Au lieu de mes conseils, je vous donne mes pleurs.
Quel est votre dessein? que pouvez-vous attendre?

TIRIDATE.

Le seul trépas; hors lui je n'ai rien à prétendre.
Aux Dieux, avec ardeur, j'ose le demander.
Ils me haïssent trop; loin de me l'accorder,
Ils semblent ajouter des forces à ma vie,
Puisqu'encor mes tourmens ne me l'ont point ravie.
Du fer, ou du poison l'infaillible secours
Au gré de mes desirs pourroit trancher mes jours,
Il est vrai; mais il faut t'avouer ma foiblesse:
D'invincibles liens me retiennent sans cesse.
Non, que quand je m'apprête à me percer le sein
La nature s'étonne, ou change mon dessein,
En me peignant la vie avec trop d'avantage;
Mais mon amour lui seul surmonte mon courage.
Je chéris mon tourment, tout violent qu'il est;
Ma passion m'occupe et ma douleur me plaît.
Je viens de te montrer jusqu'au fond de mon ame;
Juge de mes malheurs par l'excès de ma flamme!
Renferme dans ton sein l'aveu que je t'en fais;
Que tout autre que toi les ignore à jamais,

Et que j'expire avant que la Princesse apprenne
La source de mes maux et l'objet de ma peine.
A lui cacher mes feux j'applique tous mes soins.
Quelle horreur si ses yeux en étoient les témoins !
Je l'aime sans espoir ; mais ma fureur jalouse
Ne sauroit consentir qu'Abradate l'épouse.
Je ne la verrai point récompenser ses feux ;
Et tant que je respire il ne peut être heureux.
De tout ce que je dis, de tout ce que je pense
Je sens avec effroi que ma vertu s'offense ;
Mais telle est de mon sort l'insurmontable loi
Que tous mes sentimens se forment malgré moi.
Mon cœur n'en conçoit plus que ma raison avoue,
Et de tous ses conseils ma passion se joue.

MITRANE.

Artaban vient.

SCENE IV.

ARTABAN, TIRIDATE, MITRANE.

ARTABAN, *à Tiridate.*

Seigneur, je vois vos yeux troublés !

TIRIDATE.

Hélas ! Prince, mes maux sont encor redoublés !...
Adieu, je vais chercher un repos nécessaire,
Si les Dieux ennemis n'ordonnent le contraire !

(Il sort, avec Mitrane.)

SCENE V.

ABRADATE, ARTABAN.

ARTABAN, *à part.*

Que son malheur me touche, hélas !

ABRADATE.

Hé bien, Seigneur,
Puis-je encor faire entrer quelque espoir dans mon cœur ?...
Mais je lis dans vos yeux le sort que je dois craindre !

ARTABAN.

Oui, Prince, il est trop vrai, je ne puis que vous plaindre.
Non que votre bonheur ne vous soit assuré :
Le Roi vous en répond ; mais il l'a différé.
Il n'a pu refuser cette grace à mon frere.
Moi-même, malgré moi, touché de sa priere,
Oubliant les égards dûs à notre amitié,
J'ai senti que ses maux m'arrachoient ma pitié.

ABRADATE.

Ah ! vous m'abandonnez ! Qu'ai-je encore à prétendre ?

ARTABAN.

Non, je tenterai tout pour un amour si tendre.
Mais gagnons Tiridate, au lieu de l'irriter.
J'admire les vertus qu'il a fait éclater.
Je n'ai pu contre lui garder le moindre ombrage,
Et ne suis plus jaloux que de son grand courage...

Ma sœur vient... Je pourrois troubler votre entretien;
Je vous laisse.

ABRADATE.

Seigneur, je n'espere plus rien !

(*Artaban sort.*)

SCENE VI.

ÉRINICE, ORASIE, ABRADATE.

ABRADATE, *à Erinice.*

MADAME, c'en est fait, tout me devient contraire,
Tiridate, Artaban, les Dieux et votre pere.
Trahi, de tous côtés, il ne me reste plus
Qu'à terminer mes jours, désormais superflus !
On me hait, on m'accable et je me hais, moi-même.

ÉRINICE.

Comptez-vous donc pour rien, Prince, que je vous aime ?
Et votre vie est-elle un fardeau si pesant
Que vous ne la voyiez que d'un œil méprisant ?
Quel honteux désespoir à la mort vous entraîne ?
Votre malheur est grand, j'en juge par ma peine ;
Mais, quoi ! les sentimens que j'ai conçus pour vous
Sont-ils pas à vos maux un remede assez doux ?
Vous voyez chaque jour mes plus tendres alarmes.
Je n'instruis point mes yeux à retenir leurs larmes ;
Je les verse, sans art, dans tous nos entretiens.

Tels que sont vos chagrins je vous montre les miens ;
Je soupire avec vous quand vos soupirs s'échappent :
Mon cœur se sent briser quand vos plaintes le frappent.
Je ne vis que pour vous ; je n'aime, je ne hais,
Je ne forme de vœux que selon vos souhaits.
Je n'ai point de transport dont vous ne soyiez cause.
Ciel! quel est mon malheur si tout ce que j'oppose
Aux traits dont le Destin cherche à vous accabler
N'est pas assez puissant pour vous en consoler!

ABRADATE.

Excusez les erreurs d'un amant déplorable!
Madame, votre cœur n'est que trop pitoyable!
Vous faites plus pour moi que je n'ose espérer;
Mais enfin ma raison cesse de m'éclairer
Quand je vois renverser la prochaine espérance
D'un hymen tant promis à ma persévérance!

ÉRINICE.

Eh! bien, Prince, faut-il, par un dernier effort,
Et vous prouver ma flamme et changer votre sort?
Tiridate, lui seul, cause votre infortune.
Je vais lui déclarer qu'elle nous est commune.
Il m'a toujours fait voir une tendre amitié;
Mes soupirs le rendront sensible à la pitié.
Jugez de mon amour par ce qu'il me fait faire!
Je consens d'en montrer tout l'excès à mon frere.
On pourra m'en blâmer ; mais mon cœur amoureux
N'aura jamais trop fait si vous êtes heureux!

ABRADATE.

Ah! Madame, comment eussai-je osé prétendre...

ÉRINICE, *l'interrompant.*

Un véritable amour ne peut trop entreprendre! ...
Allez, Prince; attendez le sort d'un entretien
D'où dépend désormais votre sort et le mien. ..
Adieu. .. Si par mes pleurs je fléchis Tiridate
Ce jour éclairera le bonheur qui vous flatte;
Ou, si je n'obtiens rien, je vous donne ma foi
Que vous serez encor moins à plaindre que moi!

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TALESTRIS, BARSINE, MITRANE.

TALESTRIS, *à part.*

Je vois Mitrane. Allons, satisfaisons notre ame;
Acquittons-nous des soins que je dois à ma flamme. . .
Écoutez-moi, grands Dieux! dissipez mon effroi,
Et recevez des vœux qui ne sont pas pour moi!
Accablez Talestris, conservez Tiridate!
Faites qu'en sa faveur votre puissance éclate. . .
(*A Mitrane.*)
Mitrane, puis-je voir ce Prince infortuné?

MITRANE.

Aux maux les plus cruels il est abandonné,
Madame; épargnez-lui la contrainte nouvelle
De cacher à vos yeux leur atteinte mortelle!

TALESTRIS.

Quoi donc! prétendez-vous, loin de le soulager,
Que ma vue et mes soins servent à l'affliger?
Avez-vous remarqué qu'il craigne ma présence?

MITRANE.

Quand il vous voit, Madame, il se fait violence:

Il retient les soupirs, il dévore les pleurs
Que, libre et sans témoins, il donne à ses douleurs.
M'en croirez-vous? laissez à son inquiétude
La flatteuse douceur d'un peu de solitude;
Laissez-le en liberté se plaindre et soupirer!

TALESTRIS.

Dieux! quel nouveau malheur m'osez-vous déclarer?
Lorsque le Roi m'apprend que mon hymen s'apprête,
Quand il vient à mes yeux d'en ordonner la fête,
Quand les vœux de l'Asie et les miens sont remplis,
Je vois tous mes projets renversés par son fils!

MITRANE.

Madame...

TALESTRIS, *l'interrompant.*

Ce n'est point une illusion vaine:
D'un noir pressentiment la puissance m'entraîne.
Il rappelle à mon cœur tout ce qui s'est passé;
Il lui fait voir le coup dont il est menacé!....
Oui, le Ciel met enfin le comble à ma disgrace!
De mes plus tendres soins Tiridate se lasse;
Il évite ma vue, il fuit mon entretien.
Quel Démon de nos cœurs a brisé le lien?
Dans quel abîme, hélas! ma tendresse me guide
S'il est vrai que mes pleurs coulent pour un perfide!

MITRANE.

Le soupçonneriez-vous d'une infidélité?

TALESTRIS.

Que puis-je donc penser dans cette extrémité?
Vous même, diriez-vous ce que vous m'osez dire
Si vous pouviez douter qu'il voulût y souscrire?

C'est

C'est lui qui vous engage à me parler ainsi,
Et par son ordre exprès vous m'arrêtez ici.
Eh! pourquoi, s'il m'aimoit, craindroit-il ma présence?
Dans ses vaines terreurs je vois son inconstance:
Tout me l'apprend; son trouble et ses regards confus,
Sa fuite, vos discours, ses plaintes, vos refus.
Mon ame, malgré moi, de soupçons occupée,
Est trop tendre, en effet, pour n'être pas trompée!

MITRANE.

Madame, songez-vous ..

TALESTRIS, *l'interrompant.*

Qu'on ne m'en parle plus.
Je n'entends qu'à regret des discours superflus.
Laisse-moi, de mes maux interprete sinistre,
D'un infidele amant trop fidele ministre!
Va lui conter mon trouble et ton barbare soin;
Ma douleur se redouble à t'avoir pour témoin.
Mon dépit, mes transports contre un ingrat que j'aime
Ne me permettent pas... Mais le voici, lui-même!

SCENE II.

TIRIDATE, TALESTRIS, BARSINE, MITRANE.

TALESTRIS, *à Tiridate.*

Seigneur, ne feignez plus; mes yeux se sont ouverts.
Je vois que votre cœur s'est lassé de mes fers,
Et que l'indifférence, ou quelque ardeur nouvelle
Ont détruit un amour que je croyois fidelle.

TIRIDATE.

Que dites-vous, Madame?... En l'état où je suis
Faut-il que votre plainte irrite mes ennuis!

TALESTRIS.

Au prix de tout mon sang, j'aimerois à vous rendre
Le calme et le bonheur que vous deviez attendre;
Mais, Seigneur, votre sort ne dépend plus de moi.
Avouez-le? Saisi de remords et d'effroi,
Votre sincérité ne se trahit qu'à peine,
Et montre, malgré vous, que la feinte vous gêne?
J'ai toujours démêlé vos secrets sentimens;
Mes yeux sur votre front lisent vos mouvemens:
Je vous ai trop aimé pour ne vous pas connoître!

TIRIDATE.

Qu'osez-vous soupçonner?

TALESTRIS.

Vous attendez, peut-être,
Que, désormais livrée à des transports jaloux,
En reproches sanglans j'éclate contre vous?

Que, pour vous ramener par de justes alarmes,
Je présente à vos yeux toute l'Asie en armes ?
Tous ses Rois déja prêts à venger mes appas,
Tous ses Peuples unis ?... Vous ne les craignez pas !
Vous ne jouirez point, ingrat ! de ma foiblesse.
Tranquille, en apparence, et de mes sens maîtresse,
Je dévore des pleurs cruels à retenir,
Et remets à l'Amour le soin de vous punir;
Bien que vous m'exposiez, sans égard, sans justice,
A toutes les horreurs d'un éternel supplice,
Et qu'un poison par vous répandu sur mon sort
Me couvre d'infamie et me livre à la mort.

TIRIDATE.

Non, vous ne mourrez pas. Ce sera moi, Madame;
Et mes derniers soupirs justifîront ma flamme.
Vous connoîtrez alors...

TALESTRIS, *l'interrompant.*

Prince, tous ces discours
Pour guérir mes soupçons sont d'un foible secours !...
Que dis-je? en ce moment vos yeux, votre contrainte
M'en donnent de nouveaux et confirment ma crainte;
Mais il me reste encore assez de liberté
Pour prendre sur mon sort conseil de ma fierté.

(*Elle sort, avec Barsine.*)

SCENE III.

TIRIDATE, MITRANE.

MITRANE.

Que je crains ses soupçons, sa flamme et sa colere!
Ses yeux perceroient-ils le funeste mystere
Que jusqu'à ce moment vous leur avez caché?...
Mais, Seigneur, de son sort n'êtes-vous point touché?
Ne vous rendrez-vous point à ses soins, à ses larmes?

TIRIDATE.

Ah! ses pleurs pourroient-ils ce que n'ont pu ses charmes?
Mais, du moins, si l'amour me force à l'outrager,
Le trépas qui m'attend suffit pour la venger!
Penses-tu qu'au moment que ma raison bannie
De mes sens révoltés permet la tyrannie,
Que prêt à succomber à la noire fureur
Dont le nom seul inspire une invincible horreur,
Mon cœur, presque entraîné par ce penchant rapide,
Craigne encore les noms d'ingrat et de perfide?
Non, non, détrompe-toi. Grace au courroux des Dieux,
Il faut pour m'étonner des noms plus odieux!
Rien ne me touche plus que ma honte et ma flamme;
Toutes deux, tour-à-tour, tyrannisent mon ame.

Que j'ai tantôt souffert! Que de trouble et d'effroi
M'a causé l'entretien de mon frere et du Roi !
Non, jamais ma raison de tant d'horreurs saisie
Ne se défendit moins contre ma jalousie !

MITRANE.

Vous ne songez donc plus qu'un opprobre éternel
Suivra dans l'avenir cet amour criminel ?

TIRIDATE, *à part.*

Irrévocable arrêt dont la rigueur me tue,
Pourquoi viens-tu t'offrir à mon ame abattue?
Du trône qui m'attend tranquille possesseur,
Il m'est donc défendu de couronner ma sœur?
Et je puis élever une esclave à l'Empire,
Sans qu'une loi barbare ose me contredire!

MITRANE.

Qu'entends-je ? vos transports, à l'excès parvenus,
D'aucun frein désormais ne sont-ils retenus?
Ne travaillez-vous plus, du moins, à les contraindre

TIRIDATE.

Je ne vois que la mort qui puisse les éteindre!

MITRANE.

Mourez donc, et cachez dans l'éternelle nuit
Vos vœux incestueux, la honte qui les suit.
N'attendez point de moi de lâche complaisance:
Je vous vois à regret vivre sans innocence.
Content qu'un prompt trépas vienne vous dérober
A l'abîme effroyable où vous allez tomber,
Je ne saurois souffrir que vous viviez sans gloire.
Des droits les plus sacrés vous perdez la mémoire;
Votre cœur se nourrit dans l'horreur de son choix

Par le mépris des Dieux, des hommes et des loix.
Rougissez des excès où sa flamme l'emporte!

TIRIDATE.

Que veux-tu? chaque jour elle devient plus forte.
A la surmonter même il ne faut plus songer...
Mais la fuite et le tems pourront me soulager.
Je ne puis vivre ici sans y voir la Princesse,
Et ses moindres regards irritent ma tendresse,
Comme ceux d'Abradate irritent mon courroux.
Sous un Ciel étranger mon sort sera plus doux.
Allons ensévelir dans le fond de l'Asie
Mes crimes, mes remords, mes feux, ma jalousie.
Partons, et choisissons des climats écartés
Où mes soupirs, au moins, ne soient point écoutés!

MITRANE.

Etes-vous résolu?

TIRIDATE.

Je meurs si je differe!
Cachons à Talestris ce départ nécessaire.
Quand je serai parti, je consens que le Roi
Récompense Abradate, en couronnant sa foi...
Qu'ai-je dit, et mon cœur pourra-t-il y souscrire?
N'importe, je le veux; en vain il en soupire.
Va, cours tout préparer; ménage les instans:
Un jour plus tard, peut-être, il ne seroit plus tems!

(*Mitrane sort.*)

SCENE IV.

TIRIDATE, *seul.*

CE départ m'affranchit d'un fardeau qui me pese....
Je te rends grace, ô Ciel! ta colere s'appaise,
Puisque je viens enfin d'obtenir de mon cœur
Qu'il évite un objet de ma raison vainqueur!
J'ose même espérer qu'à jamais étouffée
Ma flamme à ma vertu servira de trophée,
Et qu'un juste sujet d'un triomphe éternel
Naîtra des feux éteints d'un amour criminel...
Je ne te verrai plus, ô sœur fatale et chere!
Les mers entre nous deux vont servir de barriere!
Je ne te verrai plus: et toutes tes beautés
N'agiront que de loin sur mes sens enchantés!
(*Appercevant entrer Erinice.*)
Désormais je pourrai... Mais je la vois encore;
Sa présence rallume un feu qui me dévore!...
Je ne me connois plus... Impitoyables Dieux!
Quel tems choisissez-vous pour l'offrir à mes yeux?

SCENE V.

ÉRINICE, ORASIE, TIRIDATE.

ÉRINICE, *à Orasie.*

QUE je crains le projet où mon amour m'engage,
Orasie !

ORASIE.

Est-il tems de manquer de courage ?
Songez que votre sort ne dépend que de vous :
Parlez ; et Tiridate attendri...

ÉRINICE, *l'interrompant.*

Laisse-nous.

(Orasie sort.)

SCENE VI.

TIRIDATE, ÉRINICE.

ÉRINICE.

DANS l'excès où le Ciel a mis votre infortune,
Mon frere, je craindrois de vous être importune
Si par mes sentimens je n'avois mérité
Que vous me regardiez avec plus de bonté.
Que je souffre à vous voir dans cet état funeste !
J'implore chaque jour la Justice céleste ;

Pour vous sur les autels je prodigue l'encens.
Cependant, tous mes vœux demeurent impuissans.

TIRIDATE.

Ah! ma sœur, est-il vrai que mon malheur vous touche?
Que cet aveu me plait, sortant de votre bouche!
Que j'en suis soulagé! . . . Dieux! quel puissant secours
Recevrois-je à vous voir, à vous parler toujours!
Mais, quoi que vous disiez pour flatter votre frere,
L'intérêt de mon sort ne vous occupe guere!
D'autres soins, d'autres lieux arrêtent vos desirs:
La Cour à votre cœur offre mille plaisirs,
Et leur appât flatteur vous y retient sans cesse!

ÉRINICE.

Hélas! que ce reproche offense ma tendresse!
Prince, vous le savez, dès mes plus jeunes ans
Je fus unie à vous par des nœuds si puissans
Que, dans quelque disgrace où le destin vous mene,
Je. . .

TIRIDATE, *l'interrompant.*

Non, votre amitié n'égale point la mienne.
Vous me la dépeignez avec trop de froideur:
Un zele impétueux parle avec plus d'ardeur.
Ah! que vous êtes loin de celle qui m'enflamme!
Que vous imitez mal les transports de mon ame!
Vous ignorez encor les plaisirs infinis
Répandus sur deux cœurs parfaitement unis,
Lorsqu'ils sont parvenus à lier leur fortune,
A se rendre la joie, ou la douleur commune,
A se chercher sans cesse, à ne se cacher rien!

ÉRINICE.

Ah ! quel cœur connoît mieux ces plaisirs que le mien?
Et, pour vous en donner une preuve sincere,
Je viens vous révéler le plus secret mystere.

TIRIDATE.

(*A part.*)

Quoi ! . . . Que veut-elle dire ?

ÉRINICE.

Ah ! je n'ose, je crains. . .
Le trouble de vos yeux confond tous mes desseins.
Encor plus que jamais, quoi que je me propose,
Votre injuste chagrin à mes desirs s'oppose.
Je le vois ; toutefois, il faut vous découvrir
Le sort. . .

TIRIDATE, *à part.*

Quelle pensée à mes yeux vient s'offrir ?

ÉRINICE, *à part.*

Mais c'est trop balancer, toute ma crainte est vaine.
Éclatez, mouvemens dont la force m'entraîne. . .

(*A Tiridate.*)

J'aime ; mon cœur, tenté par de charmans attraits,
N'a pu vaincre l'Amour, et parer tous ses traits.
Abradate. . . A ce nom je rougis, je soupire.
Ne pénétrez-vous pas ce que j'ai peine à dire ?
Seul, vous vous opposez aux volontés du Roi.

TIRIDATE, *à part.*

Dieux ! quel funeste coup vient de tomber sur moi !

ÉRINICE.

Je vous ouvre mon cœur, je vous montre ma flamme.
Songez qu'elle peut tout sur mes sens, sur mon ame.

J'ai senti tous les maux qu'Abradate a soufferts :
Mes yeux, comme les siens, aux larmes sont ouverts ;
Et même en cet instant un intérêt si tendre,
Mes craintes, mes transports, me forcent d'en répandre.
Hélas ! par un refus vous me désespérez...

(*Elle ne peut retenir ses pleurs.*)

Que ne peut ma douleur...

TIRIDATE, *l'interrompant.*

Quoi ? ma sœur, vous pleurez ?

ÉRINICE.

En êtes-vous surpris ? Ce n'est que par des larmes
Qu'un amour violent exprime ses alarmes.
Le mien l'est cent fois plus qu'on ne le peut penser !

TIRIDATE.

Ciel ! de combien de traits mon cœur se sent percer !

ÉRINICE.

Un seul mot préviendra les maux que je redoute.
Assurez mon bonheur. Qu'est-ce qu'il vous en coûte ?
Mon frere, au nom des Dieux !

TIRIDATE.

Ah ! c'est trop combattu ;
Contre tant de malheur je manque de vertu !
Laissez-moi.

ÉRINICE.

Quels regards ! quelle sombre tristesse !
Mon frere, qu'avez-vous ?

TIRIDATE.

Je cede à ma foiblesse...
Je me meurs !

ÉRINICE.

Ah! rentrons ; je conduirai vos pas.

Venez...

TIRIDATE.

Si vous m'aimez, ne me secourez pas!

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

OUI, je crois qu'à la fin, ne pouvant plus me taire,
Ma bouche eût de mes feux déclaré le mystère;
Mais, lorsque de mes sens l'usage suspendu
Donnoit presque la mort à mon cœur éperdu,
Érinice est sortie; et sa prompte retraite
Rend, malgré mes transports, ma victoire parfaite.
Quels combats! quels efforts! Mitrane, conçois-tu
A quelle horrible épreuve elle a mis ma vertu?
Pour son heureux amant j'ai vu couler ses larmes.
Hélas! que sa douleur ajoutoit à ses charmes!
Qu'elle aime tendrement! qu'elle est belle, grands
Dieux!
Que sa beauté flattoit et mon cœur et mes yeux!...
Mais puisque de mes feux ménageant le mystere
Je n'en ai fait encor que toi dépositaire,
Ils ne paroîtront point. Partons... As tu songé
Aux apprêts du départ dont je t'avois chargé?

MITRANE.

Oui, Seigneur ; et bientôt, au gré de votre envie,
Vous quitterez un lieu funeste à votre vie.
Choisissez le moment où vous voulez partir.

TIRIDATE.

Donne le dernier ordre et reviens m'avertir.

(*Mitrane sort.*)

SCENE II.

TIRIDATE, *seul.*

Où me vois-je réduit par le Ciel en colere !
Près de régner, je sors du Palais de mon pere ;
J'abandonne une Cour, dont je fais tout l'espoir.
Mais telle est désormais la loi de mon devoir !
Il faut ou m'éloigner, ou devenir coupable.
Garderai-je toujours un secret qui m'accable ?
Puis-je m'en assurer ? Si jusques à ce jour
La raison plus puissante a fait taire l'amour ;
Si j'ai pu voir ma sœur me découvrir sa flamme
Sans lui montrer les feux qui dévorent mon ame,
Si de cet entretien je suis sorti vainqueur,
Dans un autre l'amour entraînera mon cœur !
Se garantira-t-il d'un moment de foiblesse ?...
Si je te revoyois, redoutable Princesse,

J'aurois peut-être en vain jusqu'alors combattu.
Il est, comme à la vie, un terme à la vertu !
Que de mes mouvemens la contrainte me gêne !
Que je pense à regret !... Mais que veut Timagene ?

SCENE III.

TIMAGENE, TIRIDATE.

TIMAGENE.

ABRADATE, Seigneur, demande à vous parler.

TIRIDATE.

Abradate ?... Ah ! ce nom suffit pour me troubler....
M'osez-vous, de sa part, porter cette priere ?

TIMAGENE.

Lui refuserez-vous une grace derniere ?
Seigneur, il la demande avec tant de transport
Que j'ai cru...

TIRIDATE, *l'interrompant.*

Me ferai-je encore cet effort ?...
Mais, qu'attend-il de moi ? C'est en vain qu'il espere
Que je puisse à ses vœux devenir moins contraire ;
Sa présence, sa plainte aigriront mon courroux !

TIMAGENE.

Non seigneur, il ne veut qu'embrasser vos genoux.
Cette foible douceur borne son espérance.
Irai-je l'avertir ?

TIRIDATE

Importune présence !
Soutiendrai-je sa vue, et d'un cœur affermi
Opprimerai-je un Prince, autrefois mon ami,
Digne par cent vertus de l'hymen d'Érinice,
Et qui n'est malheureux que par mon injustice ?...
Que, malgré mes fureurs, je souffre en l'accablant !
Son approche a rendu mon courage tremblant...
Qu'il vienne ; je l'attends.

(*Timagène sort.*)

SCENE IV.

TIRIDATE, *seul.*

Prêt à dompter mon ame,
Voyons-le sans courroux et couronnons sa flamme.
Commençons à me vaincre en faveur d'un rival :
Il n'a que trop gémi d'un caprice fatal !...
Qu'un cœur né vertueux se trahit avec peine !...
Non ; le mien ne sent plus une barbare haine...
(*Voyant paroître Abradate.*)
Dieux ! elle se redouble au moment que je voi
L'objet qui la nourrit paroître devant moi !

SCENE V.

ABRADATE, TIRIDATE.

ABRADATE.

Je viens de vos bontés implorer une grace.
Mes malheurs, mes transports excusent mon audace...
(*Se jettant à ses pieds.*)
Me sera-t-il permis, Seigneur...

TIRIDATE, *l'interrompant.*

Non, arrêtez !

ABRADATE.

Mes soins respectueux seroient-ils rebutés?
Ne pourrai-je à vos pieds ?...

TIRIDATE.

Levez-vous ; je l'ordonne!
Plus que tous mes malheurs, votre respect m'étonne.
Je le crains ; il m'offense, et je n'exige plus
Des devoirs entre nous désormais superflus !

ABRADATE, *se relevant.*

Quel funeste projet! Je ne puis donc prétendre
Que vous vous contraigniez jusqu'à vouloir m'entendre?
De quoi suis-je coupable ? Expliquez-vous, Seigneur ;
Car lorsque je vous vois détruire mon bonheur
Je n'en accuse point un bizarre caprice.
Quand vous me haïssez vous me rendez justice;
Je le crois ; mais je jure, à la face des Dieux :
Que le sujet encor n'a point frappé mes yeux!

Je ne le connois point ce déplorable crime
Par qui j'ai perdu tout, en perdant votre estime?

TIRIDATE.

Elle n'est point perdue.

ABRADATE.

Ah! puis-je m'en flatter?

TIRIDATE.

Lorsque je le confesse en devez-vous douter?

ABRADATE.

Dieux! que de sentimens opposés l'un à l'autre!
Terminez, à la fois, et mon trouble et le vôtre:
Ils durent trop long-tems. Parlez, Seigneur, parlez.
Pourquoi m'estimez-vous lorsque vous m'immolez?
Ou pourquoi croyez-vous ma perte légitime
Lorsque je vous parois digne de votre estime?

TIRIDATE, *à part, et en versant des pleurs.*

Que ce discours m'accable, hélas!

ABRADATE.

Pour quels malheurs
Vos yeux en ce moment répandent-ils des pleurs?
Ah! j'ose me flatter que, malgré votre haine,
Malgré les mouvemens dont l'ardeur vous entraîne,
Malgré mes soins trahis, mes respects méprisés,
Vous déplorez l'état où vous me réduisez!
Votre ame aux cruautés n'est point accoutumée;
C'est pour d'autres projets que les Dieux l'ont formée.
Elle reçut du Ciel un penchant généreux
Qui ne lui permet pas de voir des malheureux...
Que dis-je? Je suis seul, entre un Peuple innombrable,
Qui ne l'éprouve point facile et pitoyable;

Je suis seul à m'en plaindre. Enfin dans les climats
Où la gloire a conduit vos desseins et vos pas,
Tout sentit vos bienfaits, après votre clémence ;
Un plein bonheur par-tout suivit votre présence.
De vos moindres vertus les Peuples enchantés
Au devant de vos loix couroient de tous côtés !
Rappelez...

TIRIDATE, *l'interrompant.*

Vos discours n'entraînent point mon ame.

ABRADATE.

C'en est donc fait ? suivons la fureur qui m'enflamme ;
Mon amour, désormais réduit au désespoir,
Ne balancera plus à faire son devoir.
Au destin qui m'attend toute ma vertu cede,
Et pour le prévenir je ne vois qu'un remede ;
C'est la mort, et j'y cours.

TIRIDATE.

Non, vivez !

ABRADATE.

Eh ! comment
Vivrai-je pour sentir un éternel tourment ?
Je ne puis !

TIRIDATE.

Je le veux... Armez-vous de courage.
Prince, dispensez-moi d'en dire davantage.
Vos malheurs sont du sort d'inévitables coups ;
Peut-être voudra-t-il suspendre son courroux.
Cependant, loin de moi portez votre infortune.
Votre plainte m'aigrit, votre aspect m'importune.

Vivez : je vous l'ordonne ; et sur-tout, désormais
Gardez-vous devant-moi de paroître jamais.

ABRADATE.

J'obéirai, Seigneur... Mais quel affreux supplice !
(Appercevant entrer Erinice.)
Il le faut, toutefois... Ciel ! je vois Érinice.
Que sa vue à mon cœur cause un trouble puissant !

TIRIDATE, *à part.*

Dieux ! vous ne voulez pas que je meure innocent !

SCENE VI.

ÉRINICE, TIRIDATE, ABRADATE.

ABRADATE, *à Erinice.*

MADAME, ma douleur ne peut plus se contraindre.
Si vous la partagez, c'est à vous de vous plaindre.
Faites qu'à votre sort mes jours puissent s'unir,
Ou souffrez que j'évite un funeste avenir...
Adieu... Puissent vos pleurs attendrir votre frere !...
(A Tiridate.)
Seigneur, si rien ne peut fléchir votre colere,
Mon exil ou ma mort rempliront votre espoir,
Et vous épargneront la douleur de me voir.
(Il sort.)

SCENE VII.

TIRIDATE, ÉRINICE.

ÉRINICE.

C'EST donc là le succès qu'ont obtenu mes larmes ?
A nous priver du jour trouvez-vous tant de charmes ?
Car, malgré votre haine, il faut le déclarer,
Mon cœur d'avec le sien ne se peut séparer.
L'amour les a serrés d'une si forte chaîne
Que leur désunion porte une mort certaine ;
Mes jours sont attachés à des liens si doux.

TIRIDATE.

Eh ! ne mourrai-je point s'il devient votre époux ?

ÉRINICE.

Vous, mon frere ?

TIRIDATE.

Ah ! laissez ce nom qui m'importune,
Ce nom qui fait, lui seul, toute mon infortune ;
Ce nom par qui mes vœux sont toujours traversés,
Ce nom qui me confond, quand vous le prononcez !

ÉRINICE.

Ah ! Ciel !

TIRIDATE.

Hélas ! pourquoi le sort impitoyable
Forma-t-il entre nous ce lien qui m'accable ?

Pourquoi d'un même sang et dans les mêmes lieux
Nous fit-il recevoir la lumiere des Cieux,
Et pourquoi dans le sein d'une terre étrangere,
Inconnue à l'Asie, inconnue à mon pere,
Où vos divins appas auroient pu se cacher,
Ne me permit-il pas de vous aller chercher ?
Que par ce prix alors ma valeur animée
Auroit de mes exploits chargé la renommée !

ÉRINICE.

Que pense en ce moment votre esprit agité ?
Est-ce une vaine erreur, est-ce une vérité ?
Quel crime ! quelle horreur me faites-vous entendre ?

TIRIDATE, *à part.*

Qu'ai-je fait, malheureux ! n'ai-je pu me défendre ?...
C'est ma sœur qui me parle... Ah ! grands Dieux ! qu'ai-je dit ?
Je rappelle, en tremblant, mes sens et mon esprit !...
Je regarde . je songe. .. et tout me désespere. ..
(*A Erinice.*)
Ma sœur. . . Que ce silence exprime de colere !
Il m'est donc échappé ce secret odieux ?
Mais sachez par quel sort il éclate à vos yeux.
Je partois triomphant de vos premieres larmes ;
La fuite me sauvoit du pouvoir de vos charmes.
En proie à mes tourmens, sans espoir d'en guérir,
Je courois dans l'exil les pleurer et mourir.
Les Dieux n'ont pas voulu qu'achevant ma victoire
Je finisse ma course avec toute ma gloire ;

Ils m'ont encor rendu témoin de vos douleurs,
Et je n'ai pu deux fois résister à vos pleurs!

ÉRINICE.

Je frémis!

TIRIDATE.

Vous voyez d'où partoient mes caprices?
Ainsi justifiez toutes mes injustices,
Et croyez que, contraint à pousser des soupirs,
Je meurs sans espérance et même sans desirs...
(*A part.*)
Je vous atteste, ô Dieux!... Votre puissance entiere
N'a pu de ma raison éteindre la lumiere.
Si je n'ai pas vaincu dans ce combat fatal,
J'ai conservé toujours un avantage égal.
Si mon cœur fut saisi d'une indigne surprise,
Du moins, ma volonté n'y fut jamais soumise...
(*A Erinice.*)
Mais ce n'est point assez pour me justifier:
La surprise est un crime; il le faut expier.
Ma gloire, vos terreurs, mes craintes le demandent;
Je dois me dérober aux remords qui m'attendent.
Par un affreux exemple il faut épouvanter
Les cœurs infortunés qui pourroient m'imiter.
De vos yeux indignés la colere m'anime:
Je crains, en les voyant, de faire un nouveau crime;
Mais je ne craindrai plus de les voir désormais,
Puisque les miens enfin se ferment pour jamais...
(*Tirant un poignard, dont il veut se percer.*)
Voyez couler mon sang, au gré de votre envie!...

ÉRINICE, *le retenant.*

Ah ! je vous aime assez pour vous sauver la vie !...
Arrêtez, malheureux ! ne me condamnez pas,
Pour comble d'infortune, à voir votre trépas !

TIRIDATE.

A ce juste dessein devez-vous mettre obstacle ?

SCENE VIII.

ARTABAN, TIRIDATE, ÉRINICE.

ARTABAN, *à part.*

QUE vois-je ? Dieux puissans !... Quel étrange spectacle ?

ÉRINICE.

Ah ! mon frere, est-ce vous que je vois en ces lieux ?...
(*Lui montrant Tiridate.*)
Prenez soin de ce Prince.
(*Elle sort.*)

SCENE IX.

TIRIDATE, ARTABAN.

ARTABAN.

En croirai-je mes yeux ?
Quels transports, quels projets la douleur vous suggere !
Que dois-je soupçonner ?

TIRIDATE.

Ah ! par pitié, mon frere,
Ne me regardez pas ! . . . Je vous fuis.
(*Il sort.*)

SCENE X.

ARTABAN, *seul.*

Quelle horreur !
Sauvons-le, toutefois ; prévenons sa fureur.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ÉRINICE, *seule.*

JE tiens dans ce Palais une route incertaine ;
En cent lieux différens mon désespoir m'entraîne.
Où puis je m'enfermer ? Quel exil, quels déserts
Déroberont ma honte aux yeux de l'univers ?
Qu'ai-je oui ? quels transports, quels desirs, quelle
flamme,
Malheureux Tiridate, ont embrasé ton ame ?
Mon frere est mon amant ! Il me l'a dit... Hélas !
A quoi destinois-tu, Ciel ! mes tristes appas ?...
Et toi Divinité que l'Orient révere,
A de pareils forfaits prêtes-tu ta lumiere ?
Exécrable projet d'un Prince criminel !...
Mais, suis-je moins coupable ?... Ah ! souvenir cruel !
Seule entre deux amis je fais naître la haine ;
Je porte le poignard dans le cœur d'une Reine !
Je détruis les vertus, j'efface les exploits
D'un Héros, jusqu'ici le modele des Rois !
Je remplis cette Cour de tumulte et d'alarmes...
Dieux ! faut-il à ce prix acheter quelques charmes ?

SCENE II.

ARTABAN, ÉRINICE.

ARTABAN.

MA sœur, je viens peut-être augmenter vos douleurs.
Mais ne nous flattons plus de cacher nos malheurs.
Leur bruit déja par-tout commence à se répandre.
La fiere Talestris, qui vient de les apprendre,
Semble se préparer à s'éloigner de nous.
Que n'entreprendra point son amour en courroux?
Elle ira publier la honte de mon frere.
Quels seront ses transports, et que dira mon pere?

ÉRINICE, *appercevant Arsace.*

(*A part, en se préparant à sortir.*)

Je le vois.... Je crains trop de m'offrir à ses yeux.
Précipitons mes pas pour sortir de ces lieux.
Qu'il ignore ma peine et ma crainte mortelle.

SCENE III.

ARSACE, GARDES, ARTABAN, ÉRINICE.

ARSACE, *à Erinice, qu'il apperçoit sortir à son arrivée.*

MA fille, où courez-vous?

(*Erinice sort.*)

SCENE IV.

ARSACE, GARDES, ARTABAN.

ARSACE, *à part.*

Mais en vain je l'appelle!
Quel désordre en ces lieux fait mépriser mes loix?...
(*A Artaban, qu'il voit prêt à sortir aussi.*)
Artaban, demeurez ; reconnoissez ma voix....
Quel malheur inconnu, quelle horreur imprévue,
Quel trouble, quel effroi frappe par tout ma vue ?
De ma rencontre ici, vous-même, épouvanté,
Mon fils, de quelle crainte êtes-vous agité ?
Les yeux noyés de pleurs j'ai vu fuir Érinice !
Elle a vu Tiridate... Auroit-il l'injustice,
Haïssant son amant, de la haïr aussi?
Vous le savez, parlez ; j'en veux être éclairci.

ARTABAN.

Eh ! plût au Ciel, Seigneur, qu'il haït Érinice!...
Mais s'il faut qu'à vos yeux son dessein s'éclaircisse
Cherchez d'autres que moi pour vous en informer.
C'est à moi de le plaindre et non de l'opprimer !

ARSACE.

Que s'est-il donc passé que vous n'osiez me dire ?
D'où vient que de ma Cour Talestris se retire ?
Le Prince l'a trahie, il n'en faut point douter.
Tout aide à m'en convaincre, et rien à me flatter...

Mais, Dieux! à son amour quel autre objet l'enleve?
Une soudaine horreur dans mon ame s'éleve.
De ce Prince inquiet les mortelles douleurs,
Son étude à cacher son trouble et ses malheurs,
Pour l'amant de sa sœur sa haine inexorable,
Sa langueur; tout fait naître un soupçon qui m'accable!
Mon aveuglement cede à de tristes clartés!
Que je crains d'entrevoir d'horribles vérités!...
Plût au Ciel, dites-vous, qu'il haït Érinice?

ARTABAN.

Ne cherchez point, vous-même, à vous faire un supplice,
En voulant pénétrer, Seigneur, dans des secrets
Qui ne vous offriront que d'odieux objets!
La crainte d'attirer votre juste colere
Aux termes du devoir ramenera mon frere.
Laissez agir sur lui la raison et le tems.

ARSACE.

Ah! vous m'en dites trop, mon fils; je vous entends.
Ainsi d'un crime affreux Tiridate est coupable?
D'un opprobre éternel Tiridate m'accable?...
Mais de tout mon pouvoir j'armerai mon courroux
Pour effacer l'affront dont il nous charge tous!

(*Appercevant Talestris.*) (*Aux Gardes.*)

Bientôt... Talestris vient... Qu'on cherche aussi ma fille;
Que ma justice éclate aux yeux de ma famille.

(*Un Garde sort.*)

SCENE V.

TALESTRIS, BARSINE, ARSACE, ARTABAN; GARDES.

ARSACE, *à Talestris.*

MADAME, venez-vous d'un pere malheureux
Ou plaindre, ou rendre encor le sort plus rigoureux?
Venez-vous contre un fils me demander vengeance?
J'en atteste le Ciel et les Dieux qu'il offense,
Vous l'obtiendrez! Heureux si je puis, en effet,
Rendre la peine égale à l'horreur du forfait!
Je ne suis plus son pere.

TALESTRIS.

Et moi, désespérée,
De ses malheurs, des miens, des vôtres pénétrée,
Je suis toujours pour lui ce que je fus jadis,
Quand mes vœux se bornoient à l'hymen de ce fils.
Je le trouve toujours, Seigneur, malgré son crime,
Digne de ma pitié, digne de mon estime.
Je ne l'accuse point d'avoir trahi sa foi,
D'avoir feint un amour qu'il n'eut jamais pour moi:
Un trop noir ascendant tyrannisoit son ame.
Il brûloit, malgré lui, d'une funeste flamme,
Que les Dieux irrités allumoient dans son cœur,
Et dont, malgré leur haine, il fut long-tems vainqueur.
Souffrez que je le voie; et, s'il faut qu'il périsse,
Qu'il connoisse, du moins, que je lui rends justice,

Que, sans lui reprocher les pleurs que je répands,
Contre un pere irrité, seule, je le défends,
Et m'apprête à mourir, fidelle à sa mémoire,
Si tout mon sang versé peut lui rendre sa gloire!

ARSACE.

Ah! que tant de vertus me font encor haïr
Le malheureux, l'ingrat qui vous a pu trahir!
Madame, vos bontés si mal récompensées,
Jamais de mon esprit ne seront effacées.

SCENE VI.

ÉRINICE, ORASIE, ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS, BARSINE, GARDES.

ÉRINICE, *à Arsace.*

Vos ordres absolus m'appellent en ces lieux;
J'obéis... Mais plutôt chassez-moi de vos yeux,
Seigneur; et que les miens, de tant de maux coupables
Ne rencontrent jamais vos regards redoutables.
Un éternel exil est tout ce que j'attends!

ARSACE.

Ah! loin de vous bannir, ma fille, je prétends
Couronner vos vertus aux yeux de Tiridate!
Je veux qu'il soit témoin du bonheur d'Abradate...

(A part, en appercevant entrer Mitrane.)

Mitrane!...

SCENE VII.

MITRANE, ARSACE, ARTABAN, ÉRINICE, TALESTRIS, ORASIE, BARSINE, GARDES.

ARSACE, *à Mitrane, qu'il voit tout en pleurs.*

MAIS, ces pleurs dont vos yeux sont remplis
Ne doivent point couler pour un indigne fils!

MITRANE.

Vous-même, ne pourriez refuser de le plaindre,
Si vous saviez, Seigneur, tout ce qu'il nous fait craindre!
Si de son repentir vous voyiez les transports,
Et le terrible état où l'ont mis ses remords!

ARSACE.

Que voulez-vous me dire et que fait Tiridate?

MITRANE.

Je l'ai laissé, Seigneur, gardé par Abradate,
Qui lui rend tous les soins d'une tendre amitié.
Soit grandeur d'ame en lui, soit devoir, soit pitié,
Plus que vous, à sa vue accablé de tristesse,
Ce Prince généreux dans son sort s'intéresse.

ARTABAN, *à part.*

Ah! frere infortuné!

TALESTRIS, *à Mitrane.*

Que fait-il, justes Dieux!

MITRANE.

Je l'ai suivi tantôt au sortir de ces lieux.
D'abord, s'enfermant seul, il se cache à ma vue.

J'approche, malgré lui : « Ta présence me tue,
» Laisse-moi, m'a-t-il dit. Pourquoi me venir voir?
» J'ai brûlé, j'ai parlé, j'ai trahi mon devoir.
» J'ai sacrifié tout à ma honteuse flamme,
» Aux noirs égaremens, aux transports de mon ame :
» Ma sœur les a connus. Quels criminels jamais
» Ont signalé leur nom par de plus grands forfaits ?
» Ah ! pour renouveller les fureurs de Cambyse
» Je n'avois qu'à pousser ma funeste entreprise !
» Après avoir tenté de séduire ma sœur,
» Il ne me restoit plus qu'à lui percer le cœur ! »
A ces mots, n'osant plus soutenir la lumiere,
Il détourne les yeux et ferme la paupiere.
Des reproches secrets que lui fait sa vertu,
Son esprit accablé, son corps même abbatu...
Il demeure immobile, il frémit, il s'égare.
Une aveugle fureur de son ame s'empare.
Défiguré, saisi d'un morne désespoir,
Il releve sur moi ses regards, sans me voir.
Il parle, et ne tient plus que des discours sans suite.
Malgré ma résistance, il veut prendre la fuite,
Cherchant, sans le trouver, le chemin de ces lieux.
La terreur et la mort sont peintes dans ses yeux.
J'ignore quels objets lui présente son ame ;
(*A Talestris.*)
Mais il nomme Érinice... et vous aussi, Madame.
Tout pleure, tout observe un silence profond.
A ses cris redoublés ce Palais seul répond.
Enfin il sent les coups d'un destin trop contraire
Pour ne pas mériter la pitié de son pere.

ARSACE, *à Talestris, à Érinice et à Artaban.*
Je voulois le punir ; vous en êtes témoins ? . . .
Le Ciel n'a pas daigné s'en remettre à mes soins ;
Je le vois... Toutefois, si le crime est horrible,
Que la punition, justes Dieux ! est terrible...
Mais il vient. . . Sa fureur semble l'avoir quitté.

SCENE VIII.

TIRIDATE, ABRADATE, TIMAGENE, ARSACE, ARTABAN, ÉRINICE, TALESTRIS, ORASIE, BARSINE, MITRANE, GARDES.

TIRIDATE, *à part.*

OU suis-je ? Quel spectacle ici m'est présenté !
Artaban, Talestris, Érinice, mon pere. . .
Que leur dirai je ? . . . O Ciel ! je ne puis que me taire!

TALESTRIS, *à part.*

Que cet objet m'afflige, et m'inspire d'effroi ! . . .
(*A Tiridate.*)
Dans quel état, Seigneur, vous montrez-vous au Roi ?

TIRIDATE.

Eh ! Madame, quel soin prenez-vous d'un coupable?...
(*A Arsace.*)
Seigneur, je n'attends point qu'un regard favorable
Tombe encor, par pitié, sur un indigne fils.
Mes crimes ont été trop long-tems impunis ;
Vengez-vous !

ARSACE.

Ah ! mon fils ?

TIRIDATE.

Hélas ! le suis-je encore ?

Mon amour, ma fureur, mon nom vous déshonore!

ARSACE.

Mon fils, ton repentir vient de me rendre à toi !

TIRIDATE.

Mais il ne détruit pas l'horreur que j'ai pour moi!...

(*A part.*)

O souvenir fatal!

TALESTRIS.

Éloignez-en l'image!

TIRIDATE.

Ses traits toujours présens accablent mon courage!
Mes forfaits, mes malheurs, mes noirs égaremens,
Tout se montre à mes yeux dans ces affreux momens!...

(*A part.*)

Je perds tout en un jour, Dieux! par votre colere,
L'estime des mortels, l'amitié de mon pere,
Ma gloire, ma raison et même ma fureur,
Qui de mon sort cruel me déroboit l'horreur!

ARTABAN.

Oubliez vos malheurs et vos erreurs passées,
Que déja vos remords n'ont que trop effacées!

TIRIDATE.

Ah! mon frere, la mort les effacera mieux.
Je la sens qui s'approche, et j'en rends grace aux Dieux!

TALESTRIS.

Non, vivez pour régner.

ARSACE, *à Tiridate.*

C'est moi qui t'en convie,

Mon fils!

TIRIDATE.

Je n'ai, Seigneur, plus de part à la vie!

MITRANE.

Quoi donc?...

TIRIDATE, *l'interrompant.*

Dans les momens que j'ai passés sans toi,

Par un heureux poison, j'ai disposé de moi:

Il agit maintenant.

TALESTRIS.

Ah! Seigneur!

ARTABAN.

O mon frere!

Hélas! qu'avez-vous fait?

TIRIDATE.

Ce que je devois faire.

Perdu, désespéré, honteux de mes fureurs,

La mort seule pouvoit me secourir... Je meurs...

(*A Talestris.*)

Indigne de vos vœux, dans mon destin funeste,

Madame, de mes jours j'ai dû trancher le reste.

Mon frere, plus heureux et plus digne de vous,

En assurant la paix, deviendra votre époux....

(*A Artaban.*)

Oui, Prince, c'est à vous de consoler mon pere.

Mes crimes lui rendront ma perte moins amere.

Régnez. De vos exploits les Parthes amoureux,

Recevront, avec joie, un Roi si généreux.

Seu

Seul digne fils d'Arsace, il faut que son Empire
Soit le prix des vertus que son sang vous inspire....
(A Erintce.)
Ma sœur.... car, étant près d'aller devant les Dieux,
J'ose vous regarder et ne crains plus vos yeux;
Ne prononcez jamais le nom de Tiridate:
(A Abradate.)
Oubliez-moi.... Pour vous, généreux Abradate,
Jouissez d'un bonheur par ma mort affermi;
Enfin souvenez-vous que je meurs votre ami!

ABRADATE.

Ah! Seigneur, je voudrois par tout mon sang....

TIRIDATE, *l'interrompant.*

Ce zele
Fait rougir un ami qui vous fut infidele.
Je ne mérite pas des soins si généreux.
Je meurs; par mon trépas vous vivrez tous heureux.
Conservez seulement une digne mémoire
D'un Prince infortuné, qui s'immole à sa gloire.
(A Mitrane.)
Je n'exige plus rien.... Cher Mitrane, aide-moi...
Dans mes derniers momens je ne veux voir que toi.
(Il sort, avec Mitrane, qui le soutient.)

SCENE IX et derniere.

ARSACE, ARTABAN, ÉRINICE, TALESTRIS, ABRADATE, ORASIE, BARSINE, TIMAGÈNE, GARDES.

ARSACE, *à part.*

AH! Dieux!

ARTABAN, *à part.*

Que je le plains!

TALESTRIS, *à part.*

Que sa perte m'accable!

ABRADATE, *à part.*

Quel bonheur à ce prix peut nous être agréable?

FIN.

